Kernos

Revue internationale et pluridisciplinaire de religion
grecque antique

8 | 1995
Varia

Mythes et cultes de la cité d'Aptera (Crète occidentale)

Gérard Capdeville

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/kernos/587>

DOI : 10.4000/kernos.587

ISSN : 2034-7871

Éditeur

Centre international d'étude de la religion grecque antique

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 1995

Pagination : 41-84

ISSN : 0776-3824

Référence électronique

Gérard Capdeville, « Mythes et cultes de la cité d'Aptera (Crète occidentale) », *Kernos* [En ligne], 8 | 1995, mis en ligne le 11 avril 2011, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/kernos/587> ; DOI : 10.4000/kernos.587

Mythes et cultes de la cité d'Aptera (Crète occidentale)*

Ἀπτερα, πόλις Κρήτης, ἀπὸ τῆς τῶν
Μουσῶν καὶ Σειρήνων ἑριδος ...

(STEPH. BYZ., s.u. Ἀπτερα, 107, 8 M)

Aptera¹, ou Aptara², fut une cité importante située à l'entrée du golfe de La Sude, sur son rivage méridional³, au lieu-dit aujourd'hui Παλαιόκαστρο⁴, près du village de Μεγάλα Χωράφια⁵, dans l'éparchie d'Apokorona : l'identification⁶ en a été assurée par la découverte d'un mur à inscriptions portant divers décrets. Elle possédait un port, Kisamos, à l'est sur la même côte⁷, et peut-être un second, Minoa⁸, sur la rive opposée du golfe⁹, sur la grande péninsule de l'Akrotiri¹⁰. Maîtresse du meilleur mouillage de l'île, Aptera fut une ville marchande prospère¹¹, comme en témoignent, pour l'époque hellénistique, les nombreux proxènes qu'elle honora.

*

* *

Comme plusieurs cités crétoises, Aptera possède un héros éponyme, Apteros ou Apteras¹². Mais ce n'est que dans la *Chronique* d'Eusèbe, traduite par Jérôme – et dans les ouvrages qui en dépendent¹³ – qu'il est explicitement donné comme le fondateur de la ville, à une date correspondant à 1503 avant J.- C.¹⁴ (44 c Helm²) :

In Creta regnauit Apteras, qui et urbem condidit.

En l'occurrence il s'inscrit dans la chronologie « haute » des rois légendaires de l'île¹⁵, à la suite notamment de Crès¹⁶ et de Cydon¹⁷, avant Astérios¹⁸ et Minos¹⁹.

On peut tenir pour assuré que cette tradition, littérairement si fragile, était en revanche bien conservée dans la cité, puisque celle-ci représenta volontiers au revers de ses monnaies²⁰ un héros guerrier, sans nom, mais avec parfois le monogramme Α²¹ et surtout l'épithète πολλοικός²², hapax qu'il ne faut sans

* La présente étude est conçue comme la première d'une série de monographies consacrées aux mythes et aux cultes de diverses cités crétoises. – Les notes de cet article se trouvent à la fin du texte (p. 55-84).

doute pas comprendre²³ comme signifiant simplement « habitant de la cité »²⁴, mais plutôt comme équivalent de *πολιοῦχος*²⁵, « maître, protecteur de la cité »²⁶ (Fig. 1, p. 54)

Ce héros casqué, nu²⁷ ou revêtu d'une cuirasse²⁸ selon les émissions, et armé le plus souvent d'une lance²⁹, porte toujours un bouclier, sur lequel figure parfois une étoile³⁰. Mais surtout il est, sur les premières émissions³¹, associé à un arbre, vers lequel il lève la main droite³², geste indéniable de dendrolâtrie³³, qui inscrit nettement le personnage dans le contexte religieux « minoen »³⁴.

C'est aussi dans ce même contexte que se situe la légende dont il est l'un des personnages principaux, ses amours tragiques avec Eulimène³⁵, fille de Cydon, séduite par Lycastos et sacrifiée par son père sur l'ordre d'un oracle, selon le récit conservé par Parthenios (*Erotica*, 35), peut-être d'après Asclépiade de Myrlea (*Βιθυνιακά*, 1)³⁶ :

ΠΕΡΙ ΕΥΛΙΜΕΝΗΣ. – 1. 'Εν δὲ Κρήτῃ ἡράσθη Λύκαστος τῆς Κύδωνος θυγατρὸς Εὐλιμένης, ἣν ὁ πατὴρ Ἀπτέρῳ καθωμολόγητο πρωτεύοντι τότε Κρητῶν· ταύτῃ κρύφα συνῶν ἐλελήθει. 2. 'Ὡς δὲ τῶν Κρητικῶν τινὲς πόλεων ἐπισυνέστησαν Κύδωνι καὶ πολὺ περιῆσαν, πέμπει τοὺς πεισομένους εἰς θεοῦ, ὃ τι ἂν ποιῶν κρατήσκειν τῶν πολεμίων· καὶ αὐτῷ θεσπίζεται τοῖς ἐγχωρίοις ἥρωσι σφαγιάσαι παρθένον. 3. Ἀκούσας δὲ τοῦ χρηστηρίου Κύδων διεκλήρου τὰς παρθένας πάσας, καὶ κατὰ δαίμονα ἡ τυγάτηρ λαγχάνει. Λύκαστος δὲ δείσας περὶ αὐτῆς μηνύει τὴν φθοράν καὶ ὥς ἐκ πολλοῦ χρόνου συνείη αὐτῇ· ὁ δὲ πολὺς ὄμιλος πολὺ μᾶλλον ἐδικαίου αὐτὴν τεθνάναι. 4. 'Επειδὴ δὲ ἐσφαγιάσθη, ὁ Κύδων τὸν ἱερέα κελεύει αὐτῆς διατεμεῖν τὸ ἐπομφάλιον, καὶ οὕτως εὐρέθη ἔγκυος. Ἀπτερος δὲ δόξας ὑπὸ Λυκάστου δεινὰ πεπονθέναι λοχίσας αὐτὸν ἀνείλε, καὶ διὰ ταύτην τὴν αἰτίαν ἔφυγε πρὸς Ξάνθον εἰς Τέρμερα.

Au-delà de ses péripéties romanesques³⁷, l'histoire fournit diverses informations qui permettent de préciser le portrait du héros. C'est tout d'abord sa puissance, exprimée ici de manière assez vague – *πρωτεύοντι τότε Κρητῶν* – et qui, cadrant assez mal avec avec une situation où c'est Cydon qui semble le personnage le plus important, en tant que suzerain de plusieurs cités, peut refléter discrètement une autre version, où Apteras apparaissait explicitement comme le maître de l'île, ainsi que l'indique Eusèbe.

Mais plus significative encore que cette question de primauté apparaît la constatation que les trois personnages masculins sont chacun l'éponyme d'une cité : Cydon, de la puissante cité de Cydonia³⁸, voisine d'Aptera, avec qui les relations durent constamment osciller entre rivalité et alliance³⁹, avant que la plus grande ne domine définitivement la plus petite⁴⁰, comme cela se produisit en bien des cantons de l'île; Lycastos⁴¹, d'une autre cité, homonyme⁴², connue d'Homère (*Il.*, 2, 647)⁴³, mais absorbée ensuite par Cnosos et enjeu de luttes entre cette dernière et sa rivale Gortyne⁴⁴.

Chronologiquement – et compte non tenu des contradictions d'Eusèbe – le nom de Cydon permet encore de situer les événements à la période « minoenne », puisque celui-ci passait pour être l'un des petits-fils du mythique souverain de Cnosos⁴⁵. Et l'atmosphère même de la fable correspond bien à cette époque, puisque l'on y retrouve une certaine liberté sexuelle⁴⁶ et la pratique de l'union prématrimoniale secrète⁴⁷, qui apparaît dans d'autres mythes remontant à la même époque, mais « normalisés » à l'époque grecque, par exemple les légendes concernant l'hiérogamie de Zeus et Héra, attestées aussi bien en Crète – notamment au Theren, près de Cnosos⁴⁸ – que dans certaines îles comme Naxos⁴⁹ ou Samos⁵⁰, qui furent soumises à l'influence de la « thalassocratie » crétoise⁵¹.

Au reste, s'il fallait une autre preuve de l'imprégnation « minoenne » de la région d'Aptera, on la trouverait dans le nom de l'un des ports voisins déjà évoqué, un des nombreux Μινώα⁵² qui parsèment les côtes de la mer Égée et de la Méditerranée orientale⁵³.

*

Une autre tradition sur la fondation existait pourtant, qui la situait à une époque plus récente, celle des Νόστοι, des « Retours » de la guerre de Troie. On en trouve la trace chez Étienne de Byzance (*s.u.* "Απτερα", 107, 8 [14] M) :

"Απτερα, πόλις Κρήτης . . . Οἱ δὲ ἀπὸ Γλαύκου τοῦ Κυρηναίου.

Qui est ce Glaucos de Cyrène ? Un élément de réponse est sans doute fourni par un récit du vieux scholiaste de Lycophron, repris par Tzetzes (*in Alex.*, 874 / 283, 19 Scheer), qui le présente comme un des fils d'Anténor, accompagnant Ménélas lors de son retour de Troie⁵⁴ et ayant fait naufrage « près de Cyrène » :

Πολλὰ εἰπὼν ὁ Λυκόφρων περὶ Μενελάου περὶ τῶν Ἀντήνορος υἱῶν οὐκ ἐμνημόνευσε Γλαύκου φημι καὶ Εὐρυμάνθεως, οἱ μετὰ Μενελάου πλείοντες ὡς ναυαγίσαντες ἐξῆλθον περὶ τὴν Κυρήνην, οὐκέτι ἐπέισθησαν ἐκείνῳ συμπλεῖν, ἀλλ' ᾤκησαν ἐν Κυρήνῃ [Κρητῇ] τὸν ἀπ' αὐτῶν Ἀντηνοριδῶν λόφον κληθέντα.

Ce texte elliptique et incertain pose plusieurs problèmes. Tout d'abord sur l'identité du personnage⁵⁵, qui porte un nom très fréquent dans les légendes de toute l'Égée : il s'agirait ici d'un fils du prince troyen Anténor⁵⁶, qui avait protégé Ulysse et Ménélas lorsque ceux-ci, avant la guerre, étaient venus – en vain – réclamer la restitution d'Hélène et de ses bijoux⁵⁷, comme le raconte Apollodore (*Epit.*, 3, 28-29) :

28. Ἀναχθέντες δὲ ἀπὸ τῆς Τενέδου προσέπλεον Τροίᾳ, καὶ πέμπουσιν Ὀδυσσεά καὶ Μενέλαον τὴν Ἑλένην καὶ τὰ χρήματα ἀπαιτοῦντας.

Συναθροισθείσης δὲ παρὰ τοῖς Τρωσὶν ἐκκλησίας, οὐ μόνον τὴν Ἑλένην οὐκ ἀπεδίδουν, ἀλλὰ καὶ τούτους κτείνειν ᾔθελον. 29. Ἀλλὰ τοὺς μὲν ἔσωσεν Ἀντήνωρ, οἱ δὲ Ἕλληνες, ἀχθόμενοι ἐπὶ τῇ τῶν βαρβάρων καταφρονήσει, ἀναλαβόντες τὴν πανοπλίαν ἔπλεον ἐπ' αὐτούς.

– ce qui lui avait valu de voir sa maison épargnée au moment du sac de Troie⁵⁸ et certains de ses enfants sauvés par les vainqueurs; ce fut notamment le cas pour Glaucos, reconnu par Ulysse et Ménélas⁵⁹, toujours d'après Apollodore (*Epit.*, 5, 21) :

21. Χωρήσαντες δὲ μεθ' ὅπλων εἰς τὴν πόλιν, εἰς τὰς οἰκίας ἐπερχόμενοι κοιμωμένους ἀνήρουν. ... Ὀδυσσεὺς δὲ καὶ Μενέλαος Γλαῦκον τὸν Ἀντήνωρος εἰς τὴν οἰκίαν φεύγοντα γνῶρσαντες μεθ' ὅπλων θέλοντες ἔσωσαν.

L'autre difficulté concerne la localisation du naufrage. Le texte de la scholie à Lycophron où, selon les variantes des manuscrits⁶⁰, Κυρήνη alterne ou coexiste avec Κρήτη⁶¹ a pu faire supposer l'existence d'une cité appelée Cyrène en Crète, bien qu'il n'y en ait aucune autre attestation⁶². En revanche, les Anténorides étaient bien connus et même honorés d'un culte héroïque dans la grande ville de Libye⁶³, où du reste les situe explicitement Lysimachos (*Νόστοι*, *FGH*, 382 F 6)⁶⁴, cité dans la scholie⁶⁵ à la suite du passage précédent (*in Alex.*, 874 / 283, 24 S) :

Λυσίμαχος δὲ ἐν πρώτῳ τῶν Νόστων οὕτω πῶς λέγει· Γλαῦκος, Ἀκάμας, Ἰππόλοχος οἱ Ἀντηνορίδαι παρ' Ἀμνάκει βασιλεῖ Λιβύων ᾤκησαν, μὴ βουμλόμενοι συνοικεῖν τοῖς τὸ Ἴλιον πορθήσασιν, οἱ μεθ' ἱκανὸν χρόνον τὸν μεταξὺ Κυρήνης καὶ θαλάσσης Ἀντηνοριδῶν λόφον ἔκτισαν καὶ ᾤκησαν.

Et de fait, c'est bien auprès de la Cyrène libyenne que se trouvait la colline consacrée aux héros, qui apparaît dans les deux versions⁶⁶.

On peut donc se demander si la notation d'Étienne de Byzance ne repose pas sur de multiples confusions⁶⁷ : l'existence d'un Glaucos, fils de Minos⁶⁸, aurait pu amener la confusion avec un autre Glaucos⁶⁹, célèbre dans une cité dont les liens avec la Crète étaient anciens⁷⁰ et étroits⁷¹; mais comme il était difficile de penser qu'après un débarquement et une installation en Libye, celui-ci était reparti vers la Crète, certains – scholiastes ou copistes – ont pu imaginer une Cyrène crétoise.

Cependant, au-delà des incertitudes sur le véritable trajet du « second » fondateur, il reste l'existence d'une tradition sur une origine plus « récente » de la ville. Celle-ci n'est pas nécessairement en contradiction avec la première⁷², puisqu'elle peut correspondre à l'établissement de nouvelles populations en un lieu déjà colonisé⁷³. L'absence de tout lien onomastique entre la cité et ce nouvel œciste s'accorde sans mal avec cette hypothèse⁷⁴.

*

Pour mémoire, il convient de citer une dernière légende, attestée par Pausanias (10, 5, 9-10), et selon laquelle le nom de la cité proviendrait, par adjonction d'un A initial, de celui de l'architecte du second temple de Delphes⁷⁵, Ptéras⁷⁶, dans l'une des trois versions de la construction de ce temple :

Δεύτερα δὲ λέγουσιν οἱ Δελφοὶ γενέσθαι ὑπὸ μελισσῶν τὸν ναόν, ἀπὸ τε τοῦ κηροῦ τῶν μελισσῶν καὶ ἐκ πτερῶν· πεμφθῆναι δὲ ἐς Ὑπερβορέους φασὶν αὐτὸν ὑπὸ τοῦ Ἀπόλλωνος. 10. Λέγεται δὲ καὶ ἕτερος λόγος, ὥς τὸν ναὸν κατεσκευάσατο ἀνὴρ Δελφός, ὄνομα δὲ αὐτῷ Πτερᾶν εἶναι· κατὰ τοῦτο οὖν γενέσθαι καὶ τῷ ναῷ τοῦνομα ἀπὸ τοῦ οἰκοδομήσαντος· ἀπὸ τούτου δὲ τοῦ Πτερᾶ καὶ πόλιν Κρητικὴν προσθήκη γράμματος Ἀπτεράλους φασὶν ὀνομάζεσθαι. Τὸν γὰρ δὴ λόγον τὸν ἔχοντα ἐς τὴν ἐν τοῖς ὄρεσιν αὐξομένην πτέριν, ὥς ἐκ τῆς πόας ταύτης χλωρὰς ἔτι διεπλέξαντο ναόν, οὐδὲ ἀρχὴν προσέμειναι τὸν λόγον τοῦτον.

Le caractère tout à fait improbable de l'étymologie⁷⁷, l'absence de toute donnée chronologique et de tout détail sur l'événement – au point qu'il n'apparaît même pas que Ptéras fût allé en Crète – semblent indiquer qu'il s'agit là d'une explication fabriquée à Delphes⁷⁸, sur la base d'une ressemblance approximative des noms et des fortes affinités, attestées par ailleurs⁷⁹, entre le grand sanctuaire et la grande île⁸⁰.

*

* *

L'esquisse de « communauté mythologique » que dessine l'histoire d'Eulimène et d'Aptéros, se retrouve dans d'autres légendes : Aptaera connaît les mythes propres à la Crète de l'ouest, dont elle est l'une des cités principales. Mais elle manifeste aussi son originalité au travers d'une légende qui lui est propre.

*

Le morcellement des communautés crétoises, dû au relief montagneux, a eu pour effet de multiplier les localisations des grands mythes de l'île, et parfois les noms de leurs personnages.

La Crète de l'ouest, particulièrement accidentée, n'a pas échappé à ces variations. Comme les autres régions, elle possède ses montagnes sacrées⁸¹, qu'elle peuple de divinités diverses, au premier rang desquelles les Dactyles.

Notre documentation ne conserve pas trace d'un mythe de la naissance de Zeus, analogue à celui qui avait triomphé sur l'Ida⁸², sans effacer complètement

les traditions locales de Lyttos⁸³, du Dictè oriental⁸⁴ ou d'ailleurs⁸⁵. On peut supposer que, pour les États de l'ouest, la grande montagne du centre – dont était proche Lycastos – a fait disparaître toute autre localisation.

Mais les éducateurs du dieu, eux, sont restés présents, les Dactyles Idéens, dont l'épithète devait sans doute à l'origine les qualifier seulement comme « forestiers »⁸⁶, avant de les rattacher à l'Ida par excellence. Et ces Dactyles ont aussi conservé leur activité essentielle, la métallurgie, exercée ici dans la montagne sacrée du Βερέκυνθος⁸⁷, appelée aujourd'hui Μαλᾶξα⁸⁸. Jadis recouverte d'une abondante végétation, ce massif recèle notamment une « gorge aux cent grottes », longue de 3,5 km et profonde de 400 m, au sud du village de Malaxa : ce fut un lieu de refuge et sans doute d'initiation, et c'est là⁸⁹ que l'on peut supposer la localisation des ateliers légendaires des Dactyles⁹⁰, attestés par Diodore de Sicile (5, 64, 5), d'après plusieurs historiens locaux⁹¹ :

Οἱ δ' οὖν κατὰ τὴν Κρήτην Ἰδαῖοι Δάκτυλοι παραδέδονται τὴν τε τοῦ πυρός χρῆσιν καὶ τὴν τοῦ χαλκοῦ καὶ σιδήρου φύσιν ἐξευρεῖν τῆς Ἀπτεραίων χώρας περὶ τὸν καλούμενον Βερέκυνθον, καὶ τὴν ἐργασίαν δι' ἧς κατασκευάζεται.⁹²

*

Beaucoup plus caractéristique de la région est Dictynna⁹³, la grande déesse de la Crète de l'ouest⁹⁴, dont le sanctuaire principal, le Δικτύνναιον⁹⁵, se trouvait sur la longue presqu'île du Τίτυρος, à l'ouest de Cydonia⁹⁶.

À Aptera, l'existence d'un culte ancien de Dictynna est attesté par un nom de mois du calendrier local, Δικτύνναιος⁹⁷, qui se trouve dans la datation du premier décret accordant l'asylie à Téos, en 201 av. J.- C. (*IC*, 2, 3, 1, lin. 12-13) :

. Ἐψηφισ[αι ἐπὶ κόσμων τῶν μετὰ]
Βορθ(ω, μηνὸς Δ[ικ]τυ[ν]ναίω [- - - -

Ce nom de mois, qui est ici au génitif, comporte apparemment un suffixe « récent »⁹⁸. Mais s'il est possible que la forme ait été effectivement rajeunie, cela n'enlève pas sa valeur au témoignage, puisque l'on sait que, par leur variété même et la présence de nombreux termes préhelléniques, les calendriers des cités crétoises sont des documents particulièrement conservateurs. Avec son suffixe à nasale géminée, le nom de la déesse apparaît bien comme « pré-hellénique »⁹⁹.

Pour son mythe toutefois, on ne peut remonter plus haut que Callimaque (*H. Dian.*, 189-205)¹⁰⁰, qui raconte comment Britomartis, compagne préférée d'Artémis, étant poursuivie par Minos, sauta dans la mer pour lui échapper et

fut recueillie dans des filets de pêcheurs, prenant dès lors un autre nom, qui appelait cette aventure, Δίκτυ(ν)να, dérivé de δίκτυς, « filet » :

- Ἔδοχα δ' ἀλλάων Γορτυνίδα φίλαο νύμφην,
 190 ἔλλεφόνον Βριτόμαρτιν εὐσκοπον· ἦς ποτε Μίνως
 πτοηθεὶς ὑπ' ἔρωτι κατέδραμεν οὖρεα Κρήτης.
 Ἢ δ' ὅτε μὲν λασίσιν ὑπὸ δρυσὶ κρύπτετο νύμφη,
 ἄλλοτε δ' εἰαμενῆσιν· ὁ δ' ἐννέα μῆνας ἐφόιτα
 παῖπαλά τε κρημινούς τε, καὶ οὐκ ἀνέπαυσε διωκτύν
 195 μέσφ' ὅτε μαρπτομένη καὶ δὴ σχεδὸν ἦλατο πόντον
 πρηόνος ἐξ ὑπάτοιο, καὶ ἔνθορεν εἰς ἀλιήων
 δίκτυα, τὰ σφ' ἐσάωσαν· ὅθεν μετέπειτα Κύδωνες
 νύμφην μὲν Δίκτυναν, ὄρος δ' ὅθεν ἦλατο νύμφη
 Δικταῖον καλέουσιν, ἀνεστήσαντο δὲ βωμοὺς
 200 ἱερά τε ῥέζουσι· τὸ δὲ στέφος ἡματι κείνω
 ἢ πῖλτος ἢ σχῖνος· μύρτοιο δὲ χεῖρες ἄθικτοι·
 δὴ τότε γὰρ πέπλοισιν ἐνέσχετο μύρσινος ὄζος
 τῆς κούρης, ὅτ' ἔφευγεν· ὅθεν μέγα χάσατο μύρτω.
 Οὔπι ἄνασσ' εἰῶπι φασεσφόρε, καὶ δέ σε κείνης
 205 κρηταέες καλέουσιν ἐπωνυμίην ἀπὸ νύμφης.

Si ce récit paraît avoir inspiré quelques mythographes encore plus récents¹⁰¹, il a en revanche, dès l'antiquité, suscité aussi la suspicion. Ainsi Diodore de Sicile (5, 76, 4) ne croit pas qu'une déesse ait pu avoir à ce point besoin du secours de simples mortels, ni du reste que le sage Minos ait pu se conduire de manière aussi scandaleuse¹⁰²; Strabon (10, 4, 12, 479 C), lui, conteste les données géographiques, en remarquant que le mont Dictè d'où aurait sauté la nymphe est bien éloigné du sanctuaire même de Dictynna, au pays des Cydoniens¹⁰³.

Ce n'est pas le lieu de discuter ici de l'ensemble des problèmes complexes que pose cette divinité, et notamment de ses rapports avec Britomartis et Artémis. On retiendra seulement que ses seules représentations figurées certaines, des monnaies de l'époque impériale portant son nom, la montrent à la fois comme chasseresse¹⁰⁴ et courotrophe¹⁰⁵. Malgré leur date récente, ces monnaies peuvent être considérées comme fiables, d'une part parce qu'elles visent manifestement à présenter une divinité spécifique de l'île¹⁰⁶, indépendamment des constructions de mythographes extérieurs, d'autre part parce que leurs indications peuvent être en partie recoupées par d'autres données.

C'est ainsi que le nom même de la déesse n'est sans doute pas à rattacher à δίκτυς¹⁰⁷ comme le voudrait une étymologie probablement imaginée à Athènes¹⁰⁸, mais plutôt à l'oronyme typiquement crétois Δίκτη¹⁰⁹, entendu¹¹⁰ comme pouvant s'appliquer à n'importe quelle « montagne sacrée »¹¹¹ et non comme le nom d'un massif particulier¹¹². Dictynna apparaît ainsi comme

fonctionnellement comparable à Ida¹¹³, autre « nymphe » associée à une montagne désignée elle aussi par un mot qui fut d'abord un nom commun¹¹⁴.

Comme cette dernière, elle a donc dû faire partie des nombreuses nourrices¹¹⁵ que les légendes crétoises, en leurs diverses localisations, attribuaient au jeune dieu que les Grecs continentaux identifièrent à Zeus et dont plusieurs grottes de l'île pouvaient passer pour avoir abrité les enfances. Callimaque (*H. Iou.* [1], 45) évoque du reste explicitement dans cette fonction des nymphes Δικταῖαι, qu'il situe précisément au pays des Cydoniens, et qui sont donc en quelque sorte la « monnaie » de la principale divinité de la région.

C'est également en tant que « montagnarde » que Dictynna pouvait naturellement être représentée comme chasseresse¹¹⁶. Encore convient-il de noter qu'il n'y a là probablement qu'un affaiblissement du type de la Πότνια θηρῶν, l'un des aspects les plus constants de la Grande Déesse crétoise¹¹⁷ dans ses diverses incarnations¹¹⁸. Mais c'est aussi par cette qualité que s'explique le rapprochement avec Artémis effectué par les Grecs du continent, qu'il s'agisse d'une simple association, comme chez Callimaque¹¹⁹, ou d'une complète identification¹²⁰, couramment admise par nos sources les plus récentes, pour qui Dictynna n'est plus qu'une épithète typiquement crétoise d'Artémis¹²¹. En Crète même une telle confusion ne s'est jamais produite¹²²; mais on peut se demander si la chasseresse grecque n'a pas, en certains lieux, pris tout simplement la place de Dictynna¹²³.

À Aptera, l'antique déesse crétoise ne survit, comme on l'a vu, que dans un nom de mois. Il semble cependant qu'elle ait conservé un lieu de culte près du port voisin de Minoa – que celui-ci ait ou non appartenu à Aptera à certaines époques. Il s'agit du site appelé aujourd'hui Μαραθόσπηλιος¹²⁴, un abri sous roche précédé d'une aire, où se dressent deux rochers séparés par un étroit passage; le plus grand des deux rochers, qui présente la silhouette d'une femme acéphale en robe, est creusé de petites niches, qui devaient servir pour le dépôt d'offrandes et de statuettes votives.

Même si certains aménagements sont d'époque mycénienne ou archaïque¹²⁵, l'occupation du lieu doit remonter à l'époque « minoenne »¹²⁶, comme l'indiquent le nom du port et celui de la grotte¹²⁷, et aussi la présence de tessons MR III à la fois au site tout proche de Limni et de l'autre côté de la passe, de part et d'autre d'Aptera¹²⁸. On y vénérât sans doute une divinité de la fécondité de caractère rupestre, ce qui correspond bien à la figure de Dictynna, telle que l'on a pu l'esquisser. Peut-être était-elle accompagnée d'un parèdre masculin¹²⁹, comme au grand Dictynnaion, où la tradition hésite entre Pan¹³⁰ et Tityros¹³¹ – qui ne sont probablement que des *interpretationes* récentes d'un dieu crétois méconnu, compagnon de la déesse n'ayant plus conservé que son aspect champêtre et pastoral¹³².

Il n'est pas impossible que Dictynna ait été aussi honorée un temps dans l'une des grottes situées à proximité immédiate de la ville : l'une d'elles, appelée aujourd'hui *Λαχταρίδες*, contient une concrétion calcaire en forme d'idole, qui a pu servir d'image de culte¹³³. Mais son caractère trop « sauvage » et peut-être aussi trop « local » a sans doute amené son effacement dans la cité même¹³⁴ : le nom du mois est son unique trace explicite à époque historique et c'est sa concurrente panhellénique qui semble avoir triomphé.

*

De fait, le seul temple qui soit attesté épigraphiquement est celui d'Artémis Aptaera, mentionné dans le second décret pour l'asylie de Téos – postérieur à 170 av. J.- C. –, comme étant le lieu où ce document et celui qui l'avait précédé devaient être exposés (*IC*, 2, 3, 2, lin. 33-36) :

. Ἀναγραφῶμεν
δὲ καὶ ἄμεν τὸ τε πρότερον δόγμα
35 καὶ τὰν ἀνανέωσιν ἐς τὸ ἱερὸν τὸ
τᾶς Ἀρτέμιδος τᾶς Ἀπτέρας . . .

Cela signifie sans doute qu'il s'agissait alors du principal sanctuaire urbain, mais le fait que le premier décret n'y eût pas été placé d'emblée laisse supposer que cet usage était récent¹³⁵. Le sanctuaire d'Artémis évoqué dans l'inscription doit sans doute être reconnu dans le grand temple à deux *cellae* étudié par H. Drerup¹³⁶. Mais la dualité du culte est un indice supplémentaire de son ancienneté.

L'identité du nom de la cité et de l'épithète de la déesse – qui n'est attestée qu'ici – implique nécessairement un lien entre les deux; mais il faut alors se demander qui a donné son nom à l'autre. Si l'on part de l'épithète, on est naturellement tenté d'admettre le sens que lui confère son étymologie apparente, « sans ailes » : il qualifierait le type iconographique de l'Artémis locale, probablement en tant qu'héritière de la Πότνια θηρῶν minoenne¹³⁷.

Mais cette interprétation se heurte à de nombreuses difficultés : tout d'abord elle n'est possible que pour une population hellénophone, ce qui interdit précisément de faire remonter l'épithète à l'époque minoenne; ensuite, elle n'aurait de sens que par opposition à un type ailé de la même déesse, qui, justement, n'apparaît jamais en Crète¹³⁸; et puis il faudrait admettre que la cité a été nommée d'après une épithète purement descriptive et non d'après le nom de la déesse, ce qui serait un cas unique¹³⁹. Quant à la forme même du mot, elle pose aussi un double problème : le féminin régulier de l'adjectif est ἄπτερος, et il n'y a pas d'autre exemple, fût-il dialectal, d' *ἄπτερα¹⁴⁰; surtout le

vocalisme médian du nom de la cité est originellement en *a*, ce qui ruine toute possibilité de rapport ancien avec un mot de la famille de *πετρόν*.

Il est donc plus vraisemblable que ce soit Artémis qui ait emprunté l'épithète à la cité, ou plus précisément à l'ancienne divinité qu'elle a supplantée en tant que *poliade*¹⁴¹, et qui portait comme épithète le nom de la cité¹⁴². Celle-ci devait être Dictynna, qui, en tant que chasserresse, lui offrait une succession facile¹⁴³. Et c'est probablement une fausse étymologie qui a provoqué l'altération du vocalisme du nom de la ville, comme de l'épithète.

*

Pour toutes les sources, cette étymologie est en relation, non pas avec une simple statue de culte, mais bien avec un mythe tout à fait original et propre à la cité. C'est en effet à Aptera qu'est située la légende¹⁴⁴ de la confrontation entre les Muses et les Sirènes¹⁴⁵, qu'évoquent, avec des détails qui se complètent, Étienne de Byzance (*s.u.* "Απτερα, 107, 8 M)

"Απτερα, πόλις Κρήτης, ἀπὸ τῆς τῶν Μουσῶν καὶ Σειρήνων ἔριδος, τῆς ἐν τῷ Μουσεῖῳ πλησίον τῆς πόλεως καὶ τῆς θαλάττης τόπῳ τοιῶσδε καλουμένῳ γενομένης, ἐν ᾧ μετὰ τὴν ἐν μουσικῇ νίκην τῶν Μουσῶν αἱ Σειρῆνες δυσφοροῦσαι τὰ πτερὰ τῶν ὥμων ἀπέβαλον καὶ λευκαὶ γενόμεναι εἰς τὴν θάλασσαν ἐνέβαλον ἑαυτάς· ὅθεν ἡ πόλις "Απτερα, αἱ δὲ πλησίον νῆσοι Λευκαί.

et le vieux scholiaste de Lycophron¹⁴⁶, repris par Tzetzes (*in Alex.*, 653 / 218, 15 Scheer) :

Ἄρπυιογούνους δὲ λέγει τὰς Σειρῆνας οἷον ὀριθογόνοις· πτερωταὶ γὰρ ἦσαν τὰ κάτω μέρη ὀριθῶν ἔχουσαι, τὰ δὲ ἄνω ἀνθρώπων ὥς αἱ Μοῦσαι νικήσασαι μελωδίᾳ τοῖς πτεροῖς ἐκείνων ἐστεφανώθησαν πλὴν Τερψιχόρης, ὅτι μήτηρ ἦν τῶν Σειρήνων. Περὶ δὲ Κρήτην ταῦτα γεγόνασιν, ὅθεν καὶ πόλις Ἀπτέρα τῆς Κρήτης παρὰ τὸ ἐκεῖ τὰ πτερὰ νικηθείσας ἀποβαλεῖν τὰς Σειρῆνας.

L'attestation tardive¹⁴⁷ de cette légende a fait penser à une pure création intellectuelle d'époque hellénistique¹⁴⁸, qui aurait été imaginée pour expliquer la présence d'une couronne de plumes sur certaines statues¹⁴⁹, et localisée à Aptera¹⁵⁰ grâce à une approximation étymologique¹⁵¹, qui expliquait le nom de la cité comme une référence à la perte de leurs ailes par les Sirènes.

Mais il est difficile de croire que tout soit aussi gratuit¹⁵². On sait en effet combien sont nombreux dans le monde grec les exemples de *καταποντισμός*¹⁵³ mythiques et/ou rituels¹⁵⁴, le plus connu étant le Saut de Leucade¹⁵⁵. Dans tous les cas, le site est caractérisé par des « roches blanches »¹⁵⁶, considérées comme une porte des Enfers¹⁵⁷.

Or il existe précisément au large d'Aptera, près du port de Minoa, trois petites îles appelées νῆσοι Λευκαί¹⁵⁸ et la note d'Étienne de Byzance suggère que ce sont les trois Sirènes qui ont été ainsi pétrifiées¹⁵⁹. On peut penser qu'à tout le moins c'est la présence de ces îles, considérées comme des dépendances d'Aptera, qui a permis la mise en forme de la légende¹⁶⁰. Les Sirènes convenaient assez bien, à la fois par leur nombre¹⁶¹ et par le fait que d'autres récits les concernant¹⁶² comportaient déjà un plongeur¹⁶³ dans la mer¹⁶⁴; quant à la perte de leurs plumes, elle fournissait une explication plausible, selon les critères de l'époque, au nom de la cité. Enfin le choix du groupe vainqueur a pu être suggéré, en plus des traits communs qui permettaient la confrontation¹⁶⁵, par l'existence du Μουσεῖον dont parle Étienne, entre la cité et la mer.

Cependant le mythe d'Aptera fonctionnait sans doute comme αἴτιον d'un rituel analogue à celui que l'on observe sur d'autres « Roches Blanches », à savoir le saut effectif d'êtres humains dans la mer. Mais pour préciser la valeur de ce geste¹⁶⁶, il convient de relever ce qui caractérise le καταποντισμός légendaire d'Aptera : le saut dans la mer n'est pas individuel, il concerne un groupe de trois personnages féminins; et il intervient à la suite d'une compétition musicale.

Or l'une des significations possibles du saut, particulièrement dans le contexte crétois, c'est d'être l'une des épreuves du processus d'initiation des jeunes gens : c'est le cas par exemple pour Thésée¹⁶⁷ ou, par transposition, pour Glaucos¹⁶⁸. On sait d'autre part que cette initiation se déroulait au sein de groupes d'adolescents appelés ἀγέλαι, « troupeaux », qui se livraient à diverses compétitions, notamment de course à pied et de danse¹⁶⁹. On peut donc se demander si la mésaventure des Sirènes d'Aptera ne correspond pas à un rituel comparable, mais destiné aux jeunes filles¹⁷⁰, et dans lequel la musique aurait joué un rôle central¹⁷¹.

Il est bien difficile de déterminer quand – ou jusqu'à quand – de telles initiations féminines ont pu avoir lieu. Nos sources¹⁷² ne nous informent que sur les initiations masculines et encore nous révèlent-elles à quel point elles ont dégénéré à l'époque hellénistique¹⁷³. Il n'en reste pas moins qu'un processus parallèle a dû anciennement exister pour les jeunes filles, puisque a longtemps subsisté au moins l'aboutissement commun : les mariages simultanés pour les adolescents des deux sexes appartenant aux classes d'âge correspondantes¹⁷⁴.

Ces considérations conduisent à admettre que la légende des Sirènes d'Aptera n'est pas une invention d'époque récente¹⁷⁵, mais qu'elle contient au moins un noyau de grande antiquité, comme tous les récits qui se situent autour de Roches Blanches¹⁷⁶. Et c'est vraisemblablement sa popularité qui a suggéré à Callimaque l'introduction du καταποντισμός dans la légende de Dictynna¹⁷⁷, la déesse la plus importante de la région, honorée anciennement dans la cité.

De fait, cette popularité s'était même étendue au-delà de la Crète, puisque la légende servait à Coronée, en Béotie¹⁷⁸ pour expliquer pourquoi la statue de culte d'Héra¹⁷⁹ portait des Sirènes dans la main¹⁸⁰ : les guides locaux, informateurs de Pausanias (9, 34, 4) prétendaient que c'était Héra qui avait incité les Sirènes à défier les Muses¹⁸¹ :

Κατωτέρω δὲ ὀλίγον Ἥρας ἐστὶν ἱερὸν καὶ ἄγαλμα ἀρχαῖον, Πυθοδώρου τέχνη Θηβαίου, φέρει δὲ ἐπὶ τῇ χειρὶ Σειρήνας· τὰς γὰρ δὴ Ἀχελῷου θυγατέρας ἀναπεισθείσας φασὶν ὑπὸ Ἥρας καταστῆναι πρὸς τὰς Μούσας ἐς ὥδης ἔργον· αἱ δὲ ὡς ἐνίκησαν, ἀποτίλασαι τῶν Σειρήνων τὰ πτερά ποιήσασθαι στεφάνους ἀπ' αὐτῶν λέγονται.

mais peut-être cela signifiait-il plutôt que les « troupeaux » de jeunes filles à initier étaient placées sous la protection de celle qui était alors la déesse la plus importante du panthéon grec¹⁸².

*
* *

D'autres divinités étaient honorées à Aptera, mais sans que l'on ait beaucoup d'informations sur elles¹⁸³.

Les monnaies¹⁸⁴ nous font connaître les principales, Héra¹⁸⁵ et Zeus¹⁸⁶ tout d'abord, le second apparaissant aussi sous l'aspect de Zeus Ammon¹⁸⁷; une certaine ferveur pour ce dieu peut être attestée par l'anthroponyme théophore de Ζηνᾶς, hypocoristique de Ζηνόδωρος, attesté par une inscription du second siècle ap. J.-C. (*IC*, 2, 3, 46). C'est Hermès qui apparaît au revers de la monnaie de Zeus¹⁸⁸, tandis qu'un autre type¹⁸⁹ représente Apollon, avec une lyre¹⁹⁰.

Des traces de dévotion particulière apparaissent aussi pour deux déesses : Eleuthia¹⁹¹, objet d'une dédicace signalée par C. Wescher – qui n'a malheureusement relevé que le nom de la divinité¹⁹² – et aujourd'hui perdue (*IC*, 2, 3, 22); et Hygie¹⁹³ (Fig. 2), dont une statue acéphale en marbre d'époque hellénistique, provenant d'Aptera¹⁹⁴, est conservée au musée de La Canée¹⁹⁵.

*

Enfin Aptera célébrait des jeux, dont le vainqueur recevait une couronne. La seule attestation figure dans un décret (*IC*, 2, 3, 4 C) en l'honneur d'Attale II de Pergame (159-138 av. J.-C.), à qui il est proposé de voir les privilèges qui lui sont accordés proclamés (lin. 9) ἐν τινι τῶν ἀγώνων τῶν στεφανιτῶν¹⁹⁶

L'expression suggère qu'il s'agit d'une manifestation célébrée assez fréquemment pour qu'il ne fût pas nécessaire de prévoir à l'avance une date précise, mais en même temps suffisamment solennelle pour que le roi pût se sentir particulièrement honoré d'y être fêté – et d'y recevoir notamment la

προεδρία (lin. 11). On peut donc songer à ces jeux annuels destinés à accueillir les jeunes citoyens au sortir de leur période d'initiation¹⁹⁷, qui nous sont connus dans bien d'autres cités crétoises¹⁹⁸. On sait que c'est à cette occasion qu'étaient renouvelés les serments aux traités internationaux¹⁹⁹ : en l'occurrence, il s'agit d'un autre genre d'acte, mais qui vise aussi à assurer de bonnes relations avec une puissance étrangère²⁰⁰.

*

* *

Malgré la relative faiblesse de la documentation, littéraire, épigraphique et archéologique, la cité d'Aptera présente bien, sur le plan religieux, ce que l'on peut attendre d'une cité crétoise moyenne. On y distingue toutes les composantes habituelles : souvenirs encore très vivants de l'époque minoenne, adoption plus ou moins formelle des grandes divinités grecques, développement de légendes hellénistiques.

La richesse de sa vie religieuse est sans doute allée de pair avec la prospérité économique que lui valait sa situation privilégiée; c'est aussi cette dernière qui explique probablement que s'y soient fixés successivement le mythe de Dictynna, en concurrence avec Cydonia, puis celui des Sirènes, auquel la cité, favorisée par son nom même, fut cette fois la seule à prétendre.

Gérard CAPDEVILLE

Université de Paris IV - Sorbonne
1, rue Victor Cousin
F - 75005 PARIS

Nous remercions Monsieur Paul Faure pour les précisions topographiques et toponymiques qu'il a bien voulu nous fournir.

Fig. 1 : Monnaies d'Axos : Tête de femme (Artémis Aptaera ?)
 R/Héros πολίκοις [= SVORONOS, Aptaera 5 (pl. I, 10)]
 (Bibliothèque Nationale de France, Cabinet des Médailles n° inv. FG 4).

Fig. 2 : Statue acéphale d'Hygie provenant d'Aptaera (Μουσείο Ξανθίων, n° inv. Α 49).

¹ Sur cette cité, v. la notice de M. GUARDUCCI, *Inscriptiones Creticae*, Rome, 1935-1950 [cité *IC*] II. *Tituli Cretae Occidentalis* (1939), 3 Apta, p. 9-13.

² La forme la plus autorisée du nom paraît avoir été Ἀπταρα, comme l'atteste la quasi-totalité des monnaies portant l'ethnique au génitif (éventuellement abrégé) : ΑΠΤΑΡΑΙΩΝ. L'unique exception, avec ΑΠΤΕΡΑΙΩΝ, correspond au premier des types recensés par J.-N. SVORONOS, *Numismatique de la Crète ancienne, accompagnée de l'Histoire, la Géographie et la Mythologie de l'île. I. Description des monnaies. Histoire et géographie*, Mâcon, 1890 [réimpr. avec *Addenda* (= traduction française de l'article Προσθήκαι εἰς τὸ βιβλίον Numismatique de la Crète ancienne, in *EA*, 1889 [1890], 193-212 + pl. 11-13), Bonn, 1972; cité *Numismatique*, s. u. *Aptēra*, 11-24, p. 14-15, n^{os} 1-4 (= pl. I, 7-9); mais on sait que l'auteur n'indique explicitement aucune chronologie dans son classement. Du reste, c'est le type que G. LE RIDER, *Monnaies crétoises du V^e au I^{er} siècle av. J.-C.* (= *Études Crétoises*, 15), Paris, 1966 [cité *Monnaies*], p. 36, classe le dernier dans son inventaire des monnaies d'Aptera appartenant au « Trésor de 1953 » (n^{os} 273-274 = pl. IX, 16-17), mais là encore sans indication chronologique relative; plus loin (p. 190), l'auteur mentionne Aptaera parmi les cités qui n'ouvrent un atelier monétaire qu'après 330 av. J.-C., en commençant par la surfrappe de monnaies étrangères. Comme ses émissions cessent avant la conquête romaine, toutes les monnaies connues se groupent donc dans un laps de temps assez court, ce qui rend difficile l'appréciation de cette variante unique. – Les inscriptions, en revanche, fournissent souvent le nom de la cité ou l'ethnique avec un ε; mais ceci vaut surtout pour les textes gravés à l'étranger, comme les décrets pour l'asylie de Téos retrouvés dans cette île (*IC*, 2, 3 Apta, 1, lin. 10; 2, lin. 1, 2, 26, 47, 52, 55-56), alors que le décret en l'honneur d'Attale II de Pergame, gravé localement (*IC*, 2, 3, 4 C, lin. 4) porte Ἀπταραίων. Particulièrement significatif sur ce point est le décret d'Aptaera en l'honneur d'un médecin de Cos, gravé dans cette île (*IC*, 2, 3, 3), où la suscription (lin. 1), due aux autorités locales, est Ἀπτεράων, tandis que dans le corps du texte, qui doit reproduire l'original envoyé de Crète, apparaît (lin. 33-34) Ἀ/πταρα(ω)ν. – Enfin les sources littéraires ont toujours la forme en ε (v. les textes cités ou mentionnés dans les notes 3, 9, 11), à l'exception d'HESYCHIUS (s. u. Ἀπταρεύς, A 6865 Latte) : Ἀπταρεύς ὁ ἀπὸ Κρήτης. Ἀπταρα γὰρ πόλις Κρήτης. On peut donc penser – avec notamment M. GUARDUCCI, *IC*, 2, 3, p. 9 (cf. p. 16, 17) – que le vocalisme originel, α, a été, dans l'usage, modifié sous l'influence des diverses explications étymologiques (v. ci-dessous), tandis que la graphie ancienne restait celle des documents officiels (contra M. BILE, *Le dialecte crétois ancien. Étude de la langue des inscriptions. Recueil des inscriptions postérieures aux IC* [= *École Française d'Athènes. Études Crétoises*, 27], Athènes - Paris, 1988 [cité BILE], p. 80, qui affirme, mais sans donner d'argument, que « la forme de base semble en ε »). Les hypothèses sur l'origine « pré-hellénique » du mot (v. e.g. A. FICK, *Vorgriechische Ortsnamen als Quelle für die Vorgeschichte Griechenlands*, Göttingen, 1905, p. 17-18, qui rapproche le nom de ville lycien Πάταρα / Πτταρα [et même Ἀπτερα selon ÉTIENNE DE BYZANCE, s. u. Ἀπτερα, 107, 8 <15> M]; A. MAIURI, *Studi sull'onomastica cretese* (I), in *RAL*, S. 5a, 19 (1910), 329-363, p. 335-336, qui propose le thrace Ἀβδηρα [attesté comme nom d'une ville des Sintiens par STRABON, 12, 3, 20, 550 C]), ou sur d'éventuelles correspondances dans le monde étrusque (v. e.g. A. KANNENGISSER, *Aegäische, besonders kretische Namen bei den Etruskern*, in *Klio*, 11 [1911], 26-47, p. 27, qui cite les *Aprontii* mentionnés sur deux inscriptions funéraires de Préneste [*CIL*, 14, 3063-3064]), sont trop fragiles pour apporter un argument dans un sens ou dans l'autre. – Le village moderne, situé à quelque distance du site antique, porte le nom d'Ἀπτερα. Quant au toponyme *a-pa-ta-wa*, qui figure sur plusieurs tablettes « mycéniennes » de Cnosos (KN Ce 144, lin. 2; C 902, lin. 9; Co 909 + 7133 + 7835, lin. 1; dérivés *a-pa-ta wa-ja* : V 7670 B; *a-pa-ta-wa-fo* : Am 826, lin. 1; v. J. CHADWICK, L. GODART, J.T. KILLEN, J.-P. OLIVIER, A. SACCONI, I.A. SAKELLARAKIS, *Corpus of Mycenaean Inscriptions from Knossos* [= *Incunabula Graeca*, 88], 1, Rome, 1986, p. 65, 366, 371; 323; cf. en dernier lieu L. GODART, Y. TZEDAKIS, *Témoignages archéologiques et épigraphiques en Crète occidentale du Néolithique au Minoen Récent III B* [= *Incunabula Graeca*, 93], Rome, 1992, p. 195; 222-224; 254-256; 259-266), il confirmerait l'ancienneté du vocalisme α, si l'on était sûr qu'il s'agisse bien de cette cité, malgré la finale différente; il faudrait alors envisager un ancien Ἀπταρφα (cf. M. VENTRIS, J. CHADWICK, *Documents in Mycenaean Greek. Three Hundred Selected Tablets from Knossos, Pylos and Mycenae, with Commentary and Vocabulary*, Cambridge, 1956 [2nd. ed. Cambridge, 1973], n^{os} 47 [= Am 826], p. 179-180; 83 [= C 902], p. 211-212 [cf. p. 213]).

³ La localisation de la cité est indiquée par divers témoins anciens, les plus précis étant STRABON (10, 4, 13, 479 C) sans doute d'après ARTÉMIDORE (cf. F. LASSERRE, éd. CUF, 1971, Notice, p. 8-9) : Κυθωνία ... διέχει ... Ἀπτεράς δὲ ὀδοῦντα (sc. σταδίου) ... ; et le *Stadiasmus maris magni*, 344 : Ἀπὸ Κυθωνίας εἰς Ἀπτεραν περιπλέεται σταδίοις ρν', πεζῇ δὲ στάδιοι ρκ'. PLINIE (N.H., 4, 59), la cite parmi les villes côtières de la Crète : *Opitda elus insigna ... Cydonea Minoium Apterion* ... En revanche, la mention assez vague du PS. SCYLAX (*Peripl.*, 47) – Πρὸς βορέαν δ' ἀνεμον ἡ Ἀπτεράλη χώρα – la fait considérer comme une cité de l'intérieur par DIONYSIOS, fils de Calliphon (*Descr. Graeciae*, 122-123) – εἴτεν Ἀπταράλαν (edd. : Ἀγγαράλαν codd.) λεγομένην ἐν μεσογαίᾳ (v. l'édition avec traduction et commentaire de D. MARCOTTE [= Académie Royale de Belgique. Classe des Lettres, Fonds René Draguet, 6], Louvain, 1990, qui semble ignorer [p. 182], que les ruines ont été identifiées !) – et PTOLÉMÉE (3, 15, 7), qui la cite parmi les πόλεις μεσόγειοι (cf. encore l'ANONYME de RAVENNE, *Cosmogr.*, 5, 21, qui cite simplement *Abtera* [sic] parmi les villes de Crète, dans une séquence ... *Lappa Abtera Cydonea Ctsamos* ...). En fait, si la cité elle-même est sur une éminence à quelque distance de la côte, son territoire comporte un long tracé de rivage (v. n. suiv.).

⁴ Ces ruines ont toujours frappé les voyageurs, notamment les murailles cyclopéennes, qui sont parmi les plus belles de la Crète – et aussi les énormes citernes d'époque romaine : voir déjà le récit de voyage (entre 1415 et 1418) de Chr. BUONDELMONTI, *Descriptio insule Candie*, publié pour la première fois par F. CORNARO, *Creta Sacra*, t. 1, Venise, 1755, 77-109 (pour le site, lin. 520-530 de l'Édition critique [avec traduction] par M.-A. VAN SPITAEEL [et Commentaire de P. FAURE], Heracleion, 1981), qui les prend pour les ruines de Minoa (v. ci-dessous) – et tombe dans l'une des citernes ! – et celui (1583-1584) de Nicolas RADZIWIŁŁ, *Peregrinatio Hierosolymitana*, Braniewo-Brunsborg, 1601 – évoqué par B. RUTKOWSKI, *Les antiquités crétoises dans la relation d'un voyageur polonais du XVI^e siècle*, in *BCH*, 92 (1968), 85-96, qui cite, p. 95-96, le passage (daté du 7 décembre 1583) concernant notre cité, restée anonyme. On a encore une description chez R. POCOCKE, *A Description of the East and some other Countries*, Londres, 1743-1745, 2, 1 (1745), p. 262, qui propose aussi d'y reconnaître Minoa et remarque surtout les citernes. L'identification, proposée par R. PASHLEY, *Travels in Crete*, Londres, 1837 [réimpr. Amsterdam, 1970], p. 36-60 (spec. p. 42-49), après un minutieux examen des textes et des monnaies trouvées sur place, a été confirmée grâce au mur d'inscriptions découvert par le premier véritable archéologue à avoir étudié le site, C. WESCHER, *Rapport sur les fouilles d'Aptère adressé à Son Excellence M. Duruy, Ministre de l'Instruction Publique*, in *Archives des Missions Scientifiques et Littéraires. Choix de Rapports et Instructions*, 2^e s., 1, 1864, 439-444; *Fouilles d'Aptère. Découverte d'inscriptions crétoises. Lettre adressée à M. le directeur de la Revue Archéologique*, in *RA*, NS 10 (1864), 75-78 (cf. la synthèse de L. MARIANI, *Antichità cretesi*, in *MonAL*, 6 (1895), 153-348, c. 208-210 [+ pl. VIII : photos des murailles]. – Les premiers travaux importants n'ont cependant été effectués que lors de l'occupation allemande au cours de la seconde guerre mondiale : voir les deux rapports de H. DRERUP, *Paläokastro-Aptara. Bericht über eine Untersuchung und Vermessung des Stadtgebietes und Zweizelliges Heiligtum in Aptara*, ap. F. MATZ (Hsg.), *Forschungen auf Kreta 1942*, Berlin, 1951, 89-98 (+ pl. 66-70); 99-105 (+ pl. 71-75). Plus récemment, des fouilles ont été menées par St. ALEXIOU en 1958 (v. G. DAUX, *Chronique des fouilles et des découvertes archéologiques en Grèce en 1958*, in *BCH*, 83 [1959], 567-793, p. 749-753). Toutes les trouvailles significatives, inscriptions et statues, sont rassemblées au musée de La Canée (v. G. DAUX, *Chronique des fouilles et des découvertes archéologiques en Grèce en 1957*, in *BCH*, 82 [1958], 644-830, p. 799; N. PLATON, *Χρονικά*, in *KrKbr*, 12 [1958], 453-483, p. 461; 482-483; St. ALEXIOU, *Χρονικά*, in *KrKbr*, 17 [1963], 382-394, p. 393).

⁵ Ce village est situé à l'emplacement de la nécropole de la cité antique (cf. M. GUARDUCCI, *IC*, 2, 3, p. 9).

⁶ Les décrets mis au jour par C. WESCHER ont été publiés par B. HAUSOULIER, *Inscriptions d'Aptère (Crète)*, in *BCH*, 3 (1879), 418-437; ils sont reproduits par M. GUARDUCCI, *IC*, 2, 3, n^{os} 4; 6-13. Le mur sur lequel ils étaient fixés a aujourd'hui disparu (cf. G. DAUX, o.c. [n. 4] in *BCH*, 83 [1959], 567-793, p. 750). Quelques autres décrets ont été découverts postérieurement (*IC*, 2, 3, n^{os} 5; 14-15), ainsi qu'un fragment de traité avec Cydonia (cf. N. PLATON, o.c. [n. 4], p. 482-483; G. DAUX, *ibid.*, p. 752 = BILE 36).

⁷ Les seules indications sur ce port sont fournies par STRABON (10, 4, 13, 479 C) : Ἀπτέρας δ' ἐπίνειόν ἐστι Κίσσμος, et la *Tabula Peutingeriana* : *Cisamos*. Ce mouillage est bien sûr distinct de la cité de Kisamos (cf. PLINÉ, *N.H.*, 4, 59 [cité n. suiv.]; PTOL., 3, 15, 5 : Κίσσμος πόλις), située au fond du golfe de Myrtilo, entre les deux grandes péninsules du nord-ouest de la Crète (sur cette cité, v. la notice de M. GUARDUCCI, *IC*, 2, 8 Cisamos, p. 94-97). Selon P. FAURE, *La Crète aux cent villes*, in *KrKhr*, 13 (1959), 171-217, p. 201, n^{os} 42-43; *Nouvelles recherches de spéléologie et de topographies crétoises*, in *BCH*, 84 (1960), 189-220, p. 209, le port de Κίσσμος devait être situé à l'emplacement de l'actuel Καλάμι, à l'entrée du goulet du golfe de La Sude, plutôt qu'à Καλύβαις (Kalyves), l'emplacement habituellement désigné (v. R. PASHLEY, *o.c.* [n. 4], 1, p. 48-49; L. MARIANI, *o.c.* [n. 4], 6, 1895, p. 208; suivis par M. GUARDUCCI, *IC*, 2, 3, p. 11), mais qui ne bénéficie pas de la protection naturelle de la presqu'île de l'Akrotiri. – Sur le nom, également « pré-hellénique », v. A. FICK, *o.c.* [n. 2], p. 17, qui rapproche Πέργαμον et le lydien Κώγαμος.

⁸ La forme n'est pas assurée : PLINÉ (*N.H.*, 4, 59) donne *Minotum* ; PTOLÉMÉE (3, 15, 5), Μινώα (*cod. X*) ou Μινώα (*cett.*); et le *Stadiasmus m. m.* (344) indique : Ὁ τόπος Μίνως καλεῖται (cf. STEPH. BYZ., *s.u.* Μίνωα, 454, 5 [9] M, dont on ne sait s'il désigne bien ce port, ou un autre [v. *infra*, n. 53]). – Le site correspond à la baie située au pied du village actuel de Στερνές et portant aujourd'hui le nom de Μαρδάθι (v. P. FAURE, *o.c.* [n. 7] in *BCH*, 84 [1960], p. 214; M. ANDREADAKI-VLAZAKI, Μαρδάθι Στερνών Κυδωνίας, in *AD*, 38 (1983), 2 (Χρονικά) [1989], 368; et *infra*, p. 48; c'est par erreur que M. GUARDUCCI, *IC*, 2, 3, p. 11 – peut-être par une mauvaise lecture d'une carte de PTOLÉMÉE – attribue ce nom à l'une des îles situées au large de ce port).

⁹ L'affirmation de l'appartenance de Minoa au territoire d'Aptera semble avoir reposé à l'origine sur une interprétation forcée du texte de PLINÉ (*N.H.*, 4, 59), qui énumère : *Opptida elus insignia Phalasarna Elaea Cisamon Pergamum Cydonea Minoium Apteron Pantomatrium* ... –, les premiers commentateurs ayant compris *Apteron* comme un génitif de l'ethnique, ce qui, somme toute, n'est guère vraisemblable, puisqu'il n'y a aucun nom double dans le reste de la liste. Cependant, même s'il s'agit d'une transcription du nom de la cité, cela n'exclut pas que le port ait pu appartenir à Aptera. La seule objection est venue de M. GUARDUCCI, *Contributi alla topografia della Creta occidentale*, in *RFIC*, NS 14 [= 64] (1936), 153-162, p. 159-161 (résumé dans *IC*, 2, 3 Aptera, *Vicinia Apterae*, p. 11; 2, 10 Cydonia, 1, *comm. ad lin.* 12 [p. 117]), qui a noté que, dans une inscription de Cydonia, datant vraisemblablement de la deuxième moitié du III^e s. av J.-C. (*IC*, 2, 10 Cydonia, 1), et accordant des concessions de terres à des proxènes, l'une des parcelles était située (lin. 12) ἐν Μινώαι πολ τῷ πόρῳ ἐσχάτῳ[ι], ce qui implique bien entendu l'appartenance de cette localité à Cydonia. Mais, curieusement, cette objection n'a guère été prise en considération par les autres commentateurs. Il est vrai qu'à la possession de ce port semble liée celle des îles Λευκά, le πόρος de l'inscription désignant vraisemblablement le détroit qui sépare les îles du continent. Or si, dans la logique de son raisonnement, M. GUARDUCCI, *o.c.* in *RFIC*, NS 14 (1936), p. 161-162 (cf. *IC*, 2, 3 Aptera, p. 10-11; 10 Cydonia, p. 106; 117), les attribue à Cydonia, la localisation à Aptera du mythe des Sirènes, qui leur est associé, comme on le verra ci-dessous, paraît plaider en faveur d'Aptera. M. GUARDUCCI exclut la possibilité d'une possession seulement temporaire de Μινώα par Cydonia, en notant que cette cité était plus puissante qu'Aptera. Mais c'est peut-être privilégier indûment une évolution linéaire des rapports entre ces deux cités, alors que tout ce que l'on connaît de l'histoire de la Crète abonde en retournements de situation. Ainsi, dans cette même inscription de Cydonia, une autre parcelle est située (lin. 15) ἐν Λιπάραι, ce qui implique aussi l'appartenance de cette localité à Cydonia; pourtant l'ethnique double Λιπαραῖος Κρής apparaît dans une inscription d'époque hellénistique du sanctuaire de Pan à Redesiye, dans le désert arabique (publ. par F. PREISIGKE, *Sammelbuch Griechischer Urkunden aus Ägypten*, 1, Strasbourg, 1915, n° 4057, p. 278, d'après W. SCHWARTZ, *Die Inschriften des Wüstentempels von Redesiye*, in *NJPbP*, 153 [1896], 145-170, n° 16, p. 160-161), ce qui indique qu'à un certain moment Lipara a dû être une cité indépendante, comme le propose L. ROBERT, *Études épigraphiques et philologiques* (= *BEHE* IV, 272), Paris, 1938, p. 251-252, n. 8. On peut aussi penser au grand temple de la déesse Dictynna, sur la presqu'île du Rhodopou, qui semble avoir appartenu alternativement à Cydonia et à Polyrrhenia (v. la notice de M. GUARDUCCI, *IC*, 2, 11 Dictynnaeum, *Historica*, p. 129), au point qu'à quelques lignes d'intervalle STRABON (10, 4, 12-13, 479 C) en attribue le contrôle à l'une puis à l'autre cité, sans relever la contradiction.

¹⁰ Ce qui a été dit à la note précédente laisse à penser combien il est difficile de préciser jusqu'où pouvait s'étendre l'arrière-pays dépendant d'Aptera. Il faut tenir compte de l'existence, au nord, de la petite cité d'Istol (v. *infra*, n. 72), identifiée par P. FAURE, *o.c.* [n. 7] in *BCH*, 84 (1960), p. 212-213, avec les ruines du Minoen Récent III visibles au lieu-dit Μεγίνο, et dont on ne sait combien de temps elle préserva son indépendance. Mais c'est Cydonia qui, de toute façon, devait contrôler la majeure partie de la presqu'île, et notamment l'isthme, dont elle occupait le côté occidental, tout en possédant sans doute un port sur le côté oriental, au fond du golfe de La Sude (cf. P. FAURE, *ibid.*, p. 214).

¹¹ Les commentateurs – p. ex. J.-N. SVORONOS, *Numismatique*, p. 10 – notent qu'elle n'a guère fait parler d'elle dans l'histoire. Elle avait cependant, comme Lyttos et d'autres cités crétoises (v. PAUS., 4, 19, 4), fourni à Sparte des archers, commandés par le Lacédémonien Euryalos, lors de la guerre de Messénie, au VII^e s. av. J.-C. (PAUS., 4, 20, 8 : τοξοτῶν Ἀπτεράλων) – et l'on retrouve un mercenaire d'Aptera, toujours dans le camp spartiate, lors de la guerre contre Pyrrhus, en 273-272 (cf. PLUT., *Pyrrh.*, 30, 6, cité *infra*, n. 198). Mais la cité elle-même reste très discrète. Elle ne figure pas parmi les signataires des traités avec Milet en 260 – alors que ses voisines Cydonia et Phalasarna sont parmi les alliées de Cnosos (*IC*, 1, 8 Cnosos, 6, lin. 39) et Polyrhénia associée à Phaistos (*IC*, 1, 23 Phaistos, 1, lin. 67). Sa seule intervention connue dans les événements crétois est son passage forcé du camp de Cnosos, alliée des Étoliens, à celui de Polyrhénia et de Lappa, alliées de Philippe et des Achéens, après la destruction de Lyttos, en 220 (POLYBE, 4, 55, 4). Elle fait ensuite partie des cités qui accordent par deux fois (201 et c. 170) l'asylie à Téos (*IC*, 2, 3 Aptera, 1; 2), puis signe le traité avec Eumène de Pergame en 183 (*IC*, 4, Gortyna, 179, lin. 4 : Ἀπτεράτοι).

¹² La forme Ἀπτεράς apparaît dans les chronologies (cf. *infra* et n. 13), tandis qu'Ἀπτερος est la forme dans le mythe (cf. *infra*, p. 42). Sur ce personnage, v. O. JESSEN, *s.u.* *Apteros* 2, in *RE*, 2 (1895), 287; et aussi U. HÖFER, *s.u.* *Pteras*, ap. W.H. ROSCHER, *LM*, 3 (1897-1909), 3259-3261, c. 3261; G. RADKE, *s.u.* *Pteras*, in *RE*, 23, 2 (1959), 1485-1488, c. 1487. – La faiblesse des attestations littéraires et l'absence de généalogie pourraient suggérer une création *ad hoc*, selon un procédé utilisé ailleurs pour justifier un nom de ville sans étymologie; cependant, si c'était le cas, il faudrait situer cette création à haute époque, puisque le héros est associé aux origines mêmes de la Crète. On peut aussi se demander s'il n'y a pas eu, à date plus récente, une certaine confusion avec Aster(ί)os, autre souverain mythique de Crète (v. *infra*, n. 18; 30).

¹³ Cf. GEORGES LE SYNCHELLE (*Chron.*, 157 a / 296, 19 Dindorf / 184, 4 Mooshammer) : Κρήτης ἑβασίλευσεν Ἀπτεράς, ὃς [edd : ἀπτεράσθε AB] καὶ τὴν πόλιν ἔκτισεν; PS.- DENIS DE TELMAHARÉ (cité ici dans la traduction latine du texte syriaque par J.-B. CHABOT [= *CSCO*, 121], Louvain, 1949, p. 18, lin. 32) : *Anno DXIV condita est Creta et in ea regnavit Apteris* (ed. : Ἀπτεράς in app.), *qui ipse eam condidit* (l'année indiquée, calculée depuis Abraham, correspond à 1502 avant l'ère chrétienne, puisque la naissance du Christ est datée de l'an 2016 après Abraham [p. 45, lin. 4-5]). On a l'impression qu'au fil des traductions successives se produit une certaine confusion entre la Crète tout entière et la cité précisément fondée par Apteras.

¹⁴ EUSÈBE ne fournit qu'une seule date pour Apteras, alors qu'il en donne plusieurs pour certains personnages ou certains événements; ainsi l'enlèvement d'Europe est successivement daté de 1444 (*Chron. can.*, 47 g Helm²), 1434 (47 l), 1318 (53 e), 1286 (55 e)

¹⁵ On sait que l'une de des sources d'EUSÈBE fut le travail d'ÉRATOSTHÈNE de Cyrène, une cité dont les liens avec la Crète étaient anciens et étroits (cf. *infra*, p. 44). Selon A. BURN, *Dates in early Greek history*, in *JHS*, 55, 1935, 130-146 (spéc. p. 141), ÉRATOSTHÈNE aurait reconstitué la chronologie des événements antérieurs à 500 av. J.-C. – date des premières œuvres historiques, avec notamment HÉCATÉE DE MILET –, en adoptant une durée moyenne de 40 ans par génération, au lieu du chiffre plus réaliste de 30 ans, d'où des écarts de plus en plus grands, au fur et à mesure que l'on remonte dans le temps, entre les dates ainsi calculées et celles qui pouvaient être fournies par des synchronismes extérieurs. D'autres systèmes ont sans doute existé, ce qui expliquerait les dates multiples pour les événements les plus importants.

¹⁶ Cres est considéré comme le premier roi et l'éponyme de l'île (cf. DIOD. SIC., 5, 64, 1; ANAXIMANDRE, *Ἡρωολογία* (?), *FGH*, 5 F 2 J = ap. PLIN., *N.H.*, 4, 58 et SOLIN., 11, 4; STEPH. BYZ., *s.u.* *Κρήτη*, 383, 21 [384, 1] M; ISID., *Or.*, 14, 6, 15; EUST., in DION., *Perieg.*, 498; v. J. TAMBORNINO, *s.u.* *Kres*, in *RE*, 11, 2 [1922], 1714; H. VON GEISAU, *s.u.*, in *KP*, 3 [1969], 337). EUSÈBE lui attribue

successivement trois dates : 1962 av. J.-C. (*Chron. can.*, 22 c Helm²), 1957 (22 d), 1887 (26 f); cf. SYNCCEL., 105 a / 196, 14 D / 119, 24 M; 125 d / 236, 19 D / 145, 19 M.

¹⁷ Cydon, éponyme de Cydonia (v. *infra*, p. 42), n'apparaît qu'à une seule date : 1546 av. J.-C. (40 l); pourtant la mythologie le considérerait comme un petit-fils de Minos (v. n. 45), daté par EUSÈBE de 1405 av. J.-C. (49 e Helm²), ce qui suppose pour lui aussi une chronologie « basse », non reprise ici par le chronographe.

¹⁸ Le nom de ce personnage est attesté sous diverses formes : Ἀστερίων (HES., *Γυναικῶν κατάλογος* ἢ Ῥοῖαι, fr. 140 MW = ap. *Schol. Ven. A in HOM., Il.*, 12, 307; BACCHYL., *Διθύραμβοι*, fr. 12 Irigoin / fr. 10 Snell-Maehler = *ibid.*; NONN., *Dion.*, 1, 354; 2, 694; *Etym. Magn.*, s.u. Μίνως, 588, 23 [25]), Ἀστέριος (DIOD. SIC., 4, 60, 2-3; APOLLOD., *Bibl.*, 3, 1, 4, 3), ou Ἀστερος (LYK., *Alex.*, 1301); v. K. WERNICKE, s.u. *Asterion* 5, in *RE*, 2 (1895), 1784-1785 (cf. *ID.*, s.u. *Asterios* 2, *ibid.*, 1786). Selon la version la plus courante, il épousa Europe après la naissance de Minos, Sarpédon et Rhadamanthe, engendrés par Zeus, et il fut leur père nourricier; selon EUSÈBE, qui date son avènement de 1446 (47 f), c'est lui qui fut le véritable père des trois frères, après son mariage avec Europe en 1444 (47 g); cf. SYNCCEL., 152 d / 289, 2 D / 179, 2 M (qui présente les deux versions). V. R.F. WILLETTS, *Cretan Cults and Festivals*, Londres, 1962 [cité CCF], p. 166-167.

¹⁹ L'avènement de Minos est daté de 1406 par EUSÈBE (*Chron. can.*, 49 e Helm²); mais on le retrouve en 1285 (55 e), à propos de l'enlèvement d'Europe; 1250 (57 a), pour l'établissement de la thalassocratie; 1232 (58 a), avec Thésée et le Minotaure; 1215 (58 d), comme législateur; 1204 (59 g), pour sa mort en Sicile. L'écart entre la première date et les autres pourrait correspondre à deux personnages différents, version rare dans la tradition antique (présentée comme telle par PLUTARQUE, *Th.*, 20, 8, qui cite comme seule source des *Ναξιακά* anonymes; cf. DIOD. SIC., 4, 60, 3; *Marmor Parium*, FGH, 239 A 11, lin. 21-23; A 19, lin. 34), mais souvent retenue par les modernes, malgré les incertitudes qui subsistent dans la répartition des événements (cf. encore SYNCCEL., 158 b / 298, 16 D / 185, 8 M; 163 a / 308, 2 D / 191, 5 M; PS.-DENIS, p. 21, lin. 17 Chabot [802 ap. Abraham = 1214 av. J.-C.]).

²⁰ V. J.-N. SVORONOS, *Numismatique*, p. 14-15, n^{os} 1-5 (= pl. I, 7-10); p. 16, n^o 15 (= pl. I, 19); p. 18-19, n^{os} 24-30 (= pl. I, 27-30); p. 20, n^{os} 39-41 (= pl. II, 1-2); p. 22-23, n^{os} 53-59 (= pl. II, 11-12); *Addenda*, p. 361, n^o 7 (= pl. II, 8); G. LE RIDER, *Monnaies*, p. 36, n^{os} 268-274 (= pl. IX, 12-17); p. 112, n^o 1 (= pl. XXVIII, 3); pour le premier exemplaire cité (n^o 268), qui fait partie du « Trésor de Métropolis » (fin IV^e - premier quart du III^e s.), découvert en 1959 près de Ἄγιοι Δέκα (Gortyne), cf. aussi I. VAROUCHA-CHRISTODOULOPOULOU, *Acquisitions du Musée numismatique d'Athènes*, in *BCH*, 84 (1960), 485-503 (+ pl. VII-X), p. 490, m 1 (= pl. IX, 1). – Le droit de ces monnaies – sauf les n^{os} 39-41 de SVORONOS (Apollon, cf. *infra*, p. 52 et n. 189) – représente une tête féminine coiffée d'une στεφάνη, que l'on identifie généralement comme Artémis Aptaera (cf. *infra*, p. 50, et n. 141).

²¹ V. J.-N. SVORONOS, *Numismatique*, p. 14-15, n^o 2 (= pl. I, 9); G. LE RIDER, *Monnaies*, p. 36, n^{os} 271-272 (= pl. IX, 14-15). L'ethnique de la cité figurant déjà au droit, on peut éventuellement considérer que le monogramme désigne le personnage.

²² V. J.-N. SVORONOS, *Numismatique*, p. 14-15, n^{os} 1-2 et 5 (= pl. I, 7; 9; 10); G. LE RIDER, *Monnaies*, p. 36, n^{os} 268-274 (le n^o 274 n'a plus que des traces). J.-N. SVORONOS mentionne aussi des variantes, mais si ΠΤΟΛΙΟΙΤΟΣ est effectivement bien visible sur le n^o 3 (= pl. I, 8), la forme ΠΤΟΛΙΟΣΤΟΥ, attribuée au n^o 4 (non vue par l'auteur et non représentée), est sans doute due à une mauvaise lecture des premiers exégètes (v. J. ECKHEL, *Doctrina numorum veterum*, Vienne, 1792-1798, 1, 2 [1794], p. 304).

²³ Contrairement à G. LE RIDER, *Monnaies*, p. 36, 112 – suivi par M. BILE, o.c. [n. 2], p. 156, n. 343 –, mais avec la plupart des commentateurs antérieurs (e.g. J.-N. SVORONOS, o.c. [n. 2] in *EA* [1889], p. 196 = *Numismatique*, *Add.*, p. 361, n^o 7; U. HÖFER, l.c. [n. 12]; M. GUARDUCCI, *IC*, 2, p. 13 [absent chez R.F. WILLETTS, CCF]), nous ne pensons pas qu'il s'agisse du nom même du héros représenté, mais d'un qualificatif exprimant ses liens avec la cité.

²⁴ Tel est le sens proposé par H.G. LIDDELL, R. SCOTT, *A Greek-English Lexicon* (ed. H.S. JONES, R. MCKENZIE), Londres, 1940, s.u. πολιοίκος, p. 1548 : « dweller in the city ».

²⁵ Cf. H.G. LIDDELL, R. SCOTT, o.c., s.u. πολιούχος, p. 1433 : « protecting a city ... mostly as epith. of the guardian deity of a city », avec de nombreuses références, épigraphiques et littéraires.

[D.] RAOUL-ROCHETTE, *Lettre à M. le duc de Luynes sur les graveurs des monnaies grecques*, Paris, 1831, 4, n. 1 (avec fig. p. 49), avait déjà évoqué la possibilité que la légende des monnaies d'Aptera fût à lire Πτολλοιχος, interprété comme signifiant πόλεως ολκιστής par P. GARDNER, *The Types of Greek Coins, an archaeological essay*, Cambridge, 1883 [réimpr. sous le titre : *Archeology and the Types of Greek Coins*, Chicago, 1965], p. 164 (+ pl. IX, 11) et W. WROTH, *A Catalogue of the Greek Coins in the British Museum. Crete and the Aegean Islands*, Londres, 1886 [cité *BMCC Crete*], *Introd.*, p. XXX-XXXI; n^{os} 8, 1-3 (= pl. 2, 3-5; cf. n^o 10, 1 = pl. 2, 10), suivis par U. HÖFER, *o.c.* [n. 12], c. 3261

²⁶ Pour l'initiale, M. BILE, *o.c.* [n. 2], p. 156, n. 343, note que le crétois ne connaît que πόλις – et πόλεμος –; elle suggère la possibilité d'une « influence homérique » dans ce mot, comme dans l'épiclese d'Héraclès (attestée à l'accusatif Πτολ(πορ)θοιν] (*IC*, 2, 19 Phalasarna, 7, lin. 3 [fin du IV^e s. av. J.-C.]), et l'anthroponyme Ἐρασιπόλεμος (*IC*, 4, Gortyna, 208 D, lin. 1 [première moitié du II^e s. av. J.-C.]). Il peut aussi s'agir d'un (faux ?) archaïsme, destiné à ennoblir la tradition en la « vieillissant ».

²⁷ Cf. J.-N. SVORONOS, *Numismatique*, p. 14, n^o 1 (= pl. I, 7); p. 16, n^o 15 (= pl. I, 19); p. 18-19, n^{os} 24-30 (= pl. I, 27-30); p. 20, n^{os} 39-41 (= pl. II, 1-2); G. LE RIDER, *Monnaies*, p. 36, n^o 274 (= pl. IX, 17)

²⁸ Cf. J.-N. SVORONOS, *Numismatique*, p. 14-15 n^o 2-5 (= pl. I, 8-10); p. 22-23, n^{os} 53-59 (= pl. II, 11-12); *Addenda*, p. 361, n^o 7 (= pl. 11, 8); G. LE RIDER, *Monnaies*, p. 36, n^{os} 268-273 (= pl. IX, 12-16), p. 112, n^o 1 (= pl. XXVIII, 3).

²⁹ Cf. J.-N. SVORONOS, *Numismatique*, p. 14-15, n^{os} 2-5 (= pl. I, 8-10); p. 16, n^o 15 (= pl. I, 19); p. 18-19, n^{os} 24-30 (= pl. I, 27-30); p. 20, n^{os} 39-41 (= pl. II, 1-2); p. 22-23, n^{os} 53-59 (= pl. II, 11-12).

³⁰ Les monnaies où l'étoile apparaît sont de celles qui portent aussi l'épithète : v. J.-N. SVORONOS, *Numismatique*, p. 14-15, n^{os} 1, 2, 5 (= pl. I, 7; 9; 10); G. LE RIDER, *Monnaies*, p. 36, n^o 271 (les autres sont mal lisibles). Cette présence sporadique de l'étoile pourrait être la conséquence d'un rapprochement plus ou moins conscient avec Aster(i)os (cf. *supra*, n. 18).

³¹ Il s'agit de la première série de J.-N. SVORONOS, *Numismatique*, p. 14-15, n^{os} 1-5 (= pl. I, 7-10); *Addenda*, p. 361, n^o 7 (= pl. 11, 8), la seule que décrit G. LE RIDER, *l.c.* (n. 20).

³² Les hypothèses concernant l'espèce de l'arbre sont variées : J.-N. SVORONOS, *Numismatique*, p. 14, n^o 1, y voit « probablement un jeune olivier »; F. IMHOOF-BLUMER, O. KELLER, *Tier- und Pflanzenbilder auf Münzen und Gemmen des klassischen Altertums*, Leipzig, 1889 [réimpr. par A. Forni, Sala Bolognese (BO), 1976], p. 56, n^o 20 (= pl. IX, 20), proposent un pin, « Föhre » (pour la monnaie du type n^o 5 = pl. I, 10 de J.-N. SVORONOS); E.S.C. ROBINSON, *Greek Coins acquired by the British Museum in 1930-31*, in *NC*, 5th. s., 12, 1932, 199-214 (+ pl. XVI), p. 203-204, n^o 4 (= pl. XVI, 4), un sapin, « fir » (pour une monnaie identique à ce même type n^o 5).

³³ E.S.C. ROBINSON, *o.c.*, p. 204, pense qu'il s'agit de l'arbre sacré de la déesse figurée au droit, auquel le guerrier rend un culte. En fait, la dendrolâtrie semble avoir précédé dans la Crète minoenne le culte de divinités anthropomorphes, auquel elle a pu rester attachée ensuite comme une relique des temps anciens. Plusieurs représentations montrent des fidèles célébrant le culte de l'arbre sacré, en dansant ou en l'arrachant rituellement : v. notamment une bague en or du Musée d'Héracleion (n^o inv. 989), provenant de la nécropole d'Archanès et datant de c. 1500 av. J.-C., où l'on voit une femme et deux hommes, dont l'un arrache un arbuste planté dans un enclos (v. e.g. J. SAKELLARAKIS, *Musée d'Héracleion. Guide illustré du Musée*, Athènes, 1980, p. 59 [+ fig. p. 61]); et une autre du même musée, mais de provenance inconnue, où les trois personnages sont des femmes (v. N. PLATON, *Crète [Archaeologia Mundi]*, Genève, 1968, p. 210, fig. 114). Cf. A.J. EVANS, *The Mycenaean Tree and Pillar Cult and its Mediterranean Relations, with Illustrations from recent Cretan finds*, in *JHS*, 21, 1901, 99-204 (+ pl. V) [repr. en édition séparée, Londres, 1901]; A.W. PERSSON, *The Religion of Greece in Prehistoric Times (= Sather Classical Lectures, 17)*, Berkeley - Los Angeles, 1942, p. 24-87; M.P. NILSSON, *The Minoan-Mycenaean Religion and its Survival in Greek Religion*² (= *Skrifter utgivna av kongl. humanistiska Vetenskapssamfundet i Lund*, 9), Lund, 1950 [cité *MMR*²], p. 262-288 (= VIII. *The Tree Cult*), avec dans les trois ouvrages plusieurs reproductions de lentilles de cristal et de sceaux crétois et mycéniens.

³⁴ Il faut cependant noter que ce sont plus souvent des femmes que des hommes qui vénèrent l'arbre sacré, sans doute parce que celui-ci représente un principe féminin; cf. la remarque de L. WENIGER, *Altgriechischer Baumkultus. Untersuchungen* (= *Das Erbe der Alten. Schriften über Wesen und Wirkung der Antike*, NF 2), Leipzig, 1919, p. 6 : « Es ist kein Zufall, daß die Bäume bei der Alten weibliches Geschlecht sind; sie entsprechen ihrer Göttin dem Wesen nach und bringen Früchte hervor, wie ihre Mutter. »

³⁵ Ce nom est aussi celui d'une des cinquante Néréides, sans histoire particulière, chez HÉSIODE (*Th.*, 247) et chez APOLLODORE (1, 2, 2, 7); en revanche, il ne figure pas dans la liste donnée par HYGIN (*Fab., praef.*, 8).

³⁶ L'unique manuscrit de PARTHÉNIOS (*Palatinus gr. 398*) indique effectivement comme source pour le § 35 le premier livre des *Βυθυνιακά* d'ASCLÉPIADE DE MYRLEA (FGH, 697 F 1 J), mais les commentateurs modernes (v. en dernier lieu J. STERN, *Parthenius, Erotika Pothemata. The Love Stories of Parthenius*, New York - Londres, 1992, p. 95) suivent généralement l'avis de P. SAKOŁOWSKI (éd. dans les *Mythographi Graeci*, Leipzig, 1896), qui pense (*Prolegomena*, p. XXV) que cela vaut en fait pour le récit du § 36, sans source dans le ms. mais qui se passe effectivement en Bithynie (FGH, 697 F 2 J) – alors que son « successeur » E. MARTINI (*ibid.*, Leipzig, 1902) attribue sans explication la même source aux deux histoires.

³⁷ Le rapprochement avec l'histoire de la fille du roi messénien Aristodemos (PAUS., 4, 9, 3-10), suggéré par G. RADKE, *o.c.* [n. 12], c. 1487, est superficiel, car la plupart des détails significatifs diffèrent.

³⁸ Sur Cydonia, aujourd'hui Χανία (La Canée), v. la notice de M. GUARDUCCI, *IG*, 2, 10, p. 104-116.

³⁹ On a retrouvé un fragment d'une convention entre les deux cités, datant approximativement du IV^e siècle av. J.-C.; mais, à notre connaissance, seul le début en a été publié, par G. DAUX, *o.c.* [n. 4] in *BCH*, 83 (1959), p. 751-752 (= BILE, 36). Un citoyen d'Aptera figure parmi les proxènes de Cydonia auxquels cette cité accorde la concession de terres dans l'inscription déjà évoquée plus haut (*IG*, 2, 10 Cydonia, 1, lin. 9-10) [deuxième moitié <?> du III^e s. av. J.-C.]; cf. *supra*, n. 9).

⁴⁰ C'est la conclusion que M. GUARDUCCI, *IG*, 2, 3, p. 12, tire de la disparition des monnaies d'Aptera dès avant la conquête romaine. Cependant la vie doit y continuer et la ville doit même retrouver par la suite une certaine autonomie, puisqu'elle sera le siège d'un évêché, sur le même plan que Cydonia – v. HIEROCLES, *Synecd.*, 650, 11 : Ἀπτερα, repris dans *Notitiae Episcopatum Ecclesiae Constantinopolitanae* (Texte critique, introduction et notes par J. DARROUZÈS [= *Géographie ecclésiastique de l'Empire Byzantin*, 1], Paris, 1981), 2, 214 : ὁ Ἀπτερῆς (cf. HIER., 650, 12 : Κυθωνέα / *Not.*, 2, 224 : ὁ Κυθωνέας) –, la métropole de toute l'île étant Gortyne.

⁴¹ Le personnage est nommé comme œciste éponyme par ÉTIENNE DE BYZANCE (*s.u.* Λύκαστος, 421, 1 M), qui le qualifie d'« autochtone » : Λύκαστος δὲ ἀπὸ Λυκάστου, φασίν, αὐτόχθονος – tandis qu'EUSTATHE (*in HOM.*, *Il.*, 2, 647 / 313, 13-14) reprend le même texte, en ajoutant : ἡ παιδὸς τοῦ Μίνως. Cette incertitude peut suggérer, comme pour Apteras (cf. *supra*, n. 12), une création *ad hoc*, mais également de date ancienne puisque DIODORE (4, 60, 3) mentionne aussi un Lycastos fils de Minos et d'Itonè, fille de Lyctos, mais sans référence à la cité.

⁴² Sur Lycastos, v. L. BÜRCHNER, *s.u.* Λύκαστος 1, in *RE*, 13 (1926), 2266; E. MEYER, *s.u.* Lykastos, in *KP*, 3, 1969, 808. – Lycastos est mentionnée parmi les cités situées à l'intérieur des terres par PLINE (*N.H.*, 4, 59) : ... et in mediterraneo Gortyna Phaestum Gnosus Polyrrhenum Myrina Lycastos ... (cf. POMP. MELA, *Chorogr.*, 2, 113; NONN., *Dionys.*, 13, 235, qui ne donnent aucune précision sur la situation). Le site a été identifié par A.[J.] EVANS, *The Palace of Minos. A Comparative Account of the successive Stages of the Early Cretan Civilization as illustrated by the Discoveries at Knossos*, Londres, 1921-1936 [réimpr. Londres - New York, 1964; cité *Palace*], 2, 1 (1928), p. 72-74 (plan p. 73), avec les ruines de Kanli Kastelli, au sud-sud-ouest de Knossos. Sur l'extension de son territoire, v. les propositions de H. et M. VAN EFFENTERRE, *La terminologie des bornages frontaliers*, in *Stuttgarter Kolloquium zur historischen Geographie des Altertums*, 4, 1990 (= *Geographica Historica*, 7), Amsterdam, 1994, 111-125 (+ pl. IV-VIII), p. 121.

⁴³ Dans le « Catalogue des Vaisseaux » (*Iliade*, 2, 647) : ...ἀργινόμεντα Λύκαστον... (mentionné par STRABON, 10, 4, 14, 479 C; cf. HESYCH., *s.u.* Λύκαστος, Λ, 1372 L).

⁴⁴ L'absorption de Lycastos par Cnosos est attestée par STRABON (10, 4, 14, 479 C); on peut supposer qu'elle eut lieu avant 260-250, car Lycastos ne figure pas parmi les signataires des traités conclus à ce moment avec Milet par un grand nombre de cités crétoises, sous la direction de Cnosos (JC, 1, 8 Cnosos, 6), Gortyne (JC, 4, Gortyna, 161) et Phaistos (JC, 1, 23 Phaistos, 1; cf. H.H. SCHMITT, *Die Staatsverträge des Altertums. III. Die Verträge der griechisch-römischen Welt von 338 bis 200 v. Chr.*, Munich, 1969 [cité SVA], p. 149-153, n° 482). Selon POLYBE (22, 19, 1-3), son territoire fut conquis en 189 par Gortyne, qui l'attribua à Rhaucos, mais l'arbitrage d'Ap. Claudius Pulcher le rendit à Cnosos en 184.

⁴⁵ Si une légende de Tégée faisait de Cydon un émigré de cette cité d'Arcadie en Crète (PAUS., 8, 53, 4), les diverses sources se référant aux traditions crétoises le donnaient pour le fils d'Akakallis, fille de Minos, et soit d'Apollon (STEPH. BYZ., s.u. *Κυδωνία*, 390, 17 [18] M; *Schol. Ven. B* in HOM., *Od.*, 19, 176), soit d'Hermès (*Schol. in THCR.*, 7, 12; PAUS., 8, 53, 4), qui se seraient partagé ses faveurs (ALEXANDRE POLYHISTOR, *Κρητικά*, 1, FGH, 273 F 30 = ap. *Schol. in AP. RH.*, 4, 1492). Quant à la fondation de Cydonia, elle était attribuée par certains à Minos lui-même (v. DIOD., 5, 78, 2; STRAB., 10, 4, 8, 476 C [vraisemblablement d'après le *Περὶ τοῦ νεῶν καταλόγου* d'APOLLODORE, auteur mentionné au début de l'exposé sur la Crète, 10, 4, 3, 474 C]; cf. aussi *Marmor Parium*, FGH, 239 A 11 = lin. 21-23 [cité *infra*, n. 92]).

⁴⁶ Même si elles recouvrent probablement des pratiques religieuses ou des rituels sociaux mal compris, les aventures de Pasiphaë, qui s'unit à un taureau, ou de sa fille Ariane, amante de Thésée, témoignent d'une liberté de mœurs qui ne pouvait que surprendre les Grecs du continent. Les représentations figurées, comme les foules mêlées qui assistent aux spectacles sur les fresques miniatures de Tylisos et surtout de Cnosos (v. e.g. A.[J.] EVANS, *Palace* [cité n. 42], 3 [1930], p. 46-62, fig. 28-35 + pl. XVI-XVII [MR III - MR I]), paraissent confirmer une émancipation des femmes, qui contraste avec leur réclusion dans les gynécées de la Grèce classique.

⁴⁷ Les coutumes de l'époque historique en Crète semblent au contraire exclure normalement ce genre de pratique, puisque après les mariages célébrés simultanément pour tous les membres d'une même classe d'âge, les jeunes épousées retournent chez leurs parents et ne rejoignent la maison de leur mari que lorsqu'elles sont en âge d'administrer leur foyer (v. ÉPHORE, *Ἰστορίαι*, 4 *Εὐρώπη*, FGH, 70 F 149 J = ap. STRAB., 10, 4, 20, 482 C).

⁴⁸ V. DIOD. SIC., 5, 72, 4; cf. G.W. ELDERKIN, *The Marriage of Zeus and Hera*, in *AJA*, 41 (1937), 424-435. — On peut aussi mentionner l'hiérogamie de Démèter et Iasion « dans une jachère trois fois retournée », *νεῖψ' ἔνι τριπόλῳ*, selon HOMÈRE (*Od.*, 5, 125-128), à quoi HÉSIODE (*Th.*, 969-971) ajoute : *Κρήτης ἐν πόνῳ δῆμῳ*, mais sans localisation plus précise (cf. encore l'allusion de THÉOCRITE, *Id.*, 3, 50-51).

⁴⁹ V. *Schol. Townl. in Il.*, 14, 296 a; *Schol. Ven. B*, *ad loc.* Cet épisode était censé justifier le rite local de Naxos qui consistait à faire dormir un jeune garçon avec la fiancée la nuit précédant les noces. Mais une allusion scandalisée de CALLIMAQUE (*Aitia*, 3, fr. 75, 1-5 Pfeiffer = *P. Oxy.* 1011, 1^y) suggère que, dans le mythe originel, le partenaire de la déesse était en fait le fils-amant qui apparaît comme son véritable parèdre dans la légende crétoise.

⁵⁰ V. encore *Schol. Townl. in Il.*, 14, 296 a; *Schol. Ven. B*, *ad loc.* Ici, la même légende justifie, plus logiquement, l'union secrète des fiancés qui, à Samos, précède normalement le mariage officiel. — Sur l'hiérogamie de Samos, v. A.B. COOK, *Zeus. A study in Ancient Religion*, Cambridge, 1914-1940 [réimpr. New York, 1964-1965; cité *Zeus*], 3 (1940), p. 1027-1032.

⁵¹ Nous n'utilisons ce terme traditionnel (v. HDT., 3, 122, 2; THC., 1, 4 : *Μίνως ... τῆς νῦν Ἑλληνικῆς θάλασσης ἐπὶ πλείστον ἐκράτισε ...*; cf. PLAT., *Leg.*, 4, 706 ab; ARST., *Pol.*, 2, 10, 3-4, 1271 b; DIOD. SIC., 4, 60, 3; 4, 79, 1; 5, 54, 4; 5, 78, 3; 5, 84, 1-2; STRAB., 10, 4, 476C; APOLLOD., *Bibl.*, 3, 15, 8) que pour désigner l'influence exercée par la civilisation crétoise sur les îles et les rivages de la mer Égée, sans pour autant affirmer une domination politique; cf. la mise au point de Ch. G. STARR, *The Myth of the Minoan Thalassocracy*, in *Historia*, 3 (1954-1955), 282-291; et les études de détail réunies dans *The Minoan Thalassocracy. Myth and Reality. Proceedings of the Third International Symposium at the Swedish Institute in Athens, 31 May - 5 June, 1982*, edited by R. HÄGG, N. MARINATOS (= *Skrifter utgivna av Svenska Institutet i Athen*, 4° 32), Stockholm, 1984. — Il est à remarquer que les Crétois ne figurent pas dans la « liste des thalassocraties » dressée par

EUSÈBE (*Chron.*, 1, 225 Schoene / 106-107 Karst), d'après DIODORE DE SICILE (7, fr. 11) – mais la domination maritime de Minois figure dans la chronologie, pour l'an 1250 av. J.-C. (*Chron. can.*, 57 a Helm²). V. W. ALY, *Kastor als Quelle Diodors im 7. Buch*, in *RhM*, NF 66 (1911), 585-606, p. 598.

⁵² V. la liste donnée par ÉTIENNE DE BYZANCE (s.u. *Μίνωα*, 454, 5 M [sic acc.]), qui en compte huit, dont une en Sicile; cf. E. BETHE, *Minos*, in *RhM*, NF 65 (1910), 200-232, p. 204-214; K. FIEHN, E. HONIGMANN, s.u. *Minoa*, in *RE*, 15 (1932), 1855-1859; M. FAUST, *Das ägäische Ortsname Mino(1)a*, in *ZVS*, 83 (1969), 88-107, qui fournit l'inventaire le plus long (11 toponymes) et un commentaire linguistique sur le nom.

⁵³ Pour la Crète, un autre port nommé Μινώα, appartenant à Lyttos, est mentionné par STRABON (10, 4, 3, 475 C), qui le situe au nord de l'isthme le plus étroit de l'île, à la verticale d'Hierapytna; PTOLÉMÉE (3, 15, 4) le cite entre le cap Sammonion et Kamara. On ne sait auquel des deux ports se réfère la mention d'ÉTIENNE DE BYZANCE (s.u. *Μίνωα*, 454, 5 [9] M : "Ἔστι καὶ Κρήτης).

⁵⁴ Le voyage de Ménélas et Hélène en Libye et en Égypte, au retour de la guerre de Troie, est bien entendu distinct de celui qu'Hélène aurait effectué avec Pâris en Égypte, pays où, selon certains, elle serait restée au lieu de suivre son ravisseur (cf. STESICH., *Παλινοῦδρα*, fr. 192 PMG Page [citation ap. PLAT., *Phaedr.*, 243 ab]; HDT., 2, 113-120; c'est le sujet de l'*Hélène* d'EURIPIDE), bien qu'il y ait parfois confusion entre les deux (cf. l'ὑποθέσις de cette pièce). Ce second voyage est évoqué par HOMÈRE (*Od.*, 4, 81-89 [Λιβύην au v. 85]) et son souvenir était conservé par un « Port de Ménélas », Μενέλαος λιμὴν, situé dans le territoire de Cyrène (HDT., 4, 169). La présence des Anténorides aux côtés du couple royal est attestée par PINDARE (*Pyth.*, 5, 82-85 [= 109-114]; cf. *Schol. BDEGQ in PIND.*, *Pyth.*, 5, 110 Drachmann).

⁵⁵ Sur les divers héros portant ce nom, v. G. WEICKER, s.u. *Glaukos* 8-28 (soit 21 notices), in *RE*, 7 (1912), 1408-1417. Celui qui nous intéresse ici n'est pas mentionné dans l'*Illade*; le seul qui y figure est un chef lycien (2, 876; 16, 593; cf. 12, 102; 16, 492), fils d'Hippolochos (6, 119; 7, 13; 12, 329; 12, 387; 17, 140) et petit-fils de Bellérophon (selon la généalogie détaillée en 6, 144-211); v. G. WEICKER, o.c., s.u. *Glaukos* 11, c. 1413-1414; P. WATHELET, *Dictionnaire des Troyens de l'Illade* (= *Université de Liège. Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et Lettres. Documenta et Instrumenta*, 1), Liège, 1988, s.u. *Γλαῦκος*, p. 385-393, n° 77.

⁵⁶ V. L. BRACCESI, *La leggenda di Antenore, da Troia a Padova* (= *Il mito e la storia*, 1), Padoue, 1984; P. WATHELET, o.c., s.u. *Ἀντήνωρ*, p. 284-293, n° 35. L'*Illade* lui attribue onze fils, mais la *Petite Illade* ajoute encore Glaucos et Eurymaque : c'est pourquoi ceux-ci apparaissent sur le tableau peint par POLYGNOTE d'après ce poème sur la λείσχη des Cnidiens à Delphes et décrit par PAUSANIAS (10, 27, 3).

⁵⁷ Cette ambassade est déjà évoquée chez HOMÈRE, où Anténor rappelle qu'il a hébergé chez lui les deux rois grecs (*Il.*, 3, 205-207; cf. PAUS., 10, 26, 7-8); selon les *Chants Cypriens* de STASINOS, il les aurait même sauvés d'un complot visant à les tuer (APOLLOD., *Ep.*, 3, 28-29; v. C. ROBERT, *Die griechische Heldensage* [= ap. L. PRELLER, *Griechische Mythologie*⁴, 2], Berlin, 1920-1926 [citée *Heldensage*], 3, 2, 1 [1923], p. 1005-1007). Cf. encore BACCHYLIDE (*Ἀντηνορίδαι ἢ Ἐλένης δαίτησις* = *Διθύραμβοι*, 1 Irigoin / 15 Snell-Maehler); OVIDE (*Met.*, 13, 195-204 [spec. v. 201]); DICTYS, 11; TRIPHIODORÉ, 657-659; *Schol. Ven. B et Townl. in HOM.*, *Il.*, 3, 205 a; EUSTATHE, in *HOM.*, *Il.*, 3, 205-207 (405, 12).

⁵⁸ V. *Schol. BDEGQ in PIND.*, *Pyth.*, 5, 110 D; D. SERV., *Aen.*, 1, 242; TRIPHIOD., 656. Les Grecs auraient suspendu une peau de léopard à la porte de sa demeure pour qu'elle fût épargnée lors de la prise de Troie (cf. SOPH., *Αἴας Λοκρός*, fr. 11 TrGF Radt [= ap. *Schol. RVET in AR.*, *Aues*, 933; *Souda*, s.u. *σπολάς*, Σ, 956 A; POLLUX, 7, 70]; *Ἀντηνορίδαι*, p. 160-161 Radt [= argument ap. STRAB., 13, 1, 53, 608 C; EUST., in *HOM.*, *Il.*, 3, 205-207, 405, 29]; et la description de la λείσχη des Cnidiens par PAUSANIAS, 10, 27, 3).

⁵⁹ G. WEICKER, s.u. *Glaukos* 12, in *RE*, 7 (1912), 1414; P. WATHELET, o.c. [n. 55], p. 286-287. Une autre version indiquait pourtant que Glaucos avait été chassé de sa maison par son père pour avoir accompagné Pâris lors du rapt d'Hélène (DICTYS, 3, 26; 5, 2) et qu'il était mort sous les coups d'Agamemnon (DICTYS, 4, 7; 5, 2; HYG., *Fab.*, 113, 2) ou d'Ajax (APOLLOD., *Ep.*, 5, 4).

⁶⁰ L. MALTEN, *Kyrene. Sagen- und historische Untersuchungen* (= *Philologische Untersuchungen*, 20), Berlin, 1911, p. 148 [-149], n. 3, explique comment TZETZES a modifié, dans la seconde édition du commentaire, *περὶ τὴν Κυρήνην* en *περὶ τὴν Κρήτην*, en prenant pour la bonne leçon une faute qu'il ne se souvenait plus d'avoir lui-même corrigée en recopiant la scholie à PINDARE pour la première édition.

⁶¹ Comme le raconte HOMÈRE (*Od.*, 3, 286-299), Ménélas lui-même avait fait naufrage en Crète, dans les environs de Phaistos, ce qui pouvait amener les mythographes postérieurs à y conduire aussi Glaucos, censé l'accompagner. Pour l'identification précise du lieu de ce naufrage, v. G. CRILE, C. DAVARAS, *The possible site of Menelaus' Shipwrecks*, in *KrKhr*, 17 (1963), p. 47-48. – Cette région a pu avoir un lien privilégié avec Cyrène, puisque se trouvait non loin de là, à Lebena, le port de Gortyne, un temple d'Asclèpios, dont le culte avait peut-être été importé de Libye : v. E.J. EDELSTEIN, L. EDELSTEIN, *Asclepios. A Collection and Interpretation of the Testimonies* [= *Publications of the Institute of the History of Medicine, The John Hopkins University. Second Series: Texts and Documents*, 2], Baltimore, 1945, t. 2, p. 249 et n. 31, qui remarquent que les premières constructions consacrées à Asclèpios sont seulement du III^e s. av. J.-C., les constructions plus anciennes devant être pour Apollon; *contra* M. GUARDUCCI, *IC*, 1, 17 Lebena, p. 151, 158-159, qui pense à une dépendance d'Épidaure, mais cite néanmoins PAUSANIAS (2, 26, 9), pour qui Cyrène a été l'intermédiaire entre Épidaure et Lebena.

⁶² Quelques rares commentateurs ont néanmoins admis l'existence d'une Cyrène crétoise : ainsi C. ROBERT, *Die Iliupersis des Polygnot* (= *Hallisches Winkelmannsprogramm*, 17), Halle, 1893, p. 80, suivi par G. WEICKER, o.c. [n. 59], in *RE*, 7, c. 1414 – bien que cette interprétation n'ait pas été reprise par son auteur dans *Heldensage* [cit. n. 57], 3, 2, 2 (1926), 1513-1514.

⁶³ Sur ce culte, v. L. VITALI, *Fonti per la storia della religione cyrenatica* (= *Pubblicazioni della Facoltà di Lettere e Filosofia della R. Università di Padova*, 1), Padoue, 1932, p. 113-114. – La source principale, qui est le passage de PINDARE, pose un difficile problème d'interprétation, à propos duquel on verra des solutions différentes chez J. DEFRADES, *Le culte des Anténorides à Cyrène*, in *REG*, 65 (1952), 289-301; F. VIAN, *Les Anténorides de Cyrène et les Carneia*, in *REG*, 68 (1955), 307-311 (qui nous paraît le plus convaincant); J. BRUNEL, *Les Anténorides à Cyrène et l'interprétation littérale de Pindare, Pythique V*, v. 82-88, in *REA*, 66 (1964), 5-21; et une tentative de conciliation chez J. DUCHEMIN, *Pindare, Pythiques (III, IX, IV, V). Édition, introduction et commentaire* (= *Erasmé*, 11), Paris, 1967, *ad loc.* [p. 160-165]. Cf. L. BRACCESI, o.c. [n. 56], p. 74-76 (+ bibliographie critique, p. 77-78); P. WATHELET, o.c. [n. 55], p. 288.

⁶⁴ Sur cet auteur à peine connu, actif semble-t-il autour de 200 av. J.-C., v. G. RADTKE, *De Lysimacho Alexandrino*, Strasbourg, 1893, avec les fragments commentés; A. GUDEMAN, s.u. *Lysimachos* 20, in *RE*, 14 (1928), 32-39.

⁶⁵ La citation de LYSIMACHOS figure aussi, avec de menues variantes, chez un scholiaste de PINDARE (*Schol. BDEGQ in Pyth.*, 5, 110 D), dont l'un des manuscrits permet de restituer le nom du roi des Libyens (alors que le scholiaste de LYCOPHRON a *παπα μνακει*, transcrit avec *crux* par E. SCHEER [éd., Berlin, 1958]). – Sur ce fragment, v. G. RADTKE, o.c. [n. 64], p. 15-16; 23 (= fr. XVII); A. SCHOLZ, *De Antenore et Antenoridis* (Diss. Breslau), Trebnitz, 1911, p. 43; 50; L. MALTEN, o.c. [n. 60], p. 146-151.

⁶⁶ Sur cette colline, v. F. CHAMOUX, *Les Anténorides à Cyrène*, in *RA*, 6^e s., 29-32 (1948-1949) = *Mélanges d'archéologie et d'histoire offerts à Charles Picard*, Paris, 1949, p. 154-161.

⁶⁷ On peut aussi prendre en considération le lemme d'HESYCHIUS (s.u., Γ, 606 L) : *γλαυκός* · *λευκός* (cf. *Anecdota Graeca*, ed. L. BACHMANN, Leipzig, 1828, p. 185, 12 : *γλαυκός* · *λευκός*, *κυάνεος*) et se demander si Glaucos n'a pas été aussi attiré ici par les îles *Λευκαί*, dont on reparlera plus loin (p. 50, et n. 158).

⁶⁸ La légende de la mort et de la résurrection de Glaucos, fils de Minos, est racontée par APOLLODORÉ (*Bibl.*, 3, 3, 1-2) et HYGIN (*Fab.*, 136; cf. 49, 1; 251, 4), et évoquée par l'ancien scholiaste de LYCOPHRON, suivi par TZETZES (*In Alex.*, 811), ainsi que EUSTATHE (*In HOM.*, II, 12, 102 / 894, 40); cf. G. WEICKER, s.u. *Glaucos* 23, in *RE*, 7 (1912), c. 1415-1416. Pour son interprétation, comme un rituel d'initiation, v. A.W. PERSSON, o.c. [n. 33], p. 9-24; H. JEANMAIRE, *Couroi et Courètes. Essai sur l'éducation spartiate et sur les rites d'adolescence dans l'antiquité*

hellénique, Lille, 1939 [réimpr. Salem, NJ, 1976; cité *Couroil*], p. 444-450; R.F. WILLETTTS, *CCF* [cité n. 18], p. 60-67; P. FAURE, *La vie quotidienne en Crète au temps de Minos (1500 av. Jésus-Christ)*, Paris, 1973 [cité *VQ*], p. 166-167, 284; et en dernier lieu B. DEFORGE, *Le destin de Glaucos ou l'Immortalité par les plantes*, in *Visages du Destin dans les mythologies. Mélanges Jacqueline Duchemin. Travaux et mémoires. Actes du Colloque de Chantilly, 1^{er} - 2 mai 1980*, Paris, 1983, p. 21-39. – Un sanctuaire de Glaucos, d'époque hellénistique, a été découvert à Cnosos : v. P. CALLAGHAN, *KRS 1976 : Excavations at the Shrine of Glaukos, Knossos*, in *ABSA*, 73 (1978), p. 1-30 (+ pl. 1-9).

⁶⁹ Les commentateurs admettent généralement sans beaucoup d'hésitation que le fondateur d'Aptera est bien le Glaucos de la Cyrène libyenne; cf. e.g. G. WEICKER, *s.u. Glaukos 16*, in *RE*, 7 (1912), c. 1415; B. DEFORGE, *o.c.*, p. 31.

⁷⁰ Les deux versions de la fondation « historique » de Cyrène, présentées successivement par HÉRODOTE, font intervenir des Crétois : selon la tradition qu'il a certainement recueillie lui-même dans la cité (cf. 2, 32-33, où il raconte de source directe une expédition dans le désert libyen), le fondateur était Βάττος, petit-fils d'un roi d'Axos (4, 154, 1 - 155, 1) – la cité de Crète centrale sur le territoire de laquelle se trouvait l'autre sacré de l'Ida –, mais né à Thèra où sa mère était exilée (cf. PIND., *Pyth.*, 5, 87-88 [= 117-118]; *Schol. BDEGQ in PD.*, *Pyth.*, 5, 117 D; CALLIM., *H. Apol.* [2], 76-96, qui fournissent aussi l'autre nom du personnage, Ἀριστοτέλης; v. encore la référence à Βάττω τῷ ἀρχαγέτα dans la loi sacrée de Cyrène, *SEG*, 9, 1944, n° 72, § 5, lin. 21); selon la version de Thèra, les colons partis de l'île auraient utilisé les services d'un pilote crétois originaire d'Itanos (4, 151, 2). V. L. MALTEN, *o.c.* [n. 60], p. 100-102; F. CHAMOUX, *Cyrène sous la monarchie des Battiades (= BEFAR, 171)*, Paris, 1952 [cité *Cyrène*], p. 92-114. – Pour la fondation de Cyrène, la *Chronique* d'EUSÈBE donne trois dates différentes : 632/631 av. J.-C. (96 k), qui est la plus vraisemblable; 762/761 (87 h), qui provient sans doute d'un autre mode de calcul à partir des mêmes événements (v. *supra*, n. 15; cf. A. BURN, *o.c.*, p. 140); et 1336 (52 e), qui correspond cette fois à une anticipation de la fondation à l'époque des Retours de la Guerre de Troie. Pour la date la plus haute, Battos n'est pas mentionné dans la *Chronique*, mais chez SILIUS ITALICUS (*Pun.*, 8, 57-64), Anna, la sœur de Didon, se réfugie à Cyrène auprès de Battos, ce qui en fait donc bien un contemporain d'Énée; et déjà TIMACHIDAS, le rédacteur de la *Chronique du temple lindien* (éd. par Chr. BLINKENBERG, *Lindos. Fouilles de l'Acropole 1902-1914. II. Inscriptions*, Berlin - Copenhague, 1941, n° 2 [1, c. 149-200], B XVII, lin. 109-117 [texte et commentaire du passage : c. 168-170]), situait les dédicaces faites dans le sanctuaire rhodien par les compagnons de Battos juste après celles des héros de la guerre de Troie.

⁷¹ C'est auprès du ξόανον crétois du dieu de Delphes – qui était peut-être l'antique statue de culte elle-même (cf. l'interprétation de G. ROUX, *Pindare, le prétendu trésor des Crétois et l'ancienne statue d'Apollon à Delphes*, in *REG*, 75 [1962], 366-380) – que Carrhôtos, l'aurige d'Arcésilas de Cyrène, dont PINDARE célèbre la victoire (462 av. J.-C.), a placé les objets d'art apportés en offrande à Apollon, et notamment son char, suspendu au plafond (*Pyth.*, 5, 34-42 [= 47-56]). Selon PAUSANIAS (10, 15, 6), il y avait aussi, près du temple, une offrande des Cyrénéens représentant Battos sur un char, avec à ses côtés Cyrène comme aurige et la Libye le couronnant, œuvre du sculpteur crétois Amphion de Cnosos; en raison du sujet même du groupe, F. CHAMOUX, *Cyrène*, p. 199-201, pense que c'est encore Arcésilas qui l'a dédié. – Des mercenaires crétois participent certainement à l'expédition de Thybron en Cyrénaïque, en 323-322; c'est sans doute ce qui explique l'abondance des monnaies surfrappées dans les années qui suivent à Gortyne et à Phaistos (cf. F. CHAMOUX, *Cyrène*, p. 242, n. 1; G. LE RIDER, *Monnaies*, p. 143-146). – Un peu avant 250 av. J.-C., la confédération des Oreioi, qui réunissait quatre cités du sud-ouest de l'île, conclut un traité d'amitié et d'alliance avec Magas, qui était alors roi de Cyrène (*IC*, 2, 17 Lisos 1 = *SVF*, 3, 468).

⁷² Une autre cité de la région, Ἰστοί, au nord de la presqu'île d'Akrotiri, rattachait aussi son origine au « retour » de Ménélas, puisqu'elle passait pour avoir été fondée par son fils Nicostratos – dont la mère était selon certains Hélène (HES., *Hoia*, fr. 99 Rzach³ / fr. 175 MW = ap. *Schol. in SOPH.*, *El.*, 539 [p. 128 Papageorgios]; LYSIMACHOS, *Nóστροι*, *FGH*, 382 F 12 J = ap. *Schol. MNOA in EUR.*, *Andr.*, 898 Schwartz; *Schol. Ven. A in HOM.*, *Il.*, 3, 175; EUST., *in HOM.*, *Il.*, 3, 175 / 400, 32; cf. APOLLOD., *Bibl.*, 3, 11, 1; TZETZ., *in LYK.*, *Alex.*, 851), selon d'autres une esclave (PAUS., 2, 18, 6). Mais le fait qu'elle ait eu pour premier nom celui de l'une des nourrices du Zeus de l'Ida, Κυνόσυρα,

conservé ensuite comme nom de son port – localisé à Stavros ou à Kalathos, sur la côte nord-ouest de la péninsule, par P. FAURE, o.c. [n. 7] in *BCH*, 84 (1960), p. 214 – et d'une partie de son territoire (v. AGLAOSTHENES, *Ναξιακά*, *FGH*, 499 F 1 Jacoby [= ap. HYG., *Astr.*, 2, 2, 1; *Schol. BP in GERMAN.*, *Arat.*, 25 / 3, 318 Dell'Era; et aussi, avec le nom corrompu en Ἀγασθένης, ap. PS. ÉRATOSTH., *Catast.*, 2; *Schol. in ARAT. Lat.*, 42-44, p. 185 Maas; en *Agasterenis*, ap. *Schol. S in GERMAN.*, *Arat.*, 25 / 6, p. 178 Dell'Era; en Ἀντισθένης, ap. *Schol. in ARAT.*, *Phaen.*, 39, p. 88 Martin]; cf. L. BÜRCHNER, s.u. *Kynosura* 2, in *RE*, 12, 1 [1924], 36), laisse supposer l'existence antérieure d'une agglomération « minoenne » (v. ci-dessus, p. 57, n. 10). – Histoï a dû perdre assez vite son indépendance sans doute au profit de Cydonia, car elle n'a pas laissé d'autre trace dans la tradition que cette allusion à sa fondation légendaire.

⁷³ D'autres cités de Crète occidentale passaient pour avoir été fondées par des héros de la guerre de Troie : Tégée par Agamemnon (VELL. PATERC., 1, 1, 2) ou par Talthybios, fils de Ménélas (STEPH. BYZ., s.u. *Τεγέα*, 609, 21 [610, 14] M), Lappa par Agamemnon (STEPH. BYZ., s.u. *Λάμπη*, 410, 5 M [qui précise que ΧÉNION, *Κρητικά*, *FGH*, 460 F 9 J, donne la forme plus courante Λάππα]), tandis que des traditions divergentes attribuaient la fondation de Pergame (sur la situation de la cité, v. P. FAURE, *Nouvelles localisations de villes crétoises*, in *ΚρΚbr*, 17 [1963], 16-26, p. 20, n° 70) à Énée (VERG., *Aen.*, 3, 132-134; D. SERV., *Aen.*, 3, 132), à Agamemnon (VELL. PATERC., 1, 1, 2), ou à des prisonniers troyens échappés de la flotte de ce dernier (D. SERV., *Aen.*, 3, 133).

⁷⁴ Selon ÉPHORE (*Ἱστορίαι*, 4 *Εὐρώπη*, *FGH*, 70 F 146 J = ap. STRAB., 10, 4, 15, 479-480 C), dix cités auraient été fondées en Crète juste après la guerre de Troie, ce qui expliquerait la différence entre les quatre-vingt-dix villes comptées par Ulysse dans l'*Odyssée* (19, 174) et les cent villes que le poète, se référant à la situation de son temps, attribue à l'île dans l'*Illiade* (2, 649); cf. EUSTATHE, in *HOM.*, *Il.*, 2, 649 (313, 30).

⁷⁵ Le développement de PAUSANIAS (10, 5, 9-13) décrit au total quatre temples qui se seraient succédé à Delphes, tous caractérisés au moins par un élément merveilleux : le premier aurait été en forme de cabane, fait de rameaux de laurier provenant du Tempè; le troisième aurait été en bronze et passait pour l'œuvre d'Héphaïstos; le quatrième, en pierre, aurait été construit par Trophonios et Agamède. – Pour le second temple, fait de plumes d'oiseaux et de cire d'abeilles, v. aussi le témoignage de PHILOSTRATE (*V. Apoll.*, 6, 10, 4; 11, 14).

⁷⁶ Sur ce personnage, v. U. HÖFER, s.u. *Pteras*, ap. W.H. ROSCHER, *LM*, 3 (1897-1909), 3259-3261; G. RADKE, s.u. *Pteras*, in *RE*, 23, 2 (1959), 1485-1488. Il n'y a aucune raison de confondre Pteras et Apteris, comme le proposent ces deux auteurs, puisqu'il n'y a aucun point commun dans les données les concernant. Et les noms sont même, interprétés en grec, de sens opposés, puisque Πτεράς est proprement l'« (homme) ailé », alors que Ἀπτεράς est l'« (homme) sans aile ».

⁷⁷ Il n'y a pas lieu de modifier en Ἀπτεραν la désignation de la cité dans le texte de PAUSANIAS, comme le propose le dernier éditeur, M.H. ROCHA-PEREIRA (Teubner, Leipzig, 1981), alors que tous les mss. s'accordent pour donner Ἀπτεράϊους – ou, par simplification orthographique, Ἀπτερέους – : l'auteur a fort bien pu désigner la cité par le nom de ses habitants. – Les trois versions concurrentes concernant le second temple sont toutes construites autour de mots qui se ressemblent formellement – πτερόν, « aile », πτέρις, « fougère », Πτεράς – et qui devaient fournir chacun une explication au nom même du temple. La version « fougère » appartient au même registre « naturaliste » que celle du « laurier » du premier temple. La version « ailes et cire d'abeilles » pourrait s'expliquer par le fait que le temple aurait eu la forme d'une ruche, tout en justifiant par ailleurs son « envoi » – son envol – vers les Hyperboréens. Entre les deux, la version « Pterás » paraîtrait platement « évhémériste », s'il n'y avait pas cette extension inattendue vers la Crète.

⁷⁸ Selon R.F. WILLETTS, *CCF* [cité n. 18], p. 190, il s'agirait d'une « patriarchal tradition », concurrente de la tradition matriarcale (p. 181) que représentent Dictynna et Artémis Apteris (cf. *infra*, p. 46-50); mais ce trait même nous semble un argument de plus en faveur d'une origine extérieure à la Crète.

⁷⁹ Il convient cependant de noter que le rapport traditionnel est plutôt en sens contraire : ce sont des marins crétois qui, selon l'*Hymne homérique à Apollon* (v. 388-544) auraient été conduits par le dieu jusqu'au site de son nouveau sanctuaire pour devenir ses prêtres (v. e.g. W. ALY, *Der kretische Apollonkult*, Leipzig, 1908; M.H. SWINDLER, *Cretan elements in the Cult and Ritual of*

Apollo, Bryn Mawr, 1913 [spec. p. 26-28]; M. GUARDUCCI, *Creta e Delfi*, in *SMSR*, 19-20 [1943-1946], 84-114). Mais la propagande delphique a pu essayer d'inverser les choses. – Sur la présence d'Apollon à Aptera même, v. *infra*, p. 52, et n. 189.

⁸⁰ On peut ajouter que le merveilleux temple volant construit avec des plumes et de la cire d'abeille, fait penser par son mode de fabrication aux « ailes » de Dédale et Icare, les « aviateurs » crétois; v. DIODORE (4, 77, 8) et surtout la minutieuse description d'OVIDE (*Met.*, 8, 188-202), mais aussi les représentations figurées, comme une bulle d'or étrusque de la Walters Art Gallery de Baltimore (n. inv. 57.371 B), datant du début du V^e s. (c'est la plus ancienne représentation du mythe) et provenant de Comacchio, donc probablement de Spina (v. G.M.A. HANFMANN, *Daidalos in Etruria*, in *AJA*, 39 [1935], 189-194; E. FIESEL, *The Inscription of the Etruscan Bulla*, *ibid.*, 195-197; C. BECCATTI, *Oreficerie Antiche dalle minoiche alle barbariche*, Rome, 1955, p. 186, pl. LXXVIII, 316; cf. F. FRONTISI-DUCROUX, *Dédale. Mythologie de l'artisan en Grèce ancienne*, Paris, 1975, p. 154-155 (+ fig. III)). – Peut-être convient-il aussi de mentionner les statues de six Sirènes d'or qui se trouvaient sur le fronton du troisième temple, selon la description contenue dans un poème de PINDARE (*Παιάνες*, 12 Puech = 8 Snell-Maehler), conservé en larges fragments par plusieurs papyrus (surtout le *Pap. Oxyrh.* 1791), mais dont les vers qui nous intéressent ici étaient déjà cités et commentés par PAUSANIAS (10, 5, 12) : « χρύσειαι δ' ἔξ ὑπὲρ αἰετοῦ / αἰείδον Κηληδόνες ». Οὗτος μὲν δὴ ταῦτα ἐς μίμησιν ἔμολ' ἔδοκεῖν τῶν παρ' Ὀμήρῳ Σειρήνων ἐποίησεν (v. la même citation chez GALIEN in HIPPOCR., *Artic.*, 23 / 18, 1, 519 Kühn et un commentaire analogue chez ATHÉNÉE, 7, 36, 290 e; cf. PHILOSTR., *V. Apoll.*, 6, 11, 14; EUST., in HOM., *Od.*, 11, 333 / 1689, 37; 12, 167 / 1709, 56-60). On verra en effet plus loin (p. 50-52) l'importance des Sirènes dans la mythologie d'Aptera.

⁸¹ Les cultes des sommets sont parmi les plus caractéristiques de la Crète; v. les nombreuses identifications de P. FAURE, *Spéléologie et topographie crétoises*, in *BCH*, 82 (1958), 495-515, p. 511-515; *Nouvelles recherches de spéléologie et de topographie crétoises*, in *BCH*, 84 (1960), 189-220, p. 189-196; *Cavernes et sites aux extrémités de la Crète*, in *BCH*, 86 (1962), 36-56; *Cultes de sommets et cultes de cavernes en Crète*, in *BCH*, 87 (1963), 493-508; *Recherches sur le peuplement des montagnes de Crète : sites, cavernes et cultes*, in *BCH*, 89 (1965), 27-63; *Nouvelles recherches sur trois sortes de sanctuaires crétois*, in *BCH*, 91 (1967), 114-150, p. 115-133; *Sur trois sortes de sanctuaires crétois (suite)*, in *BCH*, 93 (1969), 174-213, p. 174-194; *Cultes populaires dans la Crète antique*, in *BCH*, 96 (1972), 389-426, p. 390-402.

⁸² C'est le site qui est le plus couramment cité par la tradition littéraire; ainsi DIODORE DE SICILE (5, 70, 2), CALLIMAQUE (*H. Iou.* [1], 6), ANTONINUS LIBERALIS (*Met.*, 19, 1), d'après BOIOS (*Ὀριθογονία*, 2), DEMETRIOS DE SCEPSIS (fr. 53 Gaede = ap. *Schol.* in AP. RH., 3, 134). V. P. FAURE, *Fonctions des cavernes crétoises* (= *École Française d'Athènes. Travaux et mémoires des anciens membres étrangers de l'École et de divers savants*, 14), Paris, 1964 [cité *Fonctions*], p. 110.

⁸³ HÉSIODE (*Th.*, 477-484) semble vouloir respecter les prétentions de Lyttos en y faisant naître le jeune dieu, que sa mère Rhéa transporte ensuite dans une grotte d'un mont Αἰγάον, non attesté par ailleurs, qui doit probablement être l'Ida. Lyttos, cité réputée pour son conservatisme (cf. STRAB., 10, 4, 17, 481 C), célébrait encore au II ou III^e s. ap. J.-C. une fête appelée Βελχάνια (*IC*, 1, 18 Lyttos, 11, lin. 3), du nom de (F)ελχάνος, le dieu minoen identifié à Zeus par les Grecs (cf. HESYCH., s.u. Γελχάνος, Γ, 315 L).

⁸⁴ Selon DIODORE DE SICILE (5, 70, 6), une légende locale (transmise par les sources indiquées en 5, 80, 4; v. *infra*, n. 91) faisait naître Zeus sur le Dicté, montagne sacrée de l'est de l'île – identifiée aujourd'hui avec le Modhi, au-dessus de Palaekastro –, sur laquelle il aurait ensuite fondé une cité. Cf., pour la seule naissance de Zeus, AGATHOCLE, *Περὶ Κυζίκου*, 1, *FGH*, 472 F 1 J [= ap. ATH., 9, 18, 375 f-376 a]; NÉANTHE DE CYZIQUE, *Περὶ τελετῆς*, 2, *FGH*, 84 F 15 J [= ap. ATH., 9, 18, 376 a]; STAPHYLOS DE NAUCRATIS, *FGH*, 269 F 12 J [= ap. STRAB., 10, 4, 6, 475 C]; APOLLOD., 1, 1, 5; *Schol. Q in ARAT., Phaen.*, 34; *Etym. Magn.*, s.u. Δίκη, 276, 11; *Etym. Gen.*, s.u., 89 Miller.

⁸⁵ Une autre localisation, presque oubliée, paraît attestée par l'épithète Σκύλιος attribuée à Zeus dans deux inscriptions de Gortyne (*IC*, 4, Gortyna, 174, lin. 58; 73 [début du II^e s. av. J.-C.]; *IC*, 1, 29 Rhytion, 1, lin. 7; 18 [sous Hadrien, en 120 ap. J.-C.]), qu'il faut sans doute mettre en rapport avec l'oronyme Σκύλλιον mentionné par ÉTIENNE DE BYZANCE (s.u., 579, 9 M). La localisation de

l'épithète suggère d'identifier cette montagne avec les Monts Asterousia, au sud de Gortyne (cf. R.F. WILLETTS, *CCF* [cité n. 18], p. 247-248; P. FAURE, *VQ* [cité n. 68], p. 298).

⁸⁶ On sait que le mot Ἰδη – forme ionienne – est utilisé comme nom commun par HÉRODOTE pour désigner une forêt (1, 110; 4, 109; 4, 175; 5, 23; 7, 111). Les lexicographes, tels que HÉSYCHIUS (s.u. Ἰδη, I, 184 L), la *Souda* (s.u., I, 101 A), l'*Etymologicum Magnum* (s.u., 465, 52), précisent qu'il s'agit plus exactement d'une « montagne boisée » : πᾶν σύμφυτον ὄρος; Ἰδαίος est ainsi l'équivalent du latin *Silvius*.

⁸⁷ Cf. M. GUARDUCCI, *IC*, 2, 3 Apta, p. 10. Le massif renferme des mines de cuivre et de fer; il était jadis boisé, ce qui permit le développement de la métallurgie (v. P. FAURE, *oo.cc.* [n. 81], in *BCH*, 89 [1965], p. 60; 93 [1969], p. 188-190).

⁸⁸ Selon P. FAURE, *o.c.* [n. 81] in *BCH*, 93 (1969), p. 190, n. 1, ce nom serait aussi préhellénique, composé de *mala, « montagne » et *Fάξος*, « falaise », le mot qui est à l'origine du nom de la cité d'Ὀαξος – où le O est une transcription approximative du F, attesté par les inscriptions (v. STEPH. BYZ., s.u. Ὀαξος, 482, 10 [13] M : ... Καλοῦσιν γὰρ τοὺς τοιοῦτους τόπους ἄξους, καθάπερ καὶ ἡμεῖς ἀγμούς).

⁸⁹ La montagne la plus proche d'Apta, aujourd'hui le Ψάρι, qui culmine au pic Ζούρβα (610 m), à 4, 5 km au NNE d'Apta, ne contient que des traces insignifiantes de métal (v. P. FAURE, *o.c.* [n. 81] in *BCH*, 93 [1969], p. 188).

⁹⁰ Cf. P. FAURE, *oo.cc.* [n. 81] in *BCH*, 84 (1960), p. 208; 93 (1969), p. 188-190. – Les autres sources ne précisent pas le lieu de la découverte, et l'épithète Ἰδαῖοι suggère qu'il s'agit alors du massif même de l'Ida (v. HÉS., Ἰδαῖοι Δάκτυλοι, fr. 282 MW [= ap. PLINE, *N.H.*, 7, 197]; *Schol. in AP. RH.*, 1, 1129; EUS., *Chron. can.*, 48 e Helm² [1418 av. J.-C.]); la seule anomalie est chez CLÉMENT D'ALEXANDRIE, qui situe d'abord ces Dactyles Idéens à Chypre (*Strom.*, 1, 75, 4), puis se rallie apparemment à l'opinion commune (*Strom.*, 1, 136, 5).

⁹¹ ÉPIMÉNIDE (*FGH*, 457 T 9 b = F 17 [VI-V^e s.]), DOSIADAS DE CYDONIA (*FGH*, 458 F 1 J [300-250 ?]), SOSICRATE (*FGH*, 461 T 2 J [c. 150]), et LAOSTHENIDAS (*FGH*, 462 [F] 1 J [1^{er} s. av. J.-C.]), tous auteurs de *Κρητικά*, cités (5, 80, 4) collectivement comme sources des paragraphes 64 à 80 (= « Anhang », *FGH*, 468 F 1 J), sans privilégier le second comme le fait P. FAURE, *o.c.* [n. 81] in *BCH*, 93 (1969), p. 188.

⁹² Sur le marbre de Paros (*IG*, 12, 5, 444 H.v.G. / *FGH*, 239 J [264/263 av. J.-C.]), l'invention de la métallurgie – par les Dactyles de l'Ida – est associée à la fondation par Minos d'une ville qui pourrait être Κυδωνία (lin. 21-23 / A 11, cité ici dans la restitution de F. HILLER VON GAERTRINGEN) : Ἀφ' οὗ Μίνως [Κ]ρήτης βασιλεύσας Κυωσὸν καὶ Κυβωλίαν δίκισε, καὶ σίδηρος ἠνέρεθ' ἐν τῇ Ἰδη, εὐρόντων τῶν Ἰδαίων Δακτύλων Κέλμιος κλαί δαμναμένως, ἔτη -, βασιλεύοντος Ἀθηναίων Πανδρέονος. En fait on lit seulement sur la pierre : ... AONIAN, la première lettre pouvant être un Δ ou un Λ, d'où une restitution également possible en Ἰ Απολλωνίαν; mais à vrai dire, l'effet de cette incertitude reste limité, puisque ÉTIENNE DE BYZANCE (s.u. Κυδωνία, 390, 17 M) indique que Cydonia s'est appelée antérieurement Apollonia; il s'agirait donc de toute façon de la grande cité de l'ouest et non pas de la cité d'Apollonia proche de Cnosos (cf. STEPH. BYZ., s.u. Ἀπολλωνία, 105, 20 [106, 4] M).

⁹³ Sur cette déesse et son mythe, v. notamment G. GLOTZ, *L'ordalie dans la Grèce primitive. Étude de droit et de mythologie*, Paris, 1904, p. 40-41; 51-52; O. JESSEN, s.u. *Dictynna*, in *RE*, 5 (1905), 584-588; M. GUARDUCCI, *Dictynna*, in *MSR*, 11 (1935), 187-203; R.F. WILLETTS, *CCF* [cité n. 18], p. 179-193; 275-277.

⁹⁴ C'est une déesse spécifiquement crétoise, comme l'attestent toutes nos sources – qui, à date tardive, en font une hypostase d'Artémis (cf. PALAEPHATOS, *Incred.*, 31 [32], 6 Festa; APUL., *Met.*, 11, 5, 2). On la rencontre uniquement dans les cantons de l'ouest, notamment à Polyrhenia (STRAB., 10, 4, 13, 479 C), Phalasarna (DIONYS. CALLIPH., *Descr. Gr.*, 118-122), Lisos (*IC*, 2, 17 Lisos, 1, lin. 7-8; 15-16). C'est vraisemblablement elle que l'on honorait aussi dans les grottes de l'Akrotiri, appartenant à Cydonia et à Histoi, mais l'une d'elles probablement à Apta (cf. *infra*, p. 48, et n. 124). À l'époque impériale, elle est mentionnée dans deux inscriptions latines de Gortyne (*CIL*, 3, 13566 = *IC*, 4, Gortyna, 334, lin. 79-81; *CIL*, 3, 14120 = *IC*, 4, G., 333, lin. 15-16), mais il s'agit d'une référence au trésor du grand Dictynnaion (v. *infra*, n. 122).

⁹⁵ Selon HÉRODOTE (3, 59), ce sanctuaire, comme les sanctuaires urbains de Cydonia, aurait été fondé par des Samiens qui arrivèrent en 524 dans la région, installèrent dans la cité une colonie, qui ne dura que cinq années, et furent chassés par les Éginètes. On peut cependant admettre, avec R.F. WILLETTTS, *CCF* [cité n. 18], p. 184, qu'un lieu de culte de la déesse existait antérieurement (cf. G. WELTER, U. JANTZEN, *Das Diktynnaion*, ap. F. MATZ, *o.c.* [n. 4], 106-117 [+ pl. 1-2; 76-104], p. 116, qui signalent la découverte de tessons géométriques et l'existence d'un grand σῆμα, antérieur au grand temple).

⁹⁶ V. STRABON (10, 4, 12, 479 C) : Τῆς μέντοι Κυδωνίας ὁρος ἐστὶ Τίτυρος, ἐν ᾧ ἱερὸν ἐστίν, οὐ Δικταῖον, ἀλλὰ Δικτύνναιον; et le *Stadiasmus maris magni* (340-341). Cf. G. WELTER, U. JANTZEN, *o.c.*; P. FAURE, *Spéléologie crétoise et humanisme*, in *BAGB* (1958), 3, 27-50, p. 41, n. 6 ; *o.c.* [n. 81] in *BCH*, 82 (1958), p. 498, n. 1 (qui fournit des dimensions différentes de celles des archéologues allemands). La presque ille porte aujourd'hui le nom de 'Ροδόπων. – Le promontoire terminal était dans l'antiquité le Ψάκον (PTOL., 3, 15, 5); il s'appelle aujourd'hui Σπᾶθα, nom qui lui vient probablement de sa ressemblance avec une lame d'épée; ce nom n'apparaît pas chez les géographes anciens, mais c'était déjà le *Capo Spada* au temps des Vénitiens).

⁹⁷ Ce nom de mois n'est pas attesté ailleurs, comme l'indique le relevé de R.F. WILLETTTS, *CCF* [cité n. 18], p. 106 (cf. p. 188), qui suppose l'existence d'une fête. – Un autre des décrets pour l'asylie de Téos, celui de Biannos, porte comme fin de datation (*IC*, 1, 6 Biannos, 2, lin. 39) : μηνὸς Ἐλεῖσιν(ου); ce mois, connu également à Olonte, semble se situer vers septembre-octobre, puisqu'il coïncide avec le mois Σπέρμιος de Cnosos (cf. *IC*, 1, 16 Lato, 4 A, lin. 6), mois des « semailles » – et aussi parce qu'il semble impliquer une fête ressemblant aux mystères d'Eleusis, qui se célèbrent en septembre. Comme on peut penser que tous les décrets ont été émis dans un laps de temps assez bref, c'est vers la même période de l'année qu'il faut situer le mois Δικτύνναιος.

⁹⁸ Cf. M. BILE, *o.c.* [n. 2], p. 163.

⁹⁹ Cf. e.g. M. GUARDUCCI, *IC*, 3, 2 Dictaeum fanum, p. 5; R.F. WILLETTTS, *CCF*, p. 183. H. USENER, *Götternamen : Versuch einer Lehre von der religiösen Begriffsbildung*, Bonn, 1896, p. 41, considère que Δικτύννα est le féminin de *Δικτύς, doublet supposé de Δίκτος (utilisé pour désigner la montagne crétoise par ARATOS, *Phaen.*, 33), dont Δικτη serait le féminin (cf. M. BILE, *o.c.*, p. 154 et n. 334).

¹⁰⁰ Dans l'antiquité déjà CALLIMAQUE semble avoir été la source la plus ancienne, puisque STRABON (10, 4, 12, 479 C) – d'après ARTÉMIDORE (cf. *supra*, n. 3) – le critique, mais sans lui opposer d'autres témoignages; et que c'est à lui que le scholiaste d'EURIPIDE (*in Hipp.*, 146) renvoie pour les détails de l'histoire : Παρὰ δὲ Καλλιμάχῳ ἐν ἕμφῳ ἡ ἱστορία.

¹⁰¹ V. ANTONINUS LIBERALIS (*Met.*, 40), dont la source, non indiquée dans le manuscrit, pourrait être le poète NICANDRE (selon O. SCHNEIDER, *Nicandrea*, Leipzig, 1856, p. 43; suivi e.g. par M. GUARDUCCI, *o.c.* [n. 93] in *SMSR*, 11 [1935], p. 187-188; et plus timidement par M. PAPATHOMOPOULOS, éd., CUF, Paris, 1968, Introduction, p. XXI); PAUSANIAS (2, 30, 3); ainsi que *Myth. Vat.* (2, 26 M / 36 K), *Schol. in EUR. (Hipp.)*, 1130, TZETZ., *Schol. in AR. (Ran.)*, 1359), *Comm. Bern. in LUC.* (6, 214); et peut-être aussi un poème en dialecte dorien, du second siècle ap. J.-C., conservé dans un papyrus d'Oxyrhynchus (B. GRENFELL, A.S. HUNT, *The Oxyrhynchus Papyrus*, 4, Londres, 1904, n° 661, p. 62-64) : d'un texte très mutilé, il semble ressortir que la protagoniste a été sauvée des eaux par des filets de pêcheurs (v. 7 : [κα]λ με δικτύοις...), ce qui a permis à E. MAASS, *Diktynna*, in *Hermes*, 58 (1923), 175-186, de proposer d'y reconnaître notre déesse (cf. les remarques complémentaires de R. HOLLAND, *Britomartis*, in *Hermes*, 60 [1925], p. 59-65). – V. encore une allusion chez NONNOS (*Dion.*, 33, 333-335; 343); et en latin, PS. VERG., *Ciris*, 283-309; D. SERV., *Aen.*, 3, 171.

¹⁰² Selon DIODORE (5, 76, 3), le nom de Dictynna lui aurait été attribué parce qu'elle aurait inventé le filet de chasse (cf. *Schol. in AR., Ran.*, 1356 / 310 b 27-29 Dübner; *Myth. Vat.*, 3, 7, 4 M). Une version sans doute plus récente, attestée seulement par un scholiaste d'ARISTOPHANE (*Schol. in Ran.*, 1356 / 310 b 29-32 D), indique que Britomartis fut sauvée par Artémis alors qu'elle était tombée dans des filets de chasseurs et qu'elle aurait elle-même donné l'épithète de Dictynna à la déesse : Φασὶ δὲ ὅτι νύμφη τις Βριτόμαρτις καλουμένη, θηρεύουσα ποτε δικτύοις τισὶ κατὰ

τύχην ἐνέπεσε, καὶ ὑπὸ Ἀρτέμιδος βυθθεῖσα, Δικτύωνης Ἀρτέμιδος ἑρὸν ἰδρύσατο. – Sur la valeur sacrée du filet, v. G. GLOTZ, *o.c.* [n. 93], p. 51-54.

¹⁰³ À la suite de P. MINGAZZINI, *Culti e miti preellenici in Creta*, in *Religio*, 1 (1919), 241-314, p. 276 (tiré à part, Rome, 1920, p. 35), quelques exégètes ont admis que la déesse aurait pu être invoquée à l'ouest de l'île sous cet appellatif qui l'aurait reliée à sa montagne d'origine, le Dictè, alors même que, dans cette région, elle portait le nom propre de Britomartis (v. A.W. PERSSON, *o.c.*, p. 129; et avec quelque réserve, M.P. NILSSON, *MMR*² [cité n. 33], p. 512). Mais v. plutôt la proposition de P. FAURE, citée *infra* (n. 110).

¹⁰⁴ V. J.-N. SVORONOS, *Numismatique, s.u. Monnaies de la Province*, 334-356, p. 343, n° 55 (= pl. XXXIII, 17); il s'agit d'une pièce de bronze de l'époque de Domitien, portant au droit la tête laurée de l'empereur, avec la légende [ΔΟΜΙΤΙ]ΑΝΟΣ ΓΕΡΜΑ..., au revers une chasseresse courant, portant un carquois et brandissant un arc, accompagnée d'un lévrier et identifiée par la légende comme ΔΙΚΤΥΝΝΑ ΣΕΒΑΣΤΗ : cette titulature apparaît déjà dans un règlement religieux du Dictynnaion, datant de 6 av. J.-C. (*IC*, 2, 11 Dictynnaeum, 3, lin. 32; 40). Au règne du même empereur appartient un type iconographiquement semblable, mais plus petit, sans légende pour la chasseresse (J.-N. SVORONOS, *ibid.*, p. 343, n° 51 = pl. XXXIII, 13). On peut encore lui attribuer trois autres pièces (J.-N. SVORONOS, *Numismatique, s.u. Dictynna*, 121-124, p. 121-122, n°s 1-3), portant au droit le nom de ΔΙΚΤΥΝΝΑ et l'image d'un cerf, au revers une grappe de raisin et deux ou trois épis, avec la légende ΕΥΘΗΝΙΑ ΣΕΒΑΣΤΗ, qui apparaît aussi – et seulement – sur deux pièces du même empereur (J.-N. SVORONOS, p. 343, n°s 53-54 = pl. XXXIII, 15-16). – Une pièce de Trajan, avec buste lauré et cuirassé de l'empereur au droit, présente également au revers une chasseresse courant, portant arc et carquois, avec la légende ΚΟΙΝΟΝ ΚΡΗΤΩΝ (J.-N. SVORONOS, p. 345, n° 71 = pl. XXXIV, 10). Sur une autre pièce du même empereur, la chasseresse est au repos, tenant son arc dans la main gauche et tirant de la main droite une flèche de son carquois, avec un faon à ses pieds; faute d'inscription lisible, J.-N. SVORONOS (p. 344, n° 63 = pl. XXXIV, 1) considère l'origine crétoise comme incertaine.

¹⁰⁵ V. J.-N. SVORONOS, *s.u. Dictynna*, p. 123-124, n° 4 (= pl. XXXIII, 23-24); il s'agit d'une pièce de l'époque de Trajan, portant au droit la tête laurée de l'empereur, au revers une jeune femme vêtue d'un court chiton, assise sur un rocher, tenant une flèche dans la main droite et portant sur le bras gauche un enfant que l'on identifie comme Zeus nouveau né en raison de la présence de deux Courètes encadrant la scène; le revers porte la double légende ΔΙΚΤΥΝΝΑ et ΚΡΗΤΩΝ. Cf. W. WROTH, *BMCC* [cité n. 25], p. 3, pl. 1, 9; A.B. COOK, *Zeus* [cité n. 50], p. 541-543 et fig. 412; M. GUARDUCCI, *IC*, 2, 11 Dictynnaeum, p. 129-130; R.F. WILLETS, *CCF* [cité n. 18], p. 191).

¹⁰⁶ Les légendes de certaines pièces indiquent bien qu'elles sont émises au nom du Κοινὸν Κρήτων. En revanche, il n'y a pas lieu d'imaginer l'existence d'un atelier particulier dans une cité de Dictynna, comme le suppose J.-N. SVORONOS, *Numismatique, s.u. Dictynna*, p. 121-124, alors que les seuls ateliers « fédéraux » se trouvaient à Cydonia et Gortyne (cf. F. IMHOOF-BLÜMER, *Nymphen und Chariten auf griechischen Münzen*, in *JAN*, 11 [1908], 1-213, p. 142-144, n° 414; M. GUARDUCCI, *o.c.* [n. 93] in *SMR*, 11 [1935], p. 193-194). C'est probablement dans le premier d'entre eux que ces pièces ont été frappées, et la légende est bien le nom de la déesse représentée.

¹⁰⁷ Aucune source d'origine crétoise, aucune représentation figurée ne corrobore l'histoire racontée par CALLIMAQUE – et P. FAURE, *o.c.* [n. 81] in *BCH*, 82 (1958), 495-515, p. 498, n. 1, a même constaté qu'un saut dans la mer était impossible à partir du site du Dictynnaion, concluant : « Dictynna n'a rien à voir avec δίκτυον, le filet ». Au reste l'incertitude sur la nature même du filet – filet de pêcheurs ou filet de chasseurs – ne plaide pas non plus en faveur de l'authenticité de cette étymologie et *a fortiori* d'aucun des αἰτια qui impliquent un « filet ». – Il est néanmoins troublant de constater que la baie située au pied des ruines du temple porte le nom de στίς μέννιες, mot apparenté sans doute au grec moyen μέννοια, désignation populaire de l'oiseau dit « plongeon » (cf. Ch. DU FRESNE DU CANGE, *Glossarium ad scriptores mediae et infimae graecitatis*, Lyon, 1688 [rééd. Breslau, 1891], *s.u.* μέννοια, 905, d'après N. MIREPSUS, *Tò μέγα δυνάμερον*, 1, 137), comme le relèvent G. WELTER, U. JANTZEN, *o.c.* [n. 95], p. 106, n. 1. Doit-on y chercher le souvenir, complètement transformé, de coutumes comprenant des sauts dans la mer ? – Par ailleurs, l'une des personnes qui se seraient jetées du haut du « Saut de Leucade » (v. *infra*, p. 50, n. 155), selon la liste dressée par PTOLEMÉE HÉPHÉSTION (*Καυὴ Ἰστοπλά*, résumé ap. PHOT., *Bibl.*, 190, 153 ab), un certain Nireus de Catane, aurait été sauvé en tombant dans un filet de pêcheur (153 b 14).

¹⁰⁸ La première allusion connue au filet de Dictynna apparaît dans un vers d'ARISTOPHANE (*Vesp.*, 368), qui semble se référer à une expression proverbiale. Mais le contexte indique qu'il s'agit en l'occurrence d'un filet de chasseurs, puisque c'est ce avec quoi a été entourée la maison de Philocleon, pour empêcher ce dernier de sortir.

¹⁰⁹ Pour la plupart des commentateurs modernes, le nom de Dictynna est lié à celui du mont Dicté; v. e.g. O. JESSEN, s.u. *Dictynna*, in *RE*, 5 (1905), 584-588, c. 584; A.B. COOK, *Zeus* [cité n. 105], 1 (1914), p. 541-543; U. VON WILAMOWITZ-MOELLENDORFF, *Der Glaube der Hellenen*, 1, Berlin, 1931, p. 57, n. 1; p. 119; M. GUARDUCCI, o.c. [n. 93] in *SMSR*, 11 (1935), p. 192; 202 (avec circonspection); W. FAUTH, *Hippolytos und Phaidra. Bemerkungen zum religiösen Hintergrund eines tragischen Konflikts II*, in *AAWM*, 1959, n° 8 (= 385-516), p. 109; 114 (= 493; 498); R.F. WILLETTTS, *CCF* [cité n. 18], p. 183; M.P. NILSSON, *MMR*² [cité n. 33], p. 512; *Geschichte der griechischen Religion*³ (= *Handbuch der Altertumswissenschaft*, 5, 2), 1, Munich, 1967, p. 311-312.

¹¹⁰ ΔΙΚΤΗ est généralement considéré comme un mot pré-hellénique (v. e.g. A. FICK, o.c. [n. 2], p. 32; J.B. HALEY, *The Coming of the Greeks. I. The Geographical Distribution of Pre-Greek Place Names*, in *AJA*, 2nd s. 32 [1928], 141-145, p. 145); cependant P. FAURE, *Fonctions* [cité n. 82], p. 99, a proposé pour ce mot une étymologie indo-européenne (qui n'apparaît pas dans les dictionnaires) : < *δῖf-(α)κτῆ, « montagne divine ». On hésitera bien sûr à accepter une telle analyse pour un mot sur lequel aurait été formé le nom d'une déesse minoenne, mais le sens global paraît acceptable. Il semble bien en effet que le nom ne se soit pas d'emblée fixé sur un massif particulier, si l'on en juge par les incertitudes de certains mythographes – et aussi par l'existence de formes apparentées, comme précisément le ΔΙΚΤΑΙΩΝ ou ΔΙΚΤΥΝΝΑΙΩΝ de la Crète occidentale. En revanche, il est tout à fait improbable que ce nom de montagne dérive de celui du filet, comme le prétend CALLIMAQUE. – En latin, *Dictaeus* peut être l'équivalent de *Cretaeus*, et se référer à l'île toute entière : cf. VERG., *Aen.*, 3, 171; 4, 73; LUC., *Phars.*, 6, 214; SIL. ITAL., 13, 184; 15, 631; mais le Deutero-SERVIUS (*Aen.*, 3, 171), fait sauter Dictynna du haut du mont Dicté où Zeus aurait grandi (!).

¹¹¹ P. FAURE, o.c. [n. 81] in *BCH*, 93 (1969), p. 176-177, pense que plusieurs des sommets appelés aujourd'hui 'Εντῆχτης, nom compris d'ordinaire comme se rattachant à ἐνδεῖκνυμι et signifiant « Indicateur » (cf. encore *ID.*, *Fonctions* [cité n. 82], p. 97-99), pourraient en fait avoir porté anciennement le nom de ΔΙΚΤΗ, justifié par la présence d'un sanctuaire de sommet. Les 14 sommets dont il dresse la liste se trouvent tous dans la partie orientale de l'île, justement dans la région où se situait le Dicté par excellence (v. note suivante). – C'est également à cette montagne que l'on rattache le nom du « dictam(n)e », δῖκταμ(ν)ον (v. D. SERV., *Aen.*, 3, 171; ISID., *Or.*, 17, 9, 29; cf. VERG., *Aen.*, 12, 411-413; SERV., *Aen.*, 12, 412).

¹¹² Le nom est particulièrement associé aux enfances de Zeus (v. VERG., *G.*, 4, 152; SERV., *Aen.*, 3, 171; D. SERV., *ibid.*; cf. *Etym. Magn.*, s.u. ΔΙΚΤΗ, 276, 12; *Etym. Gen.*, s.u., 89 M; ZONARAS, *Lex.*, s.u., 520, 1 Tittmann, qui attestent l'existence d'une statue de Zeus imberbe sur le Dicté); et son dérivé ΔΙΚΤΑΙΩΣ semble appliqué à Zeus dès l'époque mycénienne (KN Fp 1 : *di-ka-ta-fo / di-we* = ΔΙΚΤΑΙΩ Διφί ?; cf. M. VENTRIS, J. CHADWICK, o.c. [n. 2], n° 200 [= Fp 1], p. 305-307 [spéc. p. 306]; M. GÉRARD-ROUSSEAU, *Les mentions religieuses dans les tablettes mycéniennes* [= *Incunabula Graeca*, 29], Rome, 1968, p. 61). Le mot finit par désigner spécifiquement la montagne sacrée des Crétois orientaux (cf. STRAB., 10, 4, 12, 478 C; et l'attestation de Ζεὺς ΔΙΚΤΑΙΩΣ à Itanos [*IC*, 3, 4 Itanos, 8, lin. 3; début du III^e s. av. J.-C.], Praesos [*IC*, 3, 6 Praesos, 7 A, lin. 15-16; III^e s.], Hierapytna [*IC*, 3, 2 Dictaeum fanum, 1, lin. 4; deuxième moitié du II^e s. – *IC*, 3, 4 Itanos, 9, lin. 38, 48, 82; 112/111 av. J.-C.]), identifiée avec l'actuel Μόδι (cf. P. FAURE, o.c. [n. 81] in *BCH*, 84 [1960], p. 193-194; *Fonctions*, p. 94-99) – tandis que ceux du centre adoptent l'Ida.

¹¹³ Il convient de remarquer qu'une forme ΔΙΚΤΗ a pu exister pour le nom de la nymphe, si l'on en croit SERVIUS (*Aen.*, 3, 171), pour qui c'est le nom du mont qui est dérivé : *Dictaeus mons Cretae est, dictus a Dicte nymphā, quae illic colitur* (cf. D. SERV., *ibid.*).

¹¹⁴ Cf. *supra*, n. 86.

¹¹⁵ Ces nourrices incarnent la fécondité de la Terre-Mère ou plus précisément de la Montagne-Mère, dont la grotte est comme la matrice. Elles sont associées à des représentantes du monde animal, qui incarnent une autre forme de fécondité et finiront par être transformées elles aussi en nymphes, comme Melissa, l'abeille, et Amalthée, la chèvre. Cf. e.g. H. VERBRUGGEN, *Le Zeus*

crétois, Paris, 1981, p. 39-45 (avec toutes les références aux sources anciennes); et les réflexions de E.F. BLOEDOW, C. BJÖRK, *The Maltia Pendant: A Study in Iconography and Minoan Religion*, in *Studi Micenei ed Egeo-Anatolici*, 27 (= *Incunabula Graeca*, 89), Rome, 1989, 9-67 (+ pl. I-XIX), notamment p. 49-56, sur l'importance du miel dans les pratiques religieuses crétoises.

¹¹⁶ La chasse au filet, avec des rabatteurs, est l'une des techniques les plus anciennement pratiquée en Crète : v. les gravures de la caverne στ' Ἀσκορδόλακτα, près d'Asfendou (Sfakiou), avec, entre autres motifs, un cerf pris dans un filet (cf. P. FAURE, o.c. [n. 81] in *BCH*, 96 [1972], p. 406-413 [début du II^e millénaire av. J.-C.]); la scène de capture d'un taureau sauvage sur un des gobelets de Vaphio (Laconie), œuvre minoenne du début du XV^e s. av. J.-C. (auj. au Musée National d'Athènes, n° inv. 1758; cf. S. KAROUZOU, *Musée National. Guide illustré du Musée*, Athènes, 1981, p. 38 + photo p. 37); et surtout la peinture rupestre de la caverne στὸ Βορνοφέτο, à Kato Pervolakia, sur le mont Kapparoukephala, dans l'éparchie de Sitia, tout à fait à l'est de l'île – la seule du genre en Crète –, décrite par P. FAURE, o.c. [n. 81] in *BCH*, 93 (1969), 174-213, p. 196-199 (+ fig. 14-15, p. 195; résumé dans *VQ* [cit. n. 68], p. 159-162), qui la date de c. 1400 av. J.-C. : on y observe notamment un bouquetin entouré de deux filets, mais également des poissons pris de même dans des filets.

¹¹⁷ Chez EURIPIDE (*Hipp.*, 148-150), Dictynna apparaît comme la maîtresse de la terre et de ses sommets, ainsi que de la mer et de ses profondeurs, en tant que μεγάλη θεός.

¹¹⁸ Avec déjà B. SCHWEITZER, c. r. de M.P. NILSSON, *MMR* [cit. n. 33, éd. de 1927], in *Gnomon*, 4 (1928), 169-193, p. 181-184, on peut considérer que les diverses déesses locales sont chaque fois la « grande déesse » du lieu; l'un des arguments est justement le nom de Dictynna, qui n'est pas un nom de fonction, mais un nom tiré d'un toponyme. Pour W.K.C. GUTHRIE, *Early Greek Religion in the Light of the Decipherment of Linear B*, in *BICS*, 6 (1959), 35-46, p. 39, ce sont les Grecs continentaux qui en transformé en êtres autonomes ce qui à l'origine n'était qu'une collection d'adjectifs – Pasiphae, Ariadne, Phaedra, Dictynna ... –, épithètes de la Grande Déesse.

¹¹⁹ CALLIMAQUE (v. 204-205) semble indiquer que l'identification a été admise en Crète, mais lui-même ne la reprend pas à son compte.

¹²⁰ C'est sans doute aussi à Athènes que s'est produite cette assimilation, dont les premiers témoignages apparaissent chez EURIPIDE (*Ipb. Taur.*, 126-127 [entre 417 et 412 av. J.-C.]) et ARISTOPHANE (*Ran.*, 1359 [405 av. J.-C.]).

¹²¹ *Dictynna* est souvent utilisé comme une épithète d'Artémis, crétoise (AR., *Ran.*, 1356-1359; *Schol. ad v. 1356* / 310, 27 Dübner; cf. TZETZ., *Schol. ad v. 1359*) ou non (PLUT., *Soll. animi*, 8, 965 cd; 36, 984 a; PAUS., 3, 24, 8; 10, 36, 5 (Δικτυναία); [ORPH.], *Hymn.*, 36, 3; OV., *Met.*, 2, 441; TIBUL., 1, 4, 25; SERV., *Aen.*, 2, 116; cf. HYG., *Fab.*, 261, où le nom n'apparaît qu'après correction).

¹²² Même à l'époque romaine, Dictynna est toujours indépendante, au moins dans son grand sanctuaire : cf. une inscription de l'époque d'Hadrien sur une borne miliaire proche du Dictynnaion, indiquant que la route a été financée par le trésor du temple (*IG*, 2, 11 Dictynnaeum, 6); et deux inscriptions de Gortyne concernant également des travaux publics financés par ce même trésor (*CIL*, 3, 14120 = *IC*, 4, Gortyna, 333, lin. 15-16 [sous Marc-Aurèle et L. Verus, 169 ap. J.-C.]; *CIL*, 3, 13566 = *IC*, 4, G., 334, lin. 7-9 [sous Commode, entre 180 et 192]).

¹²³ Elle n'apparaissent en tout cas jamais ensemble – contrairement par exemple à Britomartis, qui figure avec Artémis dans le serment des Drériens (*IG*, 1, 9 Dreros, 1, lin. 26 [Art.]; 29 [Brit.])

¹²⁴ Cf. la description de P. FAURE, *Fonctions* [cit. n. 82], p. 186-187; reprise sommairement dans o.c. [n. 81] in *BCH*, 91 (1967), p. 114-115; et développée, avec photo, dans o.c. in *BCH*, 96 (1972), 389-426, p. 423-424 (+ fig. 15).

¹²⁵ V. THEOPHANIDIS, in *Ἐπετηρίς Ἑταιρείας Κρητικῶν Σπουδῶν*, 3 (1940), 482, date le péribole et les murailles de 1000 - 800 av. J.-C., N. PLATON, de l'époque archaïque (cités par P. FAURE, *Fonctions*, p. 186).

¹²⁶ La disposition du site rappelle celle des sanctuaires créto-mycéniens (v. P. FAURE, *Fonctions*, 186-187).

¹²⁷ Le début du nom – qui correspond à celui de la baie voisine (cf. *supra*, n. 8) – est identique à celui de la ville de Μαρδθων, dont on sait qu'il s'agit d'un mot préhellénique, désignant le « fenouil » (cf. P. CHANTRAINE, *DELG*, 3, 1974, s.u., 666).

¹²⁸ Cf. H. DRERUP, *Spätminoischer Vasenfund bei Suda*, ap. F. MATZ, o.c. [n. 4], 82-88 (+ pl. 3, 2; 64-65). – On peut en rapprocher les trouvailles Minoen Récent de Cydonia : cf. U. JANTZEN, *Die spätminoische Nekropole von Kydonia*, *ibid.*, 72-81 (+ pl. 3, 1; 48-63).

¹²⁹ Le second rocher, plus petit, pourrait représenter ce parèdre, fils et/ou amant, selon le schéma habituel en Crète, où la Grande Déesse est accompagnée d'un compagnon masculin subordonné.

¹³⁰ Sur l'association de Pan et de Dictynna dans le sanctuaire du Rhodopou, v. P. FAURE, o.c. [n. 81] in *BCH*, 93 (1969), p. 190.

¹³¹ Le nom Τίτυρος, porté par la montagne, pourrait être apparenté à Σάτυρος, comme l'indiquent quelques scholiastes, en fournissant des origines dialectales diverses (*Schol. in THEOCR.*, 3, 2 a [sicilien ? texte incertain]; 2 d; 7, 72 c; 72 d; EUST., in HOM., *Il.*, 18, 495 / 1157, 39 [Τίτυρος γὰρ Δωρικῶς οὐ Σάτυροι]; *Schol. Bern. in VERG., Buc.*, 1, 1 [Tityrus apud ueteres Latinos et Graecos intelligitur Satyrus]; cf. AEL., *V.H.*, 3, 40); v. R. ARENA, *Τίτυρος, Σιληνός, Σάτυρος*, in *AION - Linguistica*, 8 (1968), p. 31-40. Selon STRABON (10, 3, 14, 470 C), les Τίτυροι sont des êtres analogues aux Cabires, Corybantes, Pans et Satyres (cf. R.F. WILLETTTS, *CCF* [cit. n. 18], p. 193). Le Τίτυρος serait le chef des Tityres, comme le Μέγιστος Κούρος est le chef des Courètes dans l'Hymne de Palaikastro (*IC*, 3, 2 Dictaeum fanum, 2); et son nom a été donné à la presqu'île sur laquelle se trouve le sanctuaire (cf. *supra*, n. 96).

¹³² Des inscriptions trouvées dans les montagnes au nord de Gortyne (*IC*, 1, 25 Pyloros ?, 3; 31 Tituli locorum incertorum (In montibus septemtriones versus a Gortyna), 7; 8; *BCH*, 82 [1959], p. 742) et datant du II^e ou du I^{er} s. av. J.-C., mais reprenant sans doute des formules beaucoup plus anciennes – attestent que l'on demandait aux Courètes leur protection pour les troupeaux (cf. l'*Hymne*, *IC*, 3, 2 Dictaeum fanum, 2, lin. 24).

¹³³ V. la description de P. FAURE, o.c. [n. 81] in *BCH*, 84 (1960), p. 208. L'auteur indique que Λαχταρίδες doit être une déformation de νυκτερίδες, « chauves-souris »; la grotte, en forme de bouclier bilobé, comporte une concrétion ressemblant à une idole et des colonnes; on y a retrouvé du matériel d'époque romaine. – Une autre caverne est aujourd'hui consacrée à la Dame de Patmos – τὸ Πατινιώτισσας σπηλιάρι –, qui a pu succéder à une déesse; on y a retrouvé des tessons de la même ancienneté que ceux de l'acropole de la cité (cf. P. FAURE, *ibid.*).

¹³⁴ Il est difficile de dire si c'est elle que représentent les nombreuses monnaies de la cité qui portent au droit une tête de femme ceinte d'une στεφάνη. J.-N. SVORONOS (*Numismatique*, s.u. *Aptera*, p. 14-17, n^{os} 1-22 [= pl. I, 7-25]; p. 18-20, n^{os} 24-38 [= pl. I, 27-35]; p. 22-24, n^{os} 51-73 [= pl. II, 9-15]) propose pour certaines Artémis, pour d'autres Héra ou Athèna, ou bien n'avance aucune identification. La présence, au revers de plusieurs d'entre elles, d'un arc (n^{os} 6-10 [= pl. I, 12-13]; 21 [= pl. I, 24]; 43 [= pl. II, 4] ou d'une pointe de flèche (n^{os} 17-18 [= pl. I, 21]; 47; 66 [non représentées]), voire des deux (n^{os} 67-71 [non représentées]), indique qu'il s'agit probablement d'une déesse chasserresse, mais ce pourrait être déjà Artémis (cf. *infra*).

¹³⁵ Comme l'a révélé la découverte de C. WESCHER, o.c. [n. 4], les actes officiels étaient antérieurement apposés sur un mur spécial, appartenant sans doute au prytanée (v. C. BURSIA, *Geographie des Griechenslands*, Leipzig, 1862-1872, 2, p. 543; L. MARIANI, o.c. [n. 4], p. 209-210).

¹³⁶ H. DRERUP, *Zweizelliges Heiligtum in Aptara*, ap. F. MATZ, o.c. [n. 4], 99-105 (+ pl. 71-75 [plans = pl. 73-74]). – On songe à l'association ancienne, au sommet du panthéon minoen, d'une Grande Déesse et d'un jeune dieu, qui apparaît être tour à tour comme son fils et son amant. Une telle structure semble avoir été connue dans l'ensemble du monde égéen : c'est elle qui explique au mieux, par exemple, le sanctuaire de Kition à Chypre, qui comprend deux temples inégaux, des installations industrielles pour la fonte du cuivre et un jardin sacré, remontant au moins au XIII^e s. av. J.-C. (v. V. KARAGEORGHIS, *Le quartier sacré de Kition : campagnes de fouilles 1972 et 1973*, in *CRAI* [1973], p. 520-530; repris dans *Kition. Mycenaean and Phoenician Discoveries in Cyprus*, Londres, 1976, p. 54-57; 62-76; 82-89). À l'époque historique, la déesse a perdu sa prééminence, et les deux *cellae* sont égales; c'est le cas aussi pour le temple d'Aphrodite et d'Arès découvert près de

Agios Nicolaos, sur le territoire de l'ancienne Lato (II^e s. av. J.-C.; cf. J. BOUSQUET, *Le temple d'Aphrodite et d'Arès à Sta Lentikà (Crète orientale)*, in *BCH*, 62 [1938], p. 386-408 [+ pl. XLII - XLIII]). On peut se demander quelle était la seconde divinité honorée à Aptera dans le même temple qu'Artémis, dont la virginité se prêtait mal à une association du type ancien; peut-être Apollon, son frère dans la mythologie classique.

¹³⁷ Le caractère propre de l'Artémis grecque, surtout dans ses manifestations les plus primitives, comme divinité de la nature sauvage et de la fécondité des animaux, la rendait particulièrement apte à hériter de cet aspect de la Grande Déesse crétoise; v. e.g. M.P. NILSSON, *MMR*² [cité n. 33], p. 503-509.

¹³⁸ Reprenant une observation de M.P. NILSSON, *MMR*², p. 507, R.F. WILLETTS, *CCF* [cité n. 18], p. 190, note que dans la Crète minoenne la Maîtresse des Animaux est toujours sans ailes, alors qu'elle est ailée en Asie Mineure; les deux types ne coexistent qu'en Grèce, par suite d'un double héritage. On peut donc effectivement conclure qu'une Artémis aptère est l'héritière attendue de la Grande Déesse minoenne – mais non qu'il fût nécessaire de préciser cette particularité dans sa titulature officielle.

¹³⁹ Cf. R.F. WILLETTS, *CCF*, p. 188, qui relève à juste titre que le cas de la cité crétoise de Lato est différent, puisqu'elle porte le nom propre d'une déesse et non une simple épithète.

¹⁴⁰ V. H.G. LIDDELL, R. SCOTT, *s.u.* ἀπτερος, 231

¹⁴¹ Sur les monnaies de la cité, la déesse est généralement coiffée d'une σπεφάνη : v. J.-N. SVORONOS, *Numismatique, s.u.* Απτέρα, p. 14-16, n^{os} 1-10 (= pl. I, 7-11; 13); p. 16-17, n^{os} 15-22 (= pl. I, 21-25); p. 22-23, n^{os} 51-62 (= pl. II, 9-15); G. LE RIDER, *Monnaies*, p. 36, n^{os} 268-274; p. 112, n^{os} 1-4) et, comme on l'a vu plus haut (n. 20), elle est souvent associée au héros fondateur, figuré au revers (SVORONOS, *Il.cc.*, n^{os} 1-5; 15; 53-59; LE RIDER, *Il.cc.*, n^{os} 268-274; 1). Sur une série seulement, elle porte un simple bandeau, ce type étant associé à des revers variés : v. J.-N. SVORONOS, p. 16, n^{os} 11-14 (= pl. I, 14-18).

¹⁴² L'explication « étymologique » d'Απτερα entraîne la plupart des commentateurs à admettre que la cité a été nommée d'après l'épithète de la déesse – tout en reconnaissant que le cas est sans autre exemple; ainsi P. KRETSCHMER, *Einleitung in die Geschichte der Griechischen Sprache*, Göttingen, 1896, p. 419-420 (qui introduit arbitrairement entre Απτερα, nom de la cité, et *Απτήρα, épithète de la déesse, une différence d'accent qu'il est seul à constater); K. MEISTER, *Der syntaktische Gebrauch des Genetivus in den kretischen Dialektinschriften*, in *IF*, 18 (1905-1906), p. 150; suivis par R.F. WILLETTS, *CCF*, 188. C'est ne pas tenir compte du fait que la forme ancienne du nom de la cité est Απταρα, non analysable.

¹⁴³ Le délaissement de Dictynna au profit d'Artémis peut être une conséquence de la détérioration des rapports entre Aptera et Cydonia.

¹⁴⁴ La littérature sur les Sirènes est assez abondante, mais souvent décevante, car riche surtout d'hypothèses mal étayées; un inventaire critique commode est fourni par E. KAISER, *Odyssee-Szenen als Topoi*, in *MH*, 21 (1964), 109-136 + 197-224, p. 111, n. 7. Les études de base restent celles de G. WEICKER, *De Sirenibus quaestiones selectae*, Leipzig, 1895, et surtout *Der Seelenvogel in der alten Litteratur und Kunst. Eine mythologisch-archaeologische Untersuchung*, Leipzig, 1902 [cité *Seelenvogel*], p. 76-77, résumé *s.u.* Sirenen, ap. W.H. ROSCHER, *LM*, 4 (1909-1915), c. 601-639; même si l'on n'adhère pas à la thèse qu'exprime le titre de l'ouvrage principal, on y trouve toutes les références anciennes, que reprennent ensuite les articles, sans grande originalité, des encyclopédies : Ch. MICHEL, *s.u.* Sirenes, in *DA*, 4/2 (1911) [réimpr. Graz, 1969], 1353-1355; J. ZWICKER, *s.u.* Sirenen, in *RE*, 3 A (1927), 288-308; H. v. GEISAU, *s.u.* Seirenes, in *KP*, 5 (1975), 79-80. Parmi les autres travaux, on citera E. BUSCHOR, *Die Musen des Jenseits*, Munich, 1944; J.R.T. POLLARD, *Muses and Sirens*, in *CR*, NS 2 [= 67] (1952), 60-63; Seers, *Shrines and Sirenes. The Greek religious revolution in the 6th cent. B.C.*, Londres, 1965 [cité *SSS*]; *Birds in Greek Life and Myth (Aspects of Greek and Roman Life)*, Londres, 1977, p. 188-190; G.K. GRESSETH, *The Homeric Sirens*, in *TAPhA*, 101 (1970), 203-218; L. KAHN, *Ulysse, ou la Ruse et la Mort*, in *Critique*, 36 (1980), 116-134. D'une manière générale, c'est surtout l'épisode de l'*Odyssée* qui intéresse les commentateurs, qui n'accordent pas grande attention à la légende d'Aptera, à l'exception de G. WEICKER, *Seelenvogel*, p. 76-77; o.c. in *LM*, c. 616.

¹⁴⁵ Une généalogie des Sirènes développée à l'époque hellénistique leur donne pour père Achéloos, en raison de leur nature infernale, et comme mère l'une des Muses, pour justifier leurs talents musicaux. Ce sont LYCOPHRON (*Alex.*, 712) et ses scholiastes qui fournissent les premiers cette version, dont l'origine remonte sans doute à TIMÉE. Mais l'identité de la Muse ne semble pas fondamentale, puisqu'à côté de Terpsichore (v. *infra*, n. 148), l'on rencontre aussi Melpomène – avec une autre série de noms pour les Sirènes elles-mêmes (APOLLOD., *Bibl.*, 1, 3, 4; *Epit.*, 7, 18; D. SERV., *G.*, 1, 18; *Myth. Vat.*, 1, 186 Mai / 183 Kulcsár; 2, 101 M / 123 K; HYG., *Fab.*, 125, 13; 141, 1; LACT. PLAC., *Narr. fab. Ouid.*, 5, 9; TZETZ., *Chil.*, 1, 342; 351; mais la curieuse « reconstitution » en latin [!] du texte de TIMÉE par J. GEFFKEN, *Timatos' Geographie des Westens* [= *Philologische Untersuchungen*, 13], Berlin, 1892, p. 144, avec Melpomène, prétendument à partir de LYCOPHRON, est évidemment sans valeur, puisque les commentateurs du poète ne connaissent que Terpsichore), tandis que des sources latines citent Calliope (SERV., *Aen.*, 5, 864; D. SERV., *G.*, 1, 8; *Myth. Vat.*, 1, 42 M / K; 3, 11, 9 M).

¹⁴⁶ Selon G. WEICKER, *Seelenvogel*, p. 77, n. 2, c'est sans doute aussi à lui que remontent aussi tous les autres témoignages (IVLIAN., *Ep.*, 40, 3 : PAUS., 9, 34, 3; EUSTATHE, in HOM., *Il.*, 1, 201 / 85, 36; *Od.*, 12, 47 / 1709, 40; CASSIOD., *Var.*, 4, 51; *Souda*, s.u. *Μοῦσαι καλά*, M, 1293 Adler : ... ΑΙ Μοῦσαι δὲ πτερῶ Σειρήνων ἔστεφανοῦντο; *Etyim. Magn.*, s.u. *Ἀπτερα*, 133, 31 M; s.u. *πτερόεντα*, 694, 15 M).

¹⁴⁷ Cela vaut aussi pour les représentations figurées, qui n'apparaissent que dans le monde romain : sarcophage du palais de la famille Neri à Florence, montrant à la fois la confrontation musicale et le châtimement des Sirènes (dessin ap. J. MILLINGEN, *Statues, Busts, Bas-Reliefs and other remains of Grecian Art, from Collections in various countries* [= *Ancient Unedited Monuments*, S. 2], Londres, 1826, p. 28-30, pl. XV; cf. A. BAUMEISTER, *Denkmäler des klassischen Altertums zur Erläuterung des Lebens der Griechen und Römer in Religion, Kunst und Sitte*, Munich - Leipzig, 1885-1888, 3 (1888), s.u. *Seirenen*, 1642-1646, p. 1646 et fig. 1704 [sans indication d'origine !]; relief se trouvant autrefois dans la maison Odam à Rome et perdu depuis, représentant une Muse arrachant les plumes des ailes d'une Sirène (v. le dessin de P.L. GHEZZI reproduit par G. WINCKELMANN, *Monumenti anticht inediti spiegati ed illustrati*, 2a ed., Rome, 1821, 2, 1, p. 56, fig. 46). Cf. H. SCHRADER, *Die Strenen nach ihrer Bedeutung*, Berlin, 1868, qui fournit (p. 70-112) une liste de monuments.

¹⁴⁸ Ainsi G. WEICKER, *Seelenvogel*, p. 76 : « Sie ist gelehrt aitiologisch, ohne den mindesten Kern echter, alter Volkssage. » Un trait du sentimentalisme alexandrin serait selon lui à reconnaître dans l'attitude de Terpsichore, la seule des Muses à ne pas prendre part à la confrontation (*Schol.* et TZETZ., in LYK., *Alex.*, 653 / 218, 5 Scheer), parce qu'elle est la mère des Sirènes dans la version qui provient vraisemblablement de TIMÉE (*Paraph. antiq.* et *Metaphr.* in LYK., *Alex.*, 712-713; *Schol.* et TZETZ., in LYK., *Alex.*, 712; TZETZ., *Chil.*, 1, 341; 351; 6, 711-712; cf. AP. RH., *Arg.*, 4, 893-896; NONN., *Dion.*, 13, 313-314; *Schol. VHQT* in HOM., *Od.*, 12, 39 Dindorf; EUST., in HOM., *Od.*, 12, 47 / 1709, 38).

¹⁴⁹ G. WEICKER, *Seelenvogel*, p. 76, rappelle que l'art hellénistique représente souvent des divinités comme Hermès, Apollon, ou les Muses, avec des symboles de feuilles ou de plumes, mal expliqués, mais remontant peut-être à un modèle égyptien; c'est du reste ce qu'avait déjà noté, pour les Muses, le scholiaste de LYCOPHRON (in *Alex.*, 653 / 218, 4) : ... ζωογραφοῦνται ἐν ταῖς κεφαλαῖς ἔχειν αἱ Μοῦσαι πτερὰ. Cf. l'invocation aux Muses dans un curieux poème « bilingue » d'AUSONE (*Epist.*, 6 [8/12], 13-16) : Μνημοσύνης κρηδεμνοκόμου πολυκάντικα τέκνα, / ἐννέα uerbosae pinnosτέφανοι τε puellae / ἐνθ' ἄγε μοι πολυρίσα ἔπη, σκουρώδεα μολπήν / frontibus ὑμετέρας πτέρων praeferte triumphum. Le dernier vers est une claire allusion à leur victoire sur les Sirènes.

¹⁵⁰ Un autre rapprochement, tout aussi artificiel, puisque fondé uniquement sur le chiffre trois, semble avoir provoqué une localisation de l'affrontement en Sicile, l'île triangulaire, ou *Trinacria* ; ainsi chez AUSONE (*Griphus*, 20-23) : *Tris in Trinacria Sirenes, et omnia terna : / tris uolucres, tris semideae, tris semipuellae, / ter tribus ad palmam iussae certare Camenis, / ore, manu, flatu – buxo, fide, uoce canentes.*

¹⁵¹ Pour G. WEICKER, *Seelenvogel*, cette localisation est « grob äitiologische[s] Charakters » (p. 62, n. 4), « so naiv äitiologisch » (p. 76). On a vu que celle-ci aurait influé en retour sur le timbre de la voyelle médiane du nom de la cité.

¹⁵² Malgré son scepticisme, G. WEICKER, *Seelenvogel*, p. 62, n. 4, admet qu'ont pu exister des sanctuaires locaux des Sirènes, versions « régionales » des Kères ou des Erinyes, et que c'est autour d'un de ces sanctuaires qu'aurait pu se fixer la légende; ceci est contradictoire avec l'opinion tranchée exprimée plus loin, sur l'absence de tout « noyau d'authentique et ancienne légende populaire » (p. 76, cité *supra*, n. 148). Notons aussi qu'en l'occurrence c'est un Μουσεῖον, et non un lieu associé aux Sirènes, qu'évoque ÉTIENNE DE BYZANCE comme point de fixation du mythe; mais en l'absence de tout autre témoignage, l'existence de ce lieu sacré reste très incertaine.

¹⁵³ Curieusement, G. WEICKER, *Seelenvogel*, n'en mentionne aucun autre, à l'exception d'un très timide rapprochement avec Leucade, à travers les roches blanches (p. 77, n. 1).

¹⁵⁴ Sur ce thème, v. notamment G. GLOTZ, o.c. [n. 93], p. 34-50; J. HUBAUX, *Le plongeon rituel*, in *MB*, 27 (1923), 5-81; H. JEANMAIRE, *Couroi* [cité n. 68], p. 324-327; *Dionysos. Histoire du culte de Bacchus*, Paris, 1951 [rééd. Paris, 1970], p. 61-62; 75-76; M. DELCOURT, *Héphaïstos ou la légende du magicien* (= *Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Liège*, 146), Paris, 1957 [2^e éd. Paris, 1982], p. 115-120; et surtout C. GALLINI, « Katapontismos », in *SMSR*, 34, 1965, 61-90, qui donne (p. 62, n. 2) une rapide évaluation critique des travaux antérieurs.

¹⁵⁵ En plus des travaux généraux mentionnés à la note précédente, v. la série des articles suscités par la découverte de la basilique de la Porte Majeure à Rome, notamment S. EITREM, *Der Leukas-Sprung und andere rituelle Sprünge*, in *Laog*, 7 (1923), 127-136; s.u. *Leukothea*, in *RE*, 12 (1924), 2293-2306, c. 2303-2304; K. KERÉNYI, *Der Sprung vom Leucasfelsen. Zur Würdigung des unterirdischen Kultraumes von Porta Maggiore in Rom*, in *ARW*, 24 (1926), 61-72; Th. ZIELINSKI, *Sappho und der leukadische Sprung*, in *Klio*, NF 5 [= 23] (1930), 1-19 (+ pl. 1); et plus récemment, dans une autre perspective, E. JANSSENS, *Leucade et le pays des morts*, in *AC*, 30 (1961), 381-394.

¹⁵⁶ Un inventaire des « roches blanches » dans le monde grec est dressé par G. GLOTZ, o.c., p. 34-50, qui relève leurs différentes appellations : λευκαί, ἀργαί, qui évoquent la couleur blanche, et aussi σκίρ(ρ)αι, dont on rapprochera les lemmes de la *Souda*, s.u. σκίρρα (Σ, 617 A) : γῆ λευκή, ὡς περ γύψος; et s.u. σκίρρος (Σ, 625 A) : ὁ γύψος (cf. *Schol. in AR., Vesp.*, 921); H. JEANMAIRE, *Couroi* [cité n. 68], p. 325, note la fréquence des noms propres formés sur ce mot dans la légende de Thésée, dont l'un des exploits est précisément le plongeon dans la mer, qu'il effectue au cours de son voyage vers la Crète (cf. BACCHIL., *Ἡῷοι ἢ Θησεύς = Διθύραμβοι*, 3 Irigoin / 17 Snell-Maehler, 52-76 [= 90-129]), et qui meurt lui-même par précipitation dans l'île de Scyros (cf. PLUT., *Th.*, 35, 6); v. aussi D.G. ROBERTS, *Theseus and the Robber Sciron*, in *JHS*, 32 (1912), 105-110.

¹⁵⁷ E. JANSSENS, o.c. [n. 155], a montré que le Saut de Leucade pouvait être réellement considéré comme un porte de l'Enfer, dans la mesure où c'était une étape obligatoire sur la route du Nekyomanteion des Thesprotes, où l'on consultait les âmes des morts.

¹⁵⁸ Des divergences existent sur la localisation, l'appartenance politique et même le nombre des νῆσοι Λευκαί mentionnées dans plusieurs sources (v. M. GUARDUCCI, o.c. [n. 9] in *RFIC*, NS 14 [= 64], 1936, p. 158-162). Mais il faut éviter de mettre tous les documents sur le même plan, car les plus fiables permettent, nous semble-t-il, une identification non équivoque. Le premier est une inscription mutilée d'Aptera même – un traité avec un partenaire inconnu, peut-être une cité grecque d'Asie (c. III^e s. av. J.-C.) – qui atteste l'existence d'« îles sacrées », dans une phrase tronquée (*IG*, 2, 3, 16, lin. 2) : ... καὶ τὰς νήσους λεῖπας ... ; or il n'y a pas d'autre possibilité que de les identifier avec les trois îles qui se trouvent à l'entrée du golfe de la Sude et lui donnent son nom : l'une, Σούδα, à peu près équidistante des deux rives, une autre, beaucoup plus petite et anonyme, près de celle-ci, et enfin une troisième, Παλαία Σούδα, détachée vers le nord-ouest, tout près de la côte nord. Le qualificatif de « sacrées » se justifie sans mal si c'est elles qui représentaient les Sirènes (plutôt que de penser banalement, avec M. GUARDUCCI, *ad loc.* [p. 30] : « De Apteraeorum insulis agi uidetur, quae hospitali iure sacras decernitur »); il s'agit donc certainement des Îles Blanches d'ÉTIENNE DE BYZANCE. Leur localisation précise et leur nombre sont du reste confirmés par le *Stadiasmus maris magni* (344), qui les place bien dans la région d'Aptera et plus précisément au large de Minoa, ici appelé Minos : Ἀπὸ Κυδωνίας εἰς Ἀπτεραν περιπλέεται

σταθλοῖς ρυ' πεζῇ δὲ στάδιοι ρκ'· ὁ τόπος Μίνως καλεῖται, εἰς δὲν κείνται νῆσοι τρεῖς αἱ καλοῦνται Λευκαί. – Le témoignage de PLINE (*N.H.*, 4, 61) semble ne pas coïncider avec ces données; citant les îles qui couronnent la Crète, il mentionne : ... *contra Cydoneam Leuce et duae Budroe* Mais l'on peut supposer que *Budroe* était effectivement le nom des deux îles inégales du milieu du golfe et *Leuce* celui de l'île plus au nord-ouest, ce qui n'exclut pas que ce dernier nom ait pu désigner aussi tout l'archipel (cf. M. GUARDUCCI, *o.c.*, p. 161-162; résumé in *IC*, 2, p. 101; 106); quant à l'expression *contra Cydoneam*, elle doit correspondre à un moment où Cydonia contrôlait effectivement toute la péninsule de l'Akrotiri – et Minoa (cf. *supra*, n. 9) – ou bien, plus approximativement, à une désignation par le nom de la principale cité de l'ensemble de la région des Cydoniens; dans un cas comme dans l'autre, elle ne peut remettre en cause l'appartenance, au moins temporaire, des îles à Aptera au moment de la constitution de la légende des Sirènes et des Muses, puisque c'est à Aptera et non à Cydonia que celle-ci s'est fixée (*contra* M. GUARDUCCI, *o.c.*, p. 162). Il est de toute façon exclu que *Leuce* désigne l'île appelée dans l'antiquité 'Ακολτιον (selon l'auteur du *Stad. m. m.*, 343, qui donne aussi [342] la forme Κολτιη; *Ακυτος, selon STEPH. BYZ., *s.u.*, 66, 1 M), aujourd'hui 'Αγιος Θεόδωρος, située au fond du golfe entre les promontoires de l'Akrotiri et du Rhodopou, puisque cette île est unique et que l'on ne saurait donc pas où placer les deux autres; c'est certainement elle, au singulier et sans nom propre, qui est mentionnée dans l'inscription de Cydonia concédant des terres aux proxènes de la cité (*IC*, 2, 10 Cydonia, 1) : l'un des lots est situé tout simplement (lin. 14) ἐν τῷ νάσῳ, ce qui ne peut se comprendre que si le territoire de Cydonia ne comportait alors qu'une seule île (v. déjà Th. REINACH, *Une inscription crétoise méconnue*, in *REG*, 10 [1897], 138-156, p. 148 [le premier à avoir identifiée la cité d'origine de l'inscription]; approuvé par L. ROBERT, *o.c.* [n. 9], p. 251[-252], n. 8). Quant au πόρος cité par la même inscription dans le voisinage de Minoa (lin. 12 : ἐν Μινώιαι πολὶ τῷ πόρῳ ἐσχάτωι), c'est probablement le détroit qui sépare l'archipel de la presqu'île de l'Akrotiri, comme le pense M. GUARDUCCI, *o.c.* in *RFIC*, NS 14 [= 64] (1936), p. 160 [le golfe de La Sude lui-même pour Th. REINACH, *o.c.*, p. 151-152], mais cela n'oblige nullement à penser que les îles aient été aussi la propriété de Cydonia.

¹⁵⁹ Le motif de la pétrification des Sirènes apparaît dans les *Argonautiques* attribuées à ORPHÉE (v. 1284-1290), dans des circonstances assez voisines; reconnaissant la supériorité musicale du héros citharède, elles se précipitent dans la mer : (1288-1290) ... Ἀπὸ δὲ σφέας ῥωγάδος ἄκρης / ἐς βυσσὸν δίσκουσαν ἄλτροθλοιο θαλάσσης, / πέτρας δ' ἠλλάξαντο δέμας μορφήν θ' ὑπέροπλον. On notera que chez APOLLONIUS DE RHODES (*Arg.*, 905-909), le chant d'Orphée couvre seulement celui des Sirènes, sans conséquence apparente pour celles-ci, qui réussissent même à attirer l'un des Argonautes dans les flots (v. *infra*, n. 163).

¹⁶⁰ C'est aussi sur trois petites îles, surveillant vers le sud la sortie du détroit de Capri, qu'ont été localisées les Sirènes d'HOMÈRE : c'étaient les Σειρήνες (STRAB., 1, 2, 12-13, 22-23 C; 5, 4, 8, 247 C; 6, 1, 6, 258 C; d'où *Sirenium scopulos* ap. VERG., *Aen.*, 5, 864; OV., *Met.*, 14, 88; et *Sirenios scopulos* ap. GELL., *N.A.*, 16, 8, 17; cf. [TIBUL.,] 3, 7 [= 4, 1], 69; STAT., *Silu.*, 3, 1, 64; POMP. MELA, *Chor.*, 2, 4, 69), appelées aujourd'hui Li Galli; le promontoire qui les domine au nord et sur lequel se dressait un temple qui leur était consacré, portait le nom de Σειρηνοῦσσαι (STRAB., 1, 2, 12-14, 22-23 C; 5, 4, 8, 247 C; 5, 4, 13, 251 C; 6, 1, 1, 252 C; PLIN., *N.H.*, 3, 62; cf. ARSTT., *Mir. ausc.*, 103, 839 a 26; PTOL., 3, 1, 69, qui donnent par erreur ce nom aux îles mêmes; et l'allusion chez HEDYLE, *Suppl. Hell.*, n° 456 Lloyd-Jones, Parsons [= ap. ATH., 7, 48, 297 ab]). V. e.g. la description de V. BÉRARD, *Les navigations d'Ulysse. IV. Nausicaa et le retour d'Ulysse*, Paris, 1929, p. 377-383; et la carte de l'édition de G. AUJAC, CUF, Paris, 1969, p. 189.

¹⁶¹ Chez HOMÈRE, les Sirènes semblent n'être que deux (cf. EUST., in HOM., *Od.*, 12, 167 / 1709, 44; in DION. PER., 358), car le poète emploie à deux reprises le duel (*Od.*, 12, 52; 167 : νῆσον Σειρήνου; cf. 185 : νωτῆρην) – mais cinq fois le pluriel (*Od.*, 12, 39; 42; 44; 158; 198). À l'époque hellénistique – en fait à partir de LYCOPHRON (*Alex.*, 720-726), selon EUSTATHE (in HOM., *Od.*, 12, 167 / 1709, 45) – elles sont généralement trois (cf. SERV., *Aen.*, 5, 864), rarement quatre (v. *Schol. V in HOM., Od.*, 12, 39). Il n'y a donc pas de raison de considérer qu'elles ne sont que deux à Aptera, comme le fait P. FAURE, *o.c.* [n. 81] in *BCH*, 96 (1972), p. 389-426, p. 424. Certes, les îles sont, comme on l'a vu (n. 158), de taille très inégale, mais la correspondance reste « mythologiquement valable ». – PLATON augmente leur nombre jusqu'à huit, dans le mythe d'Er de la *République* (10, 617 b), mais ce chiffre n'a pas de fondement mythologique, pas plus que la fonction qu'il leur

attribue (v. PLUT., *Quaest. conu.*, 9, 14, 4-6, 745 cf; cf. PROCLUS, in PLAT., *Rp.*, 5, 10 / 1, 69, 10 Kroll; 16 / 2, 100, 8-13 K; 16/2, 185, 17-18 K; in PLAT., *Tim.*, 35 b / 2, 208, 12; 210, 26; 234, 20 Diehl [à propos de *Rp.* 10, 617 b]).

¹⁶² HOMÈRE ne dit rien sur le devenir des Sirènes après le passage d'Ulysse (*Od.*, 12, 197-198 : αὐτὰρ ἐπεὶ δὴ τὰς γε παρήλασαν, οὐδ' ἔτ' ἔπειτα / φθόγγων Σειρήνων ἠκούομεν, οὐδέ τ' αἰδομένην). Par la suite on affirmera qu'elles se sont jetées à l'eau, mais un fragment de cratère de Naucratis (auj. au British Museum, n° inv. B 103, 19) permet de faire remonter le motif du saut dans la mer jusqu'à c. 600 av. J.-C. (cf. G. WEICKER, *Selenvogel*, p. 45); c'est en tout cas cet épisode qui, pour les modernes, a transformé en femmes-poissons des êtres qui, pour les Anciens, sont toujours des femmes-oiseaux, le premier témoignage littéraire explicite étant chez EURIPIDE (*Hel.*, 167 [cité *infra*, n. 170]; cf. LYK., *Alex.*, 653; 731; *Metaph. in LYK., Alex.*, 731; *Schol. HQT in HOM., Od.*, 12, 39; TZETZ., *Cbtl.*, 1, 339; et OV., *Met.*, 5, 552-563; HYG., *Fab.*, 125, 13; SERV., *Aen.*, 5, 864 : ... *parte uirgines fuerunt, parte uolucres...*), et les représentations figurées confirmant parfaitement ces attestations. – Leur plongeon n'est clairement donné comme suicide qu'à partir de LYCOPHRON (*Alex.*, 712-716 [714 : αὐτοκτονοῖς ῥιπαῖσιν ἐξ ἄκρας σκοπῆς]), qui peut avoir emprunté l'idée à TIMÉE (p. 144, 28 Geffken; d'où *Paraph. ant.*, *Metaphr.*, *Schol.* et TZETZ., *ad loc.*; cf. STRAB., 6, 1, 1, 252 C; *Schol. HQT in HOM., Od.*, 12, 39; EUST., in *HOM., Od.*, 12, 167 / 1709, 48; et HYG., *Fab.*, 141, 2; LACT. PLAC., *Narr. fab. Ouid.*, 5, 9; *Myth. Vat.*, 1, 186 M / 183 K). Mais la présentation littéraire est souvent ambiguë : v. e.g. SERV., *Aen.*, 5, 864 : *Has Vltixes contemnendo deduxit (coegit D. SERV.) ad mortem* (repris par *Myth. Vat.*, 1, 42 M / K; 2, 101 M / 123 K); et chez certains auteurs la mort des Sirènes semble la conséquence en quelque sorte automatique de leur défaite (HYG., *Fab.*, 125, 13; APOLLOD., *Epit.*, 7, 19; *Myth. Vat.*, 3, 11, 9 M; EUPHORBE, *De Sirentis*, in *Anth. Lat.*, 637, 15-18).

¹⁶³ Elles provoquent aussi le plongeon de l'un des Argonautes, Butes, qui sera sauvé par Aphrodite (AP. RH., 4, 912-919; APOLLOD., 1, 9, 25, 1; HYG., *Fab.*, 14, 27). Le fils de la déesse et du héros, Éryx, fondera pour sa mère le célèbre sanctuaire sicilien, qui vaudra à Aphrodite l'épithète d'Éricyne (DIOD., 4, 83, 1).

¹⁶⁴ Dans leur légende affleure dès HOMÈRE le motif de l'« Île Blanche », bien qu'une explication « prosaïque » soit donnée de cette couleur, en rapport avec le rôle de naufrageuses que leur attribue le poète; ainsi dans la description de leur île (*Od.*, 12, 45-46) : πολὺς δ' ἀμφ' ὁστεόφιν θες / ἀνδρῶν πυθομένων – où πολὺς doit en fait recouvrir une forme de πολιός, « gris blanchâtre, presque blanc » (CHANTRAINE, *DELG*, s.u., p. 925), comme le montre l'imitation de VIRGILE (*Aen.*, 5, 864-865) : ... *scopulos Strenum ... / ... multorumque ossibus albos ...* Par ailleurs, l'une d'entre elles s'appelle Λευκωσα (*Paraph. ant. in LYK., Alex.*, 712; EUST., in *HOM., Od.*, 12, 167 / 1709, 47) et donne son nom à une île ou plutôt à une « pierre » (LYK., *Alex.*, 723-724 : Λευκωσα ῥιφέσα, τὴν ἐπώνυμον / πέτραν ὀχῆσει δαρὸν; cf. *Paraph. antiq. et Metaph. in LYK., Alex.*, 723-724; *Schol. in LYK., Alex.*, 723; *Paraph. ant. in LYK., Alex.*, 712; STRAB., 6, 1, 1, 252 C [cf. 6, 1, 6, 258 C]; PLIN., *N.H.*, 3, 85 [cf. 2, 204]; EUST., in *DION., Per.*, 358; cf. SOLIN., 2, 13; FEST., s.u. *Lectostia*, 102, 27 L (pour qui l'éponyme de l'île – dont le nom est corrompu chez le lexicographe – est une cousine, *consobrina*, d'Énée).

¹⁶⁵ Il s'agit de deux groupes féminins qui cultivent la musique et certains auteurs semblent les considérer comme équivalentes; v. l'expression citée sans source par PLUTARQUE (*Curios.*, 6, 518 bc) et attribuée par les éditeurs à SOPHOCLE (*inc. fab.*, fr. 852, 3 TrGF Radt) : μοῦσα καὶ σειρήν μῦα; ou ce vers d'ALCMAN (*inc. lib.*, fr. 10 Diehl / 86 Calame [= ap. AEL. ARISTID., *Or. Περὶ τοῦ παραφθέγγματος*, 49 Dindorf (2, 158, lin. 12) / 28, 51 Keill) : 'Α Μῶσα κέκλαγ' ἃ λίγη Σηρήν. L'adjectif λίγη / λίγη, associé ici à la Sirène, qualifie habituellement les Muses (cf. ALCMAN, 1, fr. 4, 1; *inc. lib.* fr. 85), mais l'une des Sirènes s'appelle λίγη (TIMÉE, fr. 99 Geffken, *Timaios*, 1892, p. 145 = ap. LYK., *Alex.*, 712; *Schol.* et TZETZ., in *Alex.*, 732 [v. réf. n. 164]). Dans une légende évoquée dans un argument d'une comédie d'ARISTOPHANE (*Batr., Hypoth.*, 4, p. 274, 38 Dübner), les Sirènes et les Muses sont associées contre Thamyris; mais c'est sans doute une erreur du rédacteur, car dans le récit originel, attesté par HOMÈRE (*Il.*, 2, 594-600), les Muses sont seules, ce qui est du reste le plus vraisemblable (cf. EUST., in *HOM., Il.*, 2, 596 / 298, 37; et aussi une allusion ap. [EUR.], *Rhes.*, 923-925; c'était le sujet d'une pièce perdue de SOPHOCLE, fr. 236 a - 245 TrGF Radt); JULIEN (*Ep.*, 41, p. 542, lin. 18-22 Hertlein) précise bien que Thamyris n'aurait affronté que les Muses, tandis que celles-ci auraient vaincu également les Sirènes (cf. V. GEBHARD, s.u. *Thamyris I*, in *RE*, 5 A [1934], 1236-1245, c. 1240-1242). – En revanche, il y d'autres traits moins heureux : les

Muses sont neuf, les Sirènes seulement trois; les Sirènes sont filles de l'une des Muses, ce qui, dans une société humaine, correspondrait à des classes d'âge très éloignées.

¹⁶⁶ Il semble y avoir deux grandes catégories de καταποντισμοί : ordalie et initiation, qu'il ne faut sans doute pas réduire à l'unité, comme le fait G. GLOTZ, *o.c.* [n. 93], par des artifices de langage; cf. l'appréciation critique de C. GALLINI, *o.c.* [n. 154], p. 62, n. 2, et ses propres distinctions dans la suite de son étude.

¹⁶⁷ Le plongeon de Thésée dans la mer est présenté par BACCHYLIDE (*Ἡθελαι ἡ Θησεύς = Διθύραμβοι*, 3 Irigoin / 7 Snell-Maehler, 18-20 [= 33-39]; 34-37 [= 57-63], 45-48 [= 76-84]) comme une réponse au défi de Minos, contestant la filiation divine du héros; celui-ci en rapporte la couronne donnée par Amphitrite, qui confirme son droit à la royauté (cf. HYG., *Astr.*, 2, 5); c'est donc une ordalie de légitimité en même temps qu'une épreuve physique. Une légende semblable devait exister pour Achille, représenté sur un vase attique en train de recevoir au fond de la mer un diadème de Nérée et Thétis (v. L. BLOCH, *s.u. Nereus*, ap. W.H. ROSCHER, *LM*, 3, 240-250, c. 249; cf. P. WEISZÄCKER, *s.u. Nereiden*, *ibid.*, 207-240, c. 217).

¹⁶⁸ La chute de Glaucos dans une jarre de miel (APOLLOD., *Bibl.*, 3, 3, 1-2; HYG., *Fab.*, 136; TZETZ., *in* LYK., *Alex.*, 811; cf. EUST., *in* HOM., *Il.*, 12, 102 / 894, 42) a été interprétée comme une épreuve d'initiation, substitut du saut dans la mer : v. R.F. WILLETTTS, *The myth of Glaucos and the Cycle of Birth and Death*, in *Klio*, 37, 1959, 21-28; repr. in *CCF* [cité n. 18], p. 60-67 (cf. p. 189); B. DEFORGE, *o.c.* [n. 68] – tandis que P. FAURE, *VQ* [cité n. 68], p. 166-167, y décèle avec (trop d'?) ingéniosité une allégorie de la fabrication du cuivre à partir du minerai.

¹⁶⁹ Sur la constitution des ἀγέλαι et le programme d'éducation, les informations les plus précises sont données par ÉPHORE (*Ἱστορίαι*, 4 *Εὐρώπη*, *FGH*, 70 F 149 J), cité par STRABON (10, 4, 20, 482-483 C).

¹⁷⁰ Les sources insistent sur la qualité de vierges des Sirènes : ainsi dans l'invocation d'Hélène, chez EURIPIDE (*Hel.*, 167-169 : περὶφόροι νεάνιδες / παρθέναι Χθονὸς κόραι / Σειρήνες ... ; ou à propos de leur chant, chez APOLLONIUS DE RHODES (*Arg.*, 4, 909) : παρθενὴν δ'ένοπλῆν ἐβίησατο φόρμιξ; et c'est leur voix que veut imiter la jeune fille qui entonne l'un des *Parthénées* de PINDARE (*Παρθένεια*, < *Θηβαίοις Δαφνηφορικόν* > = 2 Puech / fr. 9 Snell-Maehler, 31-35). L'une des sirènes Campanie, plus spécialement associée à Naples, s'appelle Παρθενόπη (v. réf. n. 164). Cf. C. CALAME, *Les chœurs de jeunes filles en Grèce archaïque. II. Alcman* (= *Filologia e critica*, 21), Rome, 1977, p. 81 : « Les Sirènes dénotent donc non seulement les qualités d'harmonie de la voix féminine, mais également ses qualités adolescentes ».

¹⁷¹ Pour les initiations féminines, v. R.F. WILLETTTS, *CCF* [cité n. 18], p. 189-190.

¹⁷² Outre ÉPHORE, v. DOSIADAS (*Κρητικά*, 4, *FGH*, 458 F 2 J), cité par ATHÉNÉE (4, 22, 143 ad), qui renseigne notamment sur les banquets collectifs, auxquels les jeunes garçons accompagnaient leurs pères et recevaient une demi-part de viande, avant d'entendre chanter les exploits guerriers de leurs aînés; HÉSYCHIUS (*s.u. ἀγέλαος*, A, 432 L; *s.u. ἀπάγγελος*, A, 5702 L), qui indique que l'enrôlement dans les ἀγέλαι devait avoir lieu dans l'année des dix-huit ans; et plusieurs inscriptions (v. *infra*, n. 174).

¹⁷³ ÉPHORE (*l.c.* = ap. STRAB., 10, 4, 21, 483 C) décrit pour son époque une situation où l'initiation complète, avec retraite dans la montagne, paraît réservée à une petite élite d'adolescents, sélectionnés sur des affinités homoérotiques.

¹⁷⁴ V. encore ÉPHORE (*l.c.* = ap. STRAB., 10, 4, 20, 482 C). Le fait que le mariage soit l'une des étapes finales de l'initiation, survenant juste au sortir de l'ἀγέλη, est confirmé par deux épitaphes (*IG*, 2, 23 Polyrhénia, 20, lin. 5 [III^e-II^e s.]; *IG*, 3, 4 Itanos, 38, lin. 7 [I^{er} s. av. J.-C.]).

¹⁷⁵ On peut bien admettre, avec G. WEICKER, *Seelenvogel* [cité n. 144], p. 76, que l'abstention de Terpsichore, dans la confrontation entre ses sœurs et ses filles, est un trait de sensiblerie alexandrine; cela ne signifie pas que toute la légende doive être considérée comme récente.

¹⁷⁶ Les commentateurs admettent que le rite du saut dans la mer est d'origine préhellénique; v. e.g. M. GUARDUCCI, *o.c.* [n. 93] in *SMR*, 11, 1935, p. 195; W. FAUTH, *o.c.* [n. 109] in *AAWM* (1959), n° 8, p. 507; C. GALLINI, *o.c.* [n. 154], p. 90, n. 91.

¹⁷⁷ En Crète même, on relève la représentation d'une Sirène sur un fragment de vase de Praisos : v. E. KUNZE, *Sirenen*, in *MDAI(A)*, 57 (1932), 124-141 (+ Taf. V, Beil. XXI-XXXIII), p. 135-141, qui propose une datation au minoen récent ou au sub-minoen. – Comme on l'a noté plus haut, aucune source ne semble pouvoir être invoquée pour le récit du saut de Dictynna chez CALLIMAQUE.

¹⁷⁸ Ch. PICARD, *Néréides et Strènes : Observations sur le folklore bellénique de la mer*, in *Études d'Archéologie grecque* (= *Annales de l'École des Hautes Études de Gand*, 2), Gand, 1938, 125-153 (+ pl. I-X), p. 144, n. 6, considère comme seule authentique la version de Coronée et situe l'événement lui-même en Béotie, considérant la localisation à Aptera comme le résultat d'un calembour. Mais PAUSANIAS ne dit nullement que la statue représente un épisode de la mythologie locale, et l'explication peut donc parfaitement se référer à la légende d'Aptera, bien attestée.

¹⁷⁹ Sur cette statue, v. J. OVERBECK, *Die antiken Schriftquellen zur Geschichte der bildenden Künste bei den Griechen*, Leipzig, 1868, p. 91, n° 485; E. KUNZE, o.c. [n. 177], p. 132; J. POLLARD, *SSS* [cit. n. 144], p. 140; I.B. ROMANO, *Early Greek cult images*, Philadelphie, 1980, p. 402; A. SCHACHTER, *Cults of Boetia* (= *BICS*, Suppl., 38), 1, Londres, 1981, p. 239; A. KOSSATZ-DEISSMANN, s.u. *Hera*, in *LMC*, 4 (1988), 1, 659-719 (+ pl. 2, 405-435), n° 15, p. 663.

¹⁸⁰ Le sculpteur de la statue, Πυθόδωρος, porte le même nom que le graveur de certaines monnaies d'Aptera (v. J.-N. SVORONOS, *Numismatique*, p. 15-16, n°s 5-9 [= pl. I, 10-13]; G. LE RIDER, *Monnaies*, p. 36, n° 268), et aussi de Polyrhénia (v. J.-N. SVORONOS, *ibid.*, p. 278-279, n°s 15-16 [= pl. XXVI, 4-5]; G. LE RIDER, *ibid.*, p. 114-116, n°s 3-6 [= pl. XXVIII, 19-37]), actif vers 280 av. J.-C. (v. G. LE RIDER, *ibid.*, p. 198; cf. une nomenclature de ses pièces par L. FORRER, *Les signatures de graveurs sur les monnaies grecques (suite)*, in *RBN*, 61 [1905], 387-436, p. 407-414; et encore A. STAZIO, s.u. *Pythodoros* 2, in *EAA*, 6 [1965], 578 [pas d'article dans la RE]). Mais sans doute n'est-ce qu'une coïncidence, puisque le sculpteur est qualifié de Thébain. En l'absence d'autre témoignage, les commentateurs le situent à l'époque archaïque, parce que PAUSANIAS qualifie la statue d'ἀρχαῖον et à cause de la présence des Sirènes (v. e.g. A. RUMPF, s.u. *Pythodoros* 18, in *RE*, 24 [1963], 596); par ailleurs, un manche de miroir en bronze, trouvé dans le sud de l'Ukraine, près de Kherson, juste au nord de la Crimée, mais probablement corinthien et datant du VI^e s., représente de même une figure féminine debout, tenant dans la main droite un oiseau à tête humaine : v. G. WEICKER, *Seelenvogel*, p. 149, n. 2; E. KUNZE, o.c. [n. 177], p. 132 et n. 1, d'après la publication de E.H. MINNS, *Scythians and Greeks. A survey of ancient history and archaeology on the north coast of the Euxine from the Danube to the Caucasus*, Cambridge, 1913, p. 375-377, fig. 279-280, qui cite comme identifications proposées Cybèle et Aphrodite, mais refuse de se prononcer personnellement; on pourrait donc penser également à Héra (cf. L. GUERRINI, s.u. *Pythodoros* 1, in *EAA*, 6 [1965], 578).

¹⁸¹ G. WEICKER, *Seelenvogel* [cit. n. 144], p. 13 (cf. p. 76; 149), explique la présence de Sirènes sur la main de la statue d'Héra comme traduisant la domination de la déesse sur le monde des morts et donc sur les âmes, que symbolisent celles-ci, précisément caractérisées comme les filles d'Achéloüs.

¹⁸² Bien qu'étant pour nous faiblement attestée, la confrontation des Muses et des Sirènes a connu une certaine faveur chez les écrivains tardifs, qui y font des allusions dans lesquelles les Sirènes, associées au monde sensible, représentent en quelque sorte des Muses inférieures, tandis que les véritables Muses correspondent au monde intellectuel. La formulation la plus explicite est chez PROCLUS (in PLAT., *Rp.*, 16 / 2, 239, 7-12 Kroll [à propos de *Rp.*, 10, 617 b, 5-8], qui, tout en paraphrasant le développement philosophique de PLATON, évoque la confrontation légendaire des deux groupes : ... τριπτά γένη κατ' αὐτὸν Σειρήνων· οὐράνια Διός, γενησιουργὰ Ποσειδῶνος, ὑποχθονία Πλούτωνος· κοινὸν δὲ πάντων τῶν γενῶν ἁρμονίαν ὑφιστάμεναι σωματοειδῇ, τῶν Μουσῶν τὴν νοερὰν ἁρμονίαν μάλιστα δωρουμένων, διδὲ καὶ κρατεῖν λέγονται τῶν Σειρήνων καὶ τοῖς πτεροῖς αὐτῶν στεφανοῦσθαι (v. aussi *ibid.*, 2, 237, 16-25 K; cf. in PLAT., *Rp.*, 13, 39 / 2, 68, 3-16 K [à propos de *Rp.*, 8, 546c]); selon CLÉMENT D'ALEXANDRIE (*Strom.*, 1, 48, 6) et THÉODORE DE CYR (*Graec. affect. cur.*, 8, 1), l'image remonterait à PYTHAGORE (cf. PORPH., *V. Pyth.*, 39); chez BOËCE (*Cons.*, 1, 1), les véritables Muses accompagnent la philosophie, tandis que les Sirènes représentent la poésie et sont qualifiées dédaigneusement de *scaenicas meretriculas* – ce qui est la transposition d'une interprétation « évhémériste » que l'on trouve dans des sources

tardives (HERACL., *Περὶ ἀμύτων*, 14; ISID., *Or.*, 11, 3, 31; *Myth. Vat.*, 3, 11, 9 M). Cf. E. KAISER, *o.c.* [n. 144], p. 118; 127).

¹⁸³ Hestia n'apparaît pas comme divinité à Aptera. Mais la cité avait un « foyer commun », désigné par son nom, auprès duquel on recevait les délégations étrangères; ainsi les envoyés de Téos ont été admis (IC, 2, 3, 2, lin. 58) : [ἐν τῷ κοινῷ ἑστῆσαν].

¹⁸⁴ La représentation d'une divinité sur des monnaies indique l'existence d'un culte local; cf. J. BAYET, *Idéologie et plastique. I. L'expression des énergies divines dans le monnayage grec*, in *MEFR*, 71 (1959), 65-106 (+ planches I-IV) [repr. in *Idéologie et plastique* (= *Collection de l'École Française de Rome*, 21), Rome, 1974, 499-544 (pl. I-IV)], p. 65 [499] : « Le caractère poliade de ces effigies en garantit la conformité à une mentalité populaire commune. »

¹⁸⁵ Héra est bien représentée sur les monnaies d'Aptera, avec une couronne sur la tête, ce qui symbolise sans doute sa souveraineté : v. J.-N. SVORONOS, *Numismatique*, p. 18-20, n^{os} 24-35 (= pl. I, 27-33) et probablement p. 19-20, n^{os} 36-38 (= pl. I, 34-35), p. 23-24, n^{os} 65-73 (non représentées), bien que pour ces deux séries l'auteur ne propose pas d'identification; v. IC, 2, 3 Aptera, *Nummi*, p. 13). Cf. R.F. WILLETTTS, *CCF* [cité n. 18], p. 255, et pour les autres attestations dans l'île, p. 252-255.

¹⁸⁶ Zeus ne figure que sur un seul type, la tête ceinte de laurier : v. J.-N. SVORONOS, *Numismatique*, p. 18, n^o 23 (= pl. I, 26). La rareté de la représentation de ce dieu peut indiquer que l'élément féminin est resté prépondérant dans le panthéon local d'Aptera. Cf. R.F. WILLETTTS, *CCF*, p. 231, et pour les autres attestations dans l'île, p. 231-233.

¹⁸⁷ Les monnaies représentant Zeus Ammon appartiennent à la dernière série du monnayage d'Aptera (après 250 av. J.-C.) : v. J.-N. SVORONOS, *Numismatique*, p. 21, n^o 50 (non représenté), et peut-être n^{os} 48-49 (= pl. II, 7-8). Les liens étroits entre la Crète et l'Égypte peuvent expliquer le rapprochement entre Zeus et Ammon-Ra, confirmé pour une période très ancienne par la découverte, dans l'ancre de Psychro, d'une statuette en bronze du dieu égyptien, couronné de plumes, datant de c. 900 av. J.-C., publiée sommairement par D.G. HOGARTH, *The Dictaeon Cave. Preliminary Report*, in *ABSA*, 6 (1899-1900), p. 94-116 (+ pl. X), p. 107 (+ pl. X, 1-2), qui la présente ainsi : « A small statuette, crowned with the plumes of Ammon Ra (accidentally bent back), is of good early New Empire work, and may be held to have been dedicated in the cave about 900 B.C. by an anticipator of the classical identification of Zeus with the Egyptian « Ammon ». » Cf. A.B. COOK, *Zeus* [cité n. 105], qui mentionne (1 [1914], 371-376) plusieurs monnaies représentant Zeus Ammon – mais non celle d'Aptera –, et évoque plus loin (2, 926) la statue (cf. encore *ibid.*, 1, 348-353). Pour les diverses attestations dans l'île, cf. R.F. WILLETTTS, *CCF*, p. 235.

¹⁸⁸ Hermès n'est figuré qu'une fois, au revers de la monnaie avec Zeus, dans la dernière série du monnayage de la cité (J.-N. SVORONOS, p. 18, n^o 23 = pl. I, 26); il porte sa baguette et un chapeau de voyage : il est vraisemblable qu'à cette époque il corresponde au type grec du dieu des voyageurs et des commerçants. Mais le type spécifiquement crétois de ce « dieu du tas de pierres » marquant les frontières et les tracés des chemins doit se relier au culte minoen du pilier et du Maître des Animaux, d'où sa fonction de dieu chasseur, particulière à l'île (v. J. CHITTENDEN, *The Master of Animals*, in *Hesperia*, 16 [1947], 89-114 (+ pl. XV-XXI); avec les réserves de M.P. NILSSON, *MMR*² [cité n. 33], p. 406; 411; 513-518 – qui ne distingue pas suffisamment la physionomie du dieu en Crète et sur le continent; et l'approbation de W.K.C. GUTHRIE, *The Greeks and their Gods*, Boston, 1951, p. 92-94 [tr. franç., *Les Grecs et leurs dieux*, Paris, 1956, p. 110-113]). Cf. R.F. WILLETTTS, *CCF*, p. 287, et pour les autres attestations dans l'île, p. 287-288.

¹⁸⁹ Apollon figure nu, assis sur un rocher, une patère dans la main droite, le coude gauche sur une cithare posée à terre, au revers d'une monnaie qui porte au droit une tête d'Artémis (J.-N. SVORONOS, *Numismatique*, p. 16, n^o 11 [= pl. I, 15], postérieure à 270 selon G. LE RIDER, *Monnaies*, p. 182, n. 4). On le retrouve au droit d'une série plus récente, associé successivement à des revers représentant Apteros (J.-N. SVORONOS, *Numismatique*, p. 20, n^{os} 39-41 [= pl. II, 1-2]), une lyre (*ibid.*, p. 21, n^o 42 [= pl. II, 3]), un arc (*ibid.*, n^o 43 [= pl. II, 4]), une torche (*ibid.*, n^{os} 44-46 [= pl. II, 5-6]), une torche et un fer de flèche (*ibid.*, n^o 47 [non repr.]). On peut penser que cette apparition modeste et ces associations sont en rapport avec le développement du culte de sa sœur jumelle Artémis. Cf. R.F. WILLETTTS, *CCF*, p. 256, et pour les autres attestations dans l'île, p. 256-258.

¹⁹⁰ On peut se demander si c'est Apollon qu'il faut reconnaître dans une statue masculine acéphale, acquise lors de son voyage par R. PASHLEY, *o.c.* [n. 4], 1, p. 42, qui en fournit un dessin (2, p. 1), sans commentaire.

¹⁹¹ Eleuthia, c'est-à-dire Ilithyie dans la transcription courante (v. n. suiv.), est une déesse particulièrement honorée en Crète, où il faut vraisemblablement chercher son origine (cf. P. BAUR, *Eleithia* [Diss. Heidelberg], Tübingen, 1901 [repr. in *Philologus*, Suppl. 8 (1899-1901), p. 451-512]; P. FAURE, *Fonctions* [cit. n. 82], p. 82-94; R.F. WILLETS, *Cretan Eleithia*, in *CQ*, NS 8 [= 52] (1958), 221-223; repr. dans *CCF*, p. 168-172); selon PAUSANIAS (1, 18, 5), c'est de Crète que proviendraient les statues d'Ilithyie dans son temple d'Athènes, où elles auraient été consacrées par Phèdre. – Son principal sanctuaire dans l'île était la grotte située sur le territoire de Cnosos, à l'embouchure de l'Amnisos, déjà évoquée par HOMÈRE (*Od.*, 19, 188-189; v. STRAB., 10, 4, 8, 476 C; PAUS., 1, 18, 5; HESYCH., *s.u.* Ἀμνίσια, A, 3122 Latte [qui corrige en Ἀμνίσια]; RUF. EPHESS., *Onom.*, 229; cf. CALLIM., *H. Dian.* [3], 15; 162; Ἰαμβοί, 12 / fr. 202 Pfeiffer = Διήγησις ap. *Pap. Tebtynis*, 18, c. 9, v. 25 [v. A. VOGLIANO, *Papiri della R. Università di Milano*, 1, Milan, 1937 – repr. anast., Milan-Varèse, 1966 – p. 66-173]; AP. RH., *Arg.*, 3, 876-883 [assimilation avec Artémis]; et plus loin NONN., *Dion.*, 8, 115; 13, 251); v. M. GÉRARD, *La grotte d'Eleithia à Amnisos*, in *SMEA*, 3 [= *Incunabula graeca*, 21], Rome, 1967, 31-32, avec cinq photos de la grotte. Les traces de culte y remontent au moins au Minoen Récent III – avec déjà des objets d'époque néolithique, dont la valeur religieuse n'est pas certaine (cf. P. FAURE, *Fonctions*, p. 82-90 [spéc. p. 82-83]; *contra* B. RUTKOWSKI, *Das Stedlungswesen von Amnisos in Neolithikum und Bronzezeit*, in *Oath*, 14 [= *Skrifter utgivna av Svenska Institutet i Athen*, 4^e, 31], Stockholm, 1984, 147-153, qui pense [p. 153] que l'on peut remonter au moins jusqu'au Minoen Moyen I et peut-être plus haut) –, mais on n'a pas retrouvé d'inscription portant son nom (v. *IG*, 1, 2 Amnisos, p. 2; les seules dédicaces portant un nom de destinataire concernent Zeus Θενάτας : v. C. DAVARAS, O. MASSON, *Cretica : Amnisos et ses inscriptions*, in *BCH*, 107 (1983), 383-403, p. 389-403 [O.M.], n^{os} 1-2 [+ 3-13 sans indication de destinataire] = BILE, 87-88 [+ 89-99]). En revanche, une tablette mycénienne de Cnosos (KN Gg 705, lin. 1; v. J. CHADWICK, L. GODART *e. a.*, *o.c.* [n. 2], p. 268) associe le nom de la déesse et celui du fleuve : *a-mi-ni-so / e-re-u-ti-ja*; ce fut l'une des premières identifications de divinités grecques en écriture mycénienne, due à E. SITTIG, *Sprachen die Minoer griechisch ?*, in *Minos*, 3 (1954), 87-99, p. 89-90 (cf. M. VENTRIS, J. CHADWICK, *o.c.* [n. 2], p. 310-311 [cf. p. 127]; M. GÉRARD-ROUSSEAU, *o.c.* [n. 112], p. 101-102).

¹⁹² C. WESCHER, *o.c.* [n. 4] in *RA*, NS 10 (1864), p. 78. – Si son nom apparaît sous des formes variées dans le reste du monde grec (*Ελλεθια* chez HOMÈRE, *Il.*, 11, 270 [au pluriel]; 16, 187; 19, 103; 119 [pl.]; *Od.*, 19, 188; STRAB., 10, 4, 8, 476 C; PAUS., 1, 18, 5; *Ελεθια* chez PINDARE, *Pyth.*, 3, 9 [= 15]; *Nem.*, 7, 1 [= 1]; *Ελλήθια* chez CALLIMAQUE, *H. Del.* [4], 132; LÉONIDAS DE TARENTE, ap. *Anth. Pal.*, 6, 200, 1; PAUSANIAS, 2, 5, 4; *Ελευθλα* en Laconie [*IG*, 5, 1, 1276; 1345 a] et en Messénie [*IG*, 5, 1, 1445]; *Ελεῦθω* chez CORNUTUS, *N.D.*, 34 / 73, 12 Lang; HESYCHIUS, *s.u.*, E, 2025 L; PAUL LE SILENTIAIRE, ap. *Anth. Pal.*, 7, 604, 3; ANTIPATER DE THESSALONIQUE, ap. *Anth. Pal.*, 9, 268, 3), en Crète c'est toujours *Ελεῦθια*, qui correspond à la forme mycénienne indiquée ci-dessus (cf. *IG*, 1, 16 Lato, 2, lin. 31; 3, lin. 18; 4 A, lin. 13-14; 5, lin. 48; 15, lin. 35; 26, lin. 8; 4, Gortyna, 174, lin. 60-61; 76), sauf dans une inscription tardive de Lato (*IG*, 1, 16 Lato, 27, lin. 3; deuxième moitié du II^e s. av. J.-C.), qui porte *Ελουθαί* (au datif), et une autre d'Einos (cf. N. PLATON, *Ἡ ἀρχαιολογικὴ κίνησις ἐν Κρήτῃ κατὰ τὸ ἔτος 1956*, in *Krkbr*, 10 [1956], 404-422, p. 421 [1^{er} s. ap. J.-C.]), avec *Ελουθια*, sans doute par déformation dialectale pour la diphtongue centrale (cf. F. BECHTEL, *Die Griechische Dialekte*, 2, Berlin, 1923, 661-662 – qui ne cite pas ce nom parmi les exemples fournis). Beaucoup de commentateurs considèrent que le mot est probablement pré-hellénique (v. H. FRISK, *GEW*, *s.u.* *Ελλεθια*, 455-456; P. CHANTRAINE, *DELG*, *s.u.*, p. 318; cf. R.F. WILLETS, *o.c.* [n. 191] in *CQ*, NS 8 [= 52] (1958), p. 221; *CCF*, p. 169), mais d'autres ont proposé une étymologie indo-européenne séduisante : J. PUHVEL, *Eleuther and Oinoatls : Dionysiac Data from Mycenaean Greece*, in *Mycenaean Studies. Proceedings of the third International Colloquium for Mycenaean Studies held at « Wingspread », 4-8 September 1961*, edited by E.L. BENNETT, Jr., Madison (Wisc.), 1961, 161-170, p. 165, fait dériver son nom d'un verbe *ἐλεύθω, et, dans le même sens, P. FAURE, *Fonctions* [cit. n. 82], p. 87-88, propose de le rattacher à la famille d'ἐλεύθερος, qui reposerait sur i-e *θleudh, en pensant à la fonction de « libératrice » qu'exerce cette déesse accoucheuse (cf. M. GÉRARD-ROUSSEAU, *l.c.* [n. 191]).

¹⁹³ Sur cette déesse, v. W. WROTH, *Hygieia*, in *JHS*, 5 (1884), 82-101; E. MITROPOLOU, 'Η τυπολογία της θεάς 'Υγείας με φίδι, Athènes, 1984; H. SOBEL, *Hygieia. Die Göttin der Gesundheit*, Darmstadt, 1990; F. CROISSANT, s.u. *Hygieia*, in *LIMC*, 5 (1990), 1, 554-572 (+ pl. 2, 380-395). – Hygie est la fille d'Esculape (PAUS., 1, 23, 4; *Souda*, s.u. 'Ηπιόνη, H, 435 Adler; ARISTID., *Or.*, 'Ασκληπιόδαι = 7 Dindorf (1, 79, lin. 5) / 38, 22 Keil; PLINE, *N.H.*, 35, 137; son épouse chez [ORPH.], *Hymn.*, 67, 7), qu'elle accompagne notamment dans son voyage d'Épidaure à Athènes, en 420 av. J.-C. (v. *SIG*³, 88 = *IG*, 2-3², 4960 a, lin. 9-10; cf. F. SOKOLOWSKI, *Lois sacrées des cités grecques [= École Française d'Athènes. Travaux et mémoires des anciens membres étrangers de l'École et de divers savants*, 18], Paris, 1969, p. 74-75, n° 40; p. 80-81, n° 44). Le culte du dieu lui-même est assez répandu en Crète, particulièrement en Crète centrale, avec surtout le grand sanctuaire de Lebena (v. *IC*, 1, 17 Lebena, p. 150-178), mais aussi en d'autres lieux, chez les Arcadiens, à Chersonesos, Cnosos, Lasaia, Olonte, Gortyne, Pyloros (cf. R.F. WILLETTS, *CCF*, p. 224-227). Les guerres incessantes provoquaient de grands besoins sanitaires, et les cités crétoises faisaient couramment appel à des médecins étrangers, spécialement de Cos : c'est le cas d'Aptera, dont un décret de reconnaissance pour un tel praticien, datant du second siècle av. J.-C., a été retrouvé dans le temple d'Esculape à Cos où il avait été déposé (*IC*, 2, 3, 2). Des liens devaient aussi exister avec Épidaure même : un ou peut-être deux citoyens d'Aptera sont proxènes de cette cité dans le troisième quart du III^e s. av. J.-C. (v. M. MITSOS, 'Επιγραφή ἐκ τοῦ ἱεροῦ τοῦ 'Ασκληπιοῦ ἐν Ἐπιδαύρῳ, in *AE*, 1933 [1935], *Arch. χρον.*, 10-20, p. 12, lin. 18 : *Παρασίος Σώσου Ἀπτεράτος*; lin. 19 : *... Ἀπτεράτοιο* ...).

¹⁹⁴ Le culte d'Hygie est attesté en Crète par quatre autres statues plus ou moins fragmentaires, toutes conservées aujourd'hui au musée d'Héracleion et provenant, pour deux d'entre elles de Lyttos (n° inv. 312; v. E. MITROPOLOU, o.c., n° 163, pl. 21; F. CROISSANT, o.c., n° 116, p. 562 / n° inv. 313; v. E. MITROPOLOU, o.c., n° 216, pl. 30; F. CROISSANT, o.c., n° 47, p. 559), pour les deux autres de Gortyne (n° inv. 351; v. E. MITROPOLOU, o.c., n° 154, pl. 21; H. SOBEL, o.c., p. 102-103, n° 3; F. CROISSANT, o.c., n° 117, p. 562 / n° inv. 350; v. E. MITROPOLOU, o.c., n° 155, pl. 20; F. CROISSANT, o.c., n° 170, p. 565). – On a voulu parfois reconnaître une autre représentation de la déesse sur un type monétaire de Priansos (c. 300 av. J.-C. ?), qui montre une femme assise, la main droite posée sur un serpent qui se dresse devant elle (v. J.-N. SVORONOS, *Numismatique, s.u. Priansos*, 193-299, p. 295-296, n° 1-6 [= pl. XXVIII, 21-23]; E. MITROPOLOU, o.c., n° 240; F. CROISSANT, o.c., n° 14, p. 557 [avec ?; non repr.]); mais on a également proposé Perséphone (cf. F. LENORMANT, *Dionysos Zagreus*, in *Gazette Archéologique*, 5 [1879], 18-37, p. 24; et aussi P. GARDNER, *The Types of Greek coins. An Archaeological Essay*, Cambridge, 1883, p. 162 [+ pl. IX, 5]; W. WROTH, o.c. [n. 193] in *JHS*, 5 [1884], p. 87-88; *BMCC* [cité n. 25], p. XXXII-XXXIII; B.V. HEAD, *Historia Numorum. A Manual of Greek Numismatics*, Oxford, 1911, p. 476, qui hésitent entre les deux), ou bien un avatar de la Grande Déesse minoenne, dont on ne saurait dire sous quel nom elle était honorée à la date de la monnaie (cf. A.B. COOK, *Zeus* [cité n. 50], 1 [1914], p. 402; [G.F. HILL,] *A Guide to the principal Coins of the Greeks, from circ. 700 B.C. to A.D. 270, based on the work of B.V. Head*, Londres, 1932; M. GUARDUCCI, *IC*, 1, 24 Priansos, p. 280; R.F. WILLETTS, *CCF*, p. 150-151).

¹⁹⁵ N° inv. 49 λίθινα. Cf. E. MITROPOLOU, o.c., n° 150, pl. 19; H. SOBEL, o.c., p. 89, n° 6; F. CROISSANT, o.c. [n. 193], n° 176, p. 565 [non reproduit]. La statuette appartient au « type Hope », représenté notamment par une grande statue du musée du Pirée (n° inv. 244; v. E. MITROPOLOU, o.c., n° 154, pl. 20; CROISSANT, o.c., n° 177, p. 565 [fig. p. 393]).

¹⁹⁶ L'adjectif est courant pour qualifier les grands jeux panhelléniques (v. e.g. XEN., *Mem.*, 3, 7, 1; LYCURG., *Leocr.*, 51; DEM., *Lept.* (20), 141; PLUT., *Praec. ger. rep.*, 27, 820 c; *SIG*³, 577, 55-56 [Milet, 200/199 av. J.-C.]), dans lesquels les prix étaient des couronnes symboliques, alors que dans les jeux locaux il s'agissait souvent de récompenses de valeur; on le rencontre cependant aussi pour qualifier les jeux pentaétériques institués en l'honneur d'Artémis Leucophrynè à Magnésie du Méandre, une cité dont les liens avec la Crète sont particulièrement étroits (*IM*, 18, lin. 14-15 [206 av. J.-C.]; cf. *IM*, 38, lin. 49-50 [fin du III^e s. av. J.-C.] : décret de Megalopolis alignant ces jeux sur les autres grands jeux à couronne). On peut remarquer le parallélisme avec le trophée conquis par les Muses sur les Sirènes.

¹⁹⁷ La principale compétition était la course à pied, exercice de base des jeunes Crétois (v. ÉPHORE, *Ἱστορίαι*, 4 Εὐρώπη, *FGH*, 70 F 149 J, cité par STRABON, 10, 4, 20, 483 C). L'un des verbes indiquant la sortie de l'agέλα est ἐγδραμεῖν (inf. aor.), connu par un traité entre Lato et Olonte (*IC*, 1, 16 Lato, 5, lin. 20-21 [deuxième moitié du II^e s. av. J.-C. ?]). On sait par un passage mutilé du

serment des éphebes de Dréros [III^e s. ou début du II^e s. av. J.-C.] qu'il s'agissait d'une véritable compétition, puisque était désigné un vainqueur (*IC*, 1, 9 Dreros, 1, lin. 153-154 : *Νικατήρ / τῶν ἀγέλας*). – Sur l'importance des jeux dans le processus d'initiation des sociétés « méditerranéennes », v. notre communication *Jeux athlétiques et rituels de fondation*, in *Spectacles sportifs et scéniques dans le monde étrusco-italique. Actes de la table ronde organisée par l'Équipe de recherches étrusco-italiques de l'UMR 126 (CNRS, Paris) et l'École Française de Rome. Rome, 3-4 mai 1991* [= *Collection de l'École Française de Rome*, 172], Rome, 1993, 141-187.

¹⁹⁸ Comme les autres Crétois, les gens d'Aptera devaient être de bons coureurs. Lors de la guerre de Pyrrhus contre Sparte (273/272 av. J.-C.), le fils aîné du roi d'Épire fut tué par un mercenaire crétois originaire d'Aptera, qualifié, sans raison particulière dans le contexte, d'« agile à la course » par PLUTARQUE (*Pyrrh.*, 30, 6) : ... ἀνὴρ πλῆκτης καὶ δραμεῖν ὀξύς, Ὀροισσος ὄνομα, Κρής Ἀπτεραῖος ...

¹⁹⁹ L'obligation de ce renouvellement figure dans de nombreux traités : v. e.g. les traités entre Malla et Lyttos (*IC*, 1, 19 Malla, 1, lin. 16-26 [III^e s. av. J.-C.], Hierapytna et les Arcadiens (*IC*, 3, 3 Hierapytna, 1 B, lin. 18-20 [deuxième moitié du III^e s.], Hierapytna et Priansos (*IC*, 3, 3 H., 4, lin. 40-47 [début du II^e s.]), Cnosos et Hierapytna (*IC*, 1, 8 Cnosos, 13, lin. 16-30 [III^e s.], Lato et Olonte (*IC*, 1, 16 Lato, 5 lin. 20-30 [deuxième moitié du II^e s.], Lyttos et Olonte (*IC*, 1, 18 Lyttos, 9 b, lin. 8-10 [111/110 av. J.-C.]). Des sanctions pécuniaires sont généralement prévues contre les cosmes qui omettraient de faire accomplir cette formalité.

²⁰⁰ Notre unique source ne permet pas d'identifier la ou les divinités tutélaires de ces jeux. On peut penser à Artémis, en s'appuyant sur le parallèle spartiate d'Artémis Orthia, et plus anciennement à Dictynna. Mais peut-être faut-il songer aussi aux Sirènes, puisqu'elles subissent elles-mêmes au moins l'une des épreuves initiatiques – et l'on se souviendra que des jeux gymniques étaient célébrés près du tombeau de l'une d'entre elles, Parthénopè, à Naples, en vertu d'un oracle, selon STRABON (5, 4, 7, 246 C) : ... ὅπου δαίκνται μνήμα τῶν Σειρήνων μίς, Παρθενόπης, καὶ ἀγὼν συντελεῖται γυμνικὸς κατὰ μαντεῖαν; TIMÉE (*Ἱστορίαι* [?], *FGH*, 566 F 98 J [= ap. *Schol.* et TZETZ. in LYK., *Alex.*, 732]), la source la plus ancienne sur ce point, indique qu'il s'agit d'un oracle rendu au navarque athénien Diotimos (vers 432 av. J.-C.), mais ne parle que d'une lampadodromie. Ce sont peut-être ces jeux qui furent plus tard transformés en manifestations pentaétériques en l'honneur d'Auguste (VELL. PATERC., 2, 123, 1; SUET., *Aug.*, 989; D. CASS., 55, 10, 9; 56, 29, 2), comprenant à la fois des concours sportifs, musicaux et littéraires (STRAB., 5, 4, 7, 246C; cf. STAT., *Silu.*, 2, 2, 6; 3, 5, 92) : les récompenses y étaient des couronnes végétales (*Inscr. Olymp.*, 56, lin. 15), et STACE, qui célèbre les victoires de son père (*Silu.*, 5, 3, 112-115; 133-140), l'emporta lui-même une fois (*Silu.*, 5, 3, 225); v. l'ensemble des données chez R.M. GEER, *The Greek Names at Naples*, in *TAPhA*, 66 (1935), p. 208-221 – qui lui-même ne croit pas que ces jeux aient remplacé ceux de Parthénopè (*contra*, e.g. H. FRÈRE, éd. des *Silves*, CUF, Paris, 1944 [3^e tir., 1992, 1, p. 157, n. 4 [à p. 65]).